37e Année. N° 5. 1er Mars 1930.

APR 3 1930
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

# LA REVUE DE PARIS


| | | Pages. |
|---|---|---|
| . Constantin-Weyer. | *La Vie du général Yusuf.* — I. | 5 |
| obert de Traz | *M. Masaryk et M. Benès* | 33 |
| ic Durtain | *Écorce de Singapour* | 62 |
| eorges Suarez | *Clemenceau de 1914 à 1917* | 81 |
| ichel Ossorguine | *Ce doux nom : Natacha* | 111 |
| aurice Genevoix | *L'Assassin.* — III | 128 |
| ernand de Brinon | *Notes sur la Conférence de Londres* | 158 |
| ger Labonne | *Au Maroc. Colonisation et Pacification.* — I. | 174 |
| nstantin Photiadès. | *Ce qu'on entend à l'Opéra-Comique.* | 192 |
| Albert-Petit | *Les Livres d'histoire* | 207 |
| bert Flament | *Tableaux de Paris* | 217 |

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget.


Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

# Souvenirs de Jeunesse en Italie

par PIERRE DE NOLHAC

*de l'Académie française*

# Ce qui était perdu

par FRANÇOIS MAURIAC

# Un Évadé

par PHILIPPE SOUPAULT

# Molière et la Critique

par ALBERT THIBAUDET

# Le Protestantisme

par le pasteur JOHN VIÉNOT

# Chantilly et la Cour de Condé

Mémoires de la chanoinesse de Franclieu

publiés par JEAN MARCHAND

# LA
# REVUE DE PARIS

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1930

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1930

General
Terg.
5

# LA VIE DU GÉNÉRAL YUSUF

## INTRODUCTION

XIXe siècle!... Et qui croirait qu'à cette époque, les contes des *Mille et une nuits* se font chair?... Pourtant, telle est la vie aventureuse d'un Yusuf.

Enfant, enlevé entre l'île d'Elbe et la côte italienne par les barbaresques... Vendu au bey de Tunis... Mameluk... A vingt-cinq ans couvert de gloire et d'honneurs... Une princesse le cachera dans son coffre... Il y aura cette évasion nocturne, pleine de coups de feu, à travers des rues noires et sans pitié... Un consul de France, ses fils — et voici le nom de Lesseps mêlé à l'histoire — aideront Yusuf à gagner un navire de guerre français... Où le débarque-t-on? A Sidi-Ferruch, juste à temps pour la prise d'Alger... Trois coups de sabre, au cours d'une chevauchée, et le voilà de nouveau à sa place... Il prendra Bône... Il prendra la Smala... Il gagnera ainsi l'amitié de ces Princes français, qui furent de grands soldats d'Afrique... A l'Isly, il mènera la foudroyante charge de cavalerie qui décidera de la journée... Puis le plus romanesque des mariages avec Adèle Weyer... Enfin, pour que rien ne manque à sa gloire, le général Yusuf connaîtra une disgrâce imméritée, et la mort, loin de cette Algérie, que, plus que quiconque, il a contribué à conquérir, et que jusque dans son agonie il aura aimée.

Une telle vie, on ne peut la raconter sans que ceux qui se sont fait un métier de hurler « au roman » lorsqu'on tente de faire revivre un héros, poussent des cris. Heureusement, il

1er Mars 1930.

existe des textes. Je prends soin d'indiquer tout de suite quelques témoignages qu'on ne récusera pas aisément.

1. *Le général Yusuf*, par le colonel Trumelet.

2. *Rapports et documents officiels* (Archives du ministère de la Guerre).

3. *La prise de Bône et de Bougie*, par l'amiral de Cornulier-Lucinière.

4. *Généraux et Soldats d'Afrique*, par le capitaine Blanc.

5. *Yusuf*, par le général Derrécagaix.

Indépendamment de ces ouvrages, on trouvera, à la suite du très important livre du colonel Trumelet, toute une bibliographie à consulter. Ferdinand de Lesseps, le prince Puckler-Muskau, le général du Barail ont contribué largement à donner sur le général Yusuf les détails les plus circonstanciés. Enfin, des liens de famille, dont je m'honore, m'ont fait le dépositaire de ces récits que le général Yusuf, parfois, faisait aux siens, et dont les Weyer ont gardé pieusement le souvenir. J'écris, mais c'est en quelque sorte Yusuf qui raconte. Mon seul effort est de continuer cette vie merveilleuse dans la limite des faits prouvés par les témoins que j'ai cités plus haut. Si elle est trop éclatante, c'est qu'un caractère comme celui d'Yusuf dépasse de loin les misérables existences des hommes ordinaires. Il fut un héros d'épopée. Il n'est nul besoin de l'en excuser. On ne songe qu'à l'admirer et à l'aimer.

M. C.-W.

## I

### SOUVENIRS D'ENFANCE

S'il arrivait au jeune Yusuf de se rappeler son enfance, il évoquait d'abord un palais, moins riche certes, que celui du Pacha Bey Mahmoud, mais dont ses souvenirs lui disaient la mystérieuse grandeur... Les chaises étaient d'un bois roux, garni de bronzes ciselés. Elles étaient recouvertes de soie verte, ornées d'un N doré. Les tentures étaient pareilles... Des salons, où il lui était interdit de pénétrer, il ne connaissait que ce qu'un enfant peut voir en se glissant entre la porte et le factionnaire aux grises moustaches dont le bonnet d'ourson haussait la taille... Il y avait là des hommes en

uniformes dorés, qui en entouraient un autre, avec toutes les marques du respect. Cet homme était petit, gros, vêtu simplement d'un habit vert, ou d'une redingote grise. Il parlait d'une voix brève, et il avait parfois d'étranges accès de fureur qui rapetissaient, autour de lui, les statures les plus géantes. Yusuf se rappelait que c'était pour lui que son père, tout malade qu'il était, écrivait fiévreusement des lettres dans un bureau encombré de paperasses. Tous les matins un peu avant onze heures, le père ajustait son habit sombre, posait ses lunettes, et disait : « Allons, c'est l'heure de la signature. »

Chaque soir, aussi, le père de Yusuf lui faisait traverser une enfilade d'appartements, et le menait chez une dame qu'on appelait la princesse Pauline. Cette dame prenait l'enfant dans ses bras. Elle lui donnait des sucreries. Puis, elle disait : « Ce petit ne peut pas rester comme cela. Il faudra l'envoyer en pension... Nous allons décider cela un de ces jours... Il faut bien que je m'en charge, puisque sa mère n'est plus là... Je paierai sur ma cassette... »

Ce palais était au milieu d'une île, toute petite, si petite, qu'on ne pouvait aller nulle part sans voir la mer. Les gens de la ville parlaient l'italien. Les gens du palais parlaient le français. Yusuf parlait l'une et l'autre langue, mais, de préférence, le français.

Puis, il y eut au palais de nouveaux arrivants, et les portes furent plus mystérieusement closes... Les couples qui chuchotaient, se taisaient, même chez la princesse Pauline, dès que paraissait l'enfant. Son père était plus sombre que jamais. Après avoir baisé la main de la princesse, il disait : « Madame, toute cette affaire achève de me tuer. Je recommande cet enfant à Votre Altesse Impériale. » Et elle, souriante, répondait : « Ne vous mettez pas en peine, Nous allons l'envoyer à Piombino. Il y sera très bien. Il y a un bon collège. »

... Le souvenir... Au moment du départ, le père a pleuré. Madame Pauline est venue jusqu'au port. Elle a donné à l'enfant un sac plein de friandises. Elle a fait mille recommandations à cette dame en ska. (Mais, comment prononcer ce nom tout en *tche*, en *rsce*, en *trs*?) Quand le bateau a quitté le port, on a vu longtemps le mouchoir qui s'agitait.

... On s'était amusé à suivre de l'œil ce vaisseau à voilure

immense, découpé sur un horizon de myosotis et de violettes... On ne voyait plus la terre depuis longtemps. Cet autre navire était la seule chose vivante... Vivante et terrible... Il a grossi, grossi... Lorsqu'il a été très près, une fumée s'est échappée de son flanc... Quelque chose à chuinté dans l'air... Le patron est devenu de la couleur de ses voiles, et a dit : « Nous sommes perdus. Voici les corsaires. Mettez en panne. » Alors, il est monté à bord des hommes au visage dur... Yusuf se souvient mal... La dame en ska a donné ses diamants en pleurant... Il y avait trois enfants à bord. On les a emmenés tous les trois.

... Ils sont arrivés au mouillage, au cours de la troisième nuit. Yusuf s'était senti très malade... On entendait clapoter l'eau contre les flancs du vaisseau. Le balancement était pire encore que la danse sur la pleine mer.

Le rêve du jeune Yusuf le conduira maintenant vers les souks. Il a passé par El-Attari, où la rose, le jasmin et l'ambre mêlent leurs odeurs. Par El-Blagdjia, où l'on vend des pantoufles. Par El-Tronk, où, accroupis, les tailleurs brodent les gandouras. Par Essekadjine, où, dans la pénombre, brillent les harnachements... Ici, à El-Berka, il voisine avec des hommes, des femmes et des enfants nus dans l'ombre et que le regard des acheteurs fait frissonner comme l'approche d'un orage... Il suit, docile, sans comprendre, l'homme à la veste éclatante qui, en remettant les pièces d'or, a souri.

Le Bardo jaunit sous le soleil et bleuit dans l'ombre. Derrière l'homme, qu'il faut bien suivre, il traverse des salles de marbre et d'or, dans lesquelles il voudrait bien s'arrêter pour voir tant de belles choses...

Voici, vêtu à l'européenne, mais coiffé d'un fez, mais barbu, un homme qui a bonne figure.

— Où as-tu trouvé celui-là?

— Au souk El-Barka, parmi d'autres esclaves. On en fera un joli mameluk.

— D'où vient-il?

— Le raïs qui me l'a vendu l'a pris près des côtes italiennes.

Frottant de la main sa bedaine, l'homme replet, aux yeux si doux dans la figure barbue, demande en italien.

— Comment t'appelles-tu?

Voilà enfin un homme qui parle comme les gens de l'île

d'Elbe. Toutefois, on ne lui répondra pas encore, pour le plaisir d'entendre un langage qu'on connaît. Le barbon répète la question, toujours en italien. On lui répond en français.

— Je m'appelle Joseph.

— Ah! bagasse! (Que ce monsieur a une drôle de figure)... Tu ris, peuchère!... Tu ne penses donc pas à tes parents, mon pauvret?... Comment s'appelle ton papa?

— Mon papa, il s'appelle papa.

— Mais il a bien un autre nom, bagasse!

— Il s'appelle papa.

— Bagasse!... Et ta maman alors!

— Je n'ai plus de maman... Mais tu sais, monsieur, je connais madame Pauline. Et puis, je connais aussi l'Empereur...

— Bagasse!...

Le barbon se frotta le ventre...

— Tu viens de l'île d'Elbe, alors?

— Oui, monsieur!

— Ah! Bagasse!...

... Joseph, devenu Yusuf, reverra maintenant souvent le bon « *hakem* » Lambert... Celui-ci s'attristera.

— Tu sais, pitchounet, j'ai écrit à l'île d'Elbe... Mais nous n'avons pas de chance... L'Empereur est parti... Il est de retour en France... Il guerroie quelque part... Ta madame Pauline ne m'a pas répondu... On m'a dit : « C'est le fils de quelque fonctionnaire impérial, sans doute... » Ah! Bagasse! si tu te rappelais un peu le nom de ton papa!... Enfin, qui vivra... Tu n'es pas trop mal au harem... Tu aurais pu plus mal tomber... Les femmes n'y sont pas trop mauvaises, et j'aurai l'œil sur toi... Je tâcherai de t'apprendre un peu de ce que je sais... Si on ne retrouve pas les tiens, on fera toujours de toi un homme...

***

Le docteur Lambert ne s'étonna point que le père du petit Joseph ne l'eût pas réclamé. L'enfant n'avait-il pas décrit un homme surmené, prêt à mourir? La nouvelle même de l'enlèvement était de nature à achever un moribond. Il ne

s'étonna pas davantage que restassent sans réponse toutes les lettres écrites à la princesse Borghèse. Il ne savait que peu de choses sur la situation actuelle de la famille impériale. Traqué par les soldats de la Sainte-Alliance, l'Empereur voyait l'écroulement de ses derniers espoirs. Ses frères, ses sœurs, tous ceux qui avaient partagé sa grandeur, ne songeaient plus qu'à mettre à l'abri ce qu'ils pouvaient sauver de leur stupéfiante fortune.

Admis dans le harem, en qualité de *hakem*, le médecin revit son petit protégé. Sous le regard bienveillant de Fathma, la nourrice, une douzaine d'enfants jouaient ensemble, Yusuf se plaisait particulièrement avec la princesse Kaboura, fille du prince Hocein. Ensemble, ils suçaient des loukoums!

Le premier souci qu'eut Lambert fut d'entretenir l'enfant dans l'usage de la langue française. Dans ce palais du Bardo, où l'on parlait arabe et turc, le jeune Yusuf risquait d'oublier sa langue maternelle. Avec les nombreux Maltais, réduits en esclavage et que la chiourme beylicale faisait travailler sous le bâton, l'orphelin conversait fréquemment en italien. Il se passa peu de temps avant qu'il pût s'exprimer aisément en quatre langues.

Ce fut le docteur Lambert qui lui enseigna à écrire la française. Heureux d'étaler son érudition, le médecin apprenait aussi à l'enfant les rudiments du latin. Surtout, le Salluste à la main, il lui traduisait à peu près correctement la relation de la guerre de Jugurtha. Par lui, Yusuf apprit l'histoire du pays avant l'invasion islamique. Non loin de Tunis, à Carthage, à Dougga, à Tebousenk, à Oudna, à Zaghouan, à El-Djem, à Casserine, à Sbeitla, des monuments disaient encore la grandeur des anciennes races, autochtones et conquérantes. L'enfant sut que Tebousenk s'était appelée Thubursicum, Dougga, Thugga, Oudna, Itina, Sbeitla, Suffetula, et qu'à El-Djem, qui portait alors le nom de Thyschrus, Gordien avait été proclamé César. Lambert ne manqua pas d'enseigner à son élève l'histoire du roi franc Saint Louis, mort devant Tunis la Blanche qu'il assiégeait, et dont le territoire a recueilli les ossements.

***

En 1821, — Yusuf devait avoir une douzaine d'années, — il fut selon l'usage retiré du harem et placé aux R'elam'nd Solthan. On nommait ainsi le corps des pages de la Cour du bey. La plupart étaient des fils de « grande tente », ou des enfants de dignitaires importants. Les *tolbas* leur enseignaient le Koran, la grammaire arabe, la jurisprudence musulmane, les langues turque et espagnole, la calligraphie, le dessin oriental.

Une émotion profonde l'emplissait, lorsqu'il psalmodiait, après le *taleb*, les mystérieuses sourates :

Ceux des compagnons qui sont à droite,
Dans les jardins des délices,
Sur des lits aux étoffes tendues sans plis,
Reposeront les uns en face des autres.
Autour d'eux, des éphèbes, éternellement jeunes,
Leur présenteront coupes et verres bien remplis
Et les fruits de leur choix,
Et la chair des oiseaux qu'ils aiment,
Et des houris aux yeux noirs, aux perles semblables,
Viendront récompenser le croyant.

Il frissonnait encore, — qui n'eût pas frissonné? — lorsque, vers la fin de cette sourate, il chantait le sort terrible réservé aux Infidèles :

Les compagnons de la gauche, oh! les compagnons de la gauche
Sous le vent brûlant, sous la pluie bouillante,
Dans l'horreur d'une fumée noire
Sans fraîcheur et sans repos.
Vous qui vivez dans l'erreur, et dites que le Koran est un mensonge,
Vous mangerez de l'arbre de l'enfer
A vous en remplir le ventre.
Et vous boirez de l'eau bouillante,
Vous boirez comme un chameau qui crève de soif,
Et voici l'hospitalité pour vous, le jour du jugement.

Mais ce jugement dernier lui-même, le taleb le rappelait dans le sourate 70 :

Le ciel sera comme de l'airain fondu,
Les montagnes, comme des flocons de laine.
L'ami n'osera questionner l'ami,

Et pourtant ils seront face à face; et le coupable
Désirera se racheter au prix de son enfant,
De sa compagne et de son père,
Au prix de ses parents chéris.
Il cherche quel est l'homme qui le voudrait sauver...
Personne! Le feu d'enfer le prendra au crâne,
Prendra tout renégat de la vraie religion,
Et celui qui amassa et se montra avare...
Ils sortiront à pas précipités de leurs tombeaux,
Ralliés sous l'étendard de l'enfer,
Les yeux baissés, dans l'ignominie.
Tel est le jour qu'Allah leur a promis...

Il y avait aussi l'histoire de cet autre garçon qui s'appelait Yusuf comme lui, et qui avait été vendu par ses frères. Il se rappelait que, naguère, la vieille Fathma lui avait dit : « Si l'autre Yusuf avait seulement la moitié de ta beauté, combien la femme de Ki fir n'est-elle pas excusable! O mon œil! il est vrai, par Allah! le dicton de nos pères : « *Vendre Yusuf pour un vil prix!* » Quelle fille ne courra pas après toi, lorsque tu auras l'âge de rendre les femmes heureuses. »

Alors l'enfant soupirait. Il savait que sa destinée était de gloire et non d'amour. Qu'il porterait le riche costume et les armes étincelantes du mameluk, et qu'il connaîtrait l'ivresse des belles batailles; encore, que le pacha-bey le comblerait d'or, et lui donnerait ses plus beaux chevaux. Mais, aussi, que, en échange de tant de gloire, il devrait s'abstenir des femmes, comme du vin et du tabac.

***

— Petit, — disait le docteur Lambert, — ce que t'apprennent tes tolbas, c'est de la crotte de bique. (Il s'arrêta de parler pour se fourrer une prise dans le nez.) ... Oui! je sais, tu es très fort en calligraphie. On m'a montré certain Koran de ta main, qui a été très remarqué. Le pacha-bey en a accepté l'hommage. Mais, crois-moi, cela ne vaut pas une bonne instruction européenne, bien solide. Ne néglige pas les livres que je t'ai prêtés. Cela pourra, par la suite, te servir plus que toutes les sourates dont on te farcit la tête.

Le front baissé, l'enfant écoutait avec un mélange de défé-

rence et d'horreur. Il aimait le *hakem*. Mais il aimait aussi cette religion musulmane qu'on lui enseignait. Lorsque, du haut des minarets, les muezzins criaient la prière, il savait que, des confins de la mer de Chine aux limites de l'Océan Atlantique, des croyants, nombreux comme les poussières de sable du désert, faisaient les mêmes gestes et répétaient les mêmes louanges à la gloire d'Allah! Ce docteur Lambert était savant. « *Mais Allah est plus savant.* » Et il trouvait une grande gloire à être une parcelle de cette âme immense et collective de l'Islam!

Déjà, il avait accepté le destin. A condition, toutefois, que ce destin se laissât prendre aux épaules, pour une lutte loyale. Il avait lu l'Épopée d'Antar-Ben-Cheddad, dont les tolbas chantaient volontiers les strophes, afin d'exalter l'âme des futurs mameluks.

> Je suis le fils de mes œuvres et de mon sabre.
> En lui gisent ma gloire et ma noblesse

Ainsi avait parlé Antar. Ainsi parlait l'enfant, qui, de la phrase d'Antar, s'était fait une devise : « Si tu veux savoir quels sont mes ancêtres, vois mes œuvres. » Le hakem Lambert pouvait bien parler du Koran calligraphié pour le Pacha-Bey. Comment aurait-il su que le chef-d'œuvre de calligraphie, c'était cette phrase peinte en lettres d'or sur un parchemin très précieux, et qui, cousue dans un sachet, était l'amulette que le jeune Yusuf portait sur sa poitrine.

***

Peu après que le pacha eut reçu le koran enluminé d'or et de vermillon, œuvre de l'écolier des R'elam'nd Solthan, le jeune Yusuf fut mandé par le *Khaznadar* du Bey. Ce puissant fonctionnaire, dont la face grasse et luisante surmontait un caftan de soierie éclatante, avait pour mission de gérer la Trésorerie du beylicat. Il annonça à l'enfant qu'il avait besoin d'un secrétaire, et que Sa Hautesse, le Tout-Puissant Pacha-Bey, avait daigné jeter sur l'adolescent l'œil de la faveur. Tout en parlant, il tripotait les plis de son caftan de ses deux mains courtes et épaisses, ornées de bagues étincelantes.

Mille feux de diamants et de rubis jaillirent comme créés par ce geste. Ils attestaient la splendeur de la bureaucratie. Un *Khodja* (secrétaire) valait un homme d'épée. Car, disait le *Khaznadar*, il y a même mérite à servir les desseins d'Allah par l'écritoire que par l'épée. Au surplus, ainsi en avait décidé le Tout-Puissant-Pacha-Bey qui voulait bien traiter le jeune Yusuf paternellement. Et n'est-il pas écrit : « Le couteau des parents ne saurait couper. »

— Inch'Allah! — répliqua le jeune Yusuf.

Et se rappelant, fort à propos, les maximes de politesse enseignées par les *tolbas*, il s'inclina, plaça la main sur son cœur et dit :

— Qui suis-je, moi, poussière, pour discuter le désir de Pacha-Bey? Ainsi est-il écrit!

La courtoisie de l'enfant amena un sourire sur les lèvres de l'adipeux bureaucrate. Certes, le Pacha-Bey avait eu raison. Tant de pages de R'elam'nd Solthan ne pensent qu'à prendre des airs insolents, convaincus qu'ils sont, d'avance, du respect qui s'attachera, dans quelques années, au rang de mameluk. Le *Khaznadar* n'aimait point les militaires. Le bruissement soyeux d'une lame qu'on dégaine suffisait à draper d'un irrépressible frisson l'ample étoffe de son vêtement. Il se réjouissait d'enlever aux hommes de sabre cette future et précieuse recrue.

Dans une cour du Palais, Yusuf rencontra le docteur Lambert. Le Marseillais n'était pas moins content que le Trésorier du Bey. Bien qu'il affrontât l'aventure, assez redoutable pour un médecin français, de donner ses soins au Bey, il avait un goût médiocre pour les risques de la vie militaire. Son imagination professionnelle lui représentait un mameluk sous les espèces d'un homme ensanglanté, dont on écarte les dorures souillées et déchirées, afin de mesurer la profondeur d'un séton, ou la largeur d'une entaille. La vie d'un homme de bureau valait mieux, encore que nul ne pût se vanter d'être mithridatisé contre les effets d'un mauvais café.

Il fut légèrement désappointé par le peu d'enthousiasme qu'exprimait l'enfant. Comment un adolescent aux yeux si doux, au maintien si timide, pouvait-il regretter de ne point courir les durs hasards de la guerre? Dans le but de l'en dégoû-

ter, et de l'encourager à s'attacher aux fonctions de *Khodja*, il lui décrivit l'effet des projectiles dans le corps humain. Sa voix méridionale entrecoupait de « bagasse » et de « peuchère » la nomenclature des désordres affreux que cause une balle ou un coup de sabre.

— Eh! bagasse! — concluait-il, — souviens-toi que le Koran interdit la mutilation, c'est-à-dire l'amputation d'un memmmbre. Peuchère! c'est de la superstition, ça! mais! enfing! représente-toi. Tu as une affreuse blessure dans la cuisse... Une bonne ammmputation te pourrait sauver. Eh bien non! on te laisse périr de la gangrène! C'est une sacrée chance, bagasse! que tu as d'échapper à ce sort. C'est celui de tous les mameluks. Je ne me cache point de te le dire, pitchoun!

Yusuf sembla mal convaincu.

***

Il mit à profit la faveur croissante du Pacha-Bey. Sa Hautesse témoignait une grande faveur à deux enfants, au jeune Allegro, italien d'origine, enlevé tout bébé, et frère de lait de l'un des jeunes princes, et au jeune Yusuf. Un an ne s'était pas écoulé que l'enfant réussissait à se faire admettre dans le camp des mameluks.

***

Tout d'abord, ces vieux soldats se prirent à rire. Yusuf n'était après tout qu'un gamin de quatorze ans. Il parlait de faire partie d'une m'halla (colonne expéditionnaire). Agha Sliman, commandant turc aux grandes moustaches, au front barré d'une cicatrice pourpre, daigna rire. « Il faut à un soldat quatre choses, disait l'agha : un bon cheval, un bon sabre, un bon œil, et un cœur de lion. Que feras-tu sur ton étalon blanc de mameluk, o enfant! quand ton coursier se cabrera en hennissant au vent des boulets? »

Mais les chevaux les plus difficiles furent amenés, et Yusuf les maîtrisa.

— Bismillah! — dit Agha S'liman. — Qu'on lui fasse faire un peu d'escrime. Car, Inch'Allah! la première fois

qu'il me faudra former une m'halla pour faire rentrer l'impôt récalcitrant, ou châtier quelque tribu révoltée, j'emmène cet enfant.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'Agha S'liman tenait parole. Le *Khaznadar* suait de tout son gros corps parce que le trésor était à sec, et que l'impôt rentrait mal. On fit partir des *matral* dans toutes les directions, avec l'ordre de faire rentrer l'argent. Il plaisait au jeune Yusuf que le *Khaznadar* lui-même fût obligé de reconnaître l'utilité des militaires.

Droit sur sa haute selle garnie de velours rouge, maintenant à l'alignement son étalon piaffant, il répétait : « Oui, l'impôt rentrera, *bessif* (par le sabre). »

Il fallut tout d'abord apprendre comment on se garde, la nuit, au camp, contre des surprises désagréables. Agha S'liman, suivi d'un chaouch, faisait de fréquentes rondes de nuit. Sans jugement, sur un simple signe du commandant, le chaouch décapita une vedette qu'il trouva endormie. Cet exemple convainquit les plus fatigués de la nécessité de faire bonne garde.

La première fois qu'on aperçut l'ennemi, le cœur battit plus fort dans la poitrine de l'enfant. « Est-ce que j'ai peur? se demandait-il avec angoisse. Pourvu qu'Agha S'liman ne s'aperçoive pas que j'ai peur ».

Les sabres sortirent du fourreau avec un bruit soyeux... Ou..ou...oui...i..i..pe... De la main gauche l'enfant fixait solidement à son frêle poignet le cimeterre, au moyen de la dragonne de soie comme on lui avait appris à le faire. La m'halla s'ébranla au galop, derrière Agha S'liman, dont le manteau rouge flottait au vent.

Les buissons se fleurirent de fumée... Des balles sifflèrent.

A côté de l'enfant, le mameluk Ahmed poussa un soupir et s'inclina sur l'encolure de son cheval. Il continuait ainsi sa chevauchée. « Qu'a-t-il à se pencher ainsi, » pensa l'enfant. Lui, se redressait ferme en selle. Il détourna les yeux du mameluk Ahmed. Il ne voyait plus maintenant devant lui que l'envolée du manteau rouge de S'liman. L'agha brandissait son sabre courbe et poussait des commandements rauques... Un clin d'œil de côté, parce que le cheval d'Ahmed n'était plus à l'alignement...

On aborda l'ennemi, qui, après avoir lâché son coup de fusil, détalait, maintenant, parmi les aloès et les genévriers. Le terrain était montagneux, rocailleux et difficile. De lui-même, l'étalon franchit un buisson... Une masse blanche... La flamme d'un coup de pistolet... L'enfant abattit son sabre... La chose s'écroula... Le poignet lui faisait mal... Déjà, Agha S'liman ralliait autour de lui ses cavaliers dispersés par la poursuite des fuyards. Moirés de sueur et de poussière, les chevaux frissonnaient sous l'éperon.

Loin derrière, dans la plaine, le cheval d'Ahmed s'était arrêté auprès du cadavre de son cavalier, enfin désarçonné par la mort. Agha S'liman dépêcha le jeune Yusuf pour l'aller chercher. Le vieil homme de guerre prétendait ainsi fortifier le cœur du jeune garçon contre tous les écœurements des champs de bataille.

Ahmed avait été, de son vivant, un homme grand et vigoureux. Les muscles de l'enfant eurent quelque peine à hisser sa dépouille en travers du cheval. Il le ramena au pas jusqu'à la m'halla.

— Bismillah! — s'écria l'agha. — Nous avons un brave de plus dans le corps des mameluks. Fais voir ton sabre, Yusuf.

Et S'liman présenta aux autres mameluks l'arme ensanglantée.

— Bien! par Allah! et, s'il lui plaît, tu seras un vrai lion.

***

Il semblait qu'Agha S'liman eut prophétisé vrai. Les combats succédèrent aux combats. Après avoir fait rentrer l'impôt, il fallut aller remettre la crainte du Pacha-Bey dans le cœur des Kroumirs. C'étaient là, comme le disait Agha S'liman, des adversaires qu'il ne fallait pas dédaigner. Le vieux mameluk méprisait profondément les Tunisiens du sud. Il citait volontiers le proverbe : « Le Marocain est un soldat, l'Algérien est un homme, le Tunisien est une femme. » Et il ajoutait : « Mais les montagnards ne sont pas des Tunisiens, et ils se battent bien. Pour nous, nous sommes presque tous Turks ou Coulouglis, ou bien, comme toi, Franks, et nous sommes les plus braves soldats. »

***

A dix-sept ans, il semblait au jeune Yusuf qu'il pouvait prétendre à tout. Il était monté rapidement en grade. Le Pacha-Bey lui avait conféré l'ordre du Nicham-Iftikar. Il venait de se distinguer tellement dans une expédition contre le bey de Constantine, qu'à peine remis d'une grave blessure reçue à la poitrine au cours de cette campagne, il s'était vu investir de la haute dignité de bey de camp.

Agha S'liman fit taire quelques envieux.

— Le Pacha-Bey a raison. Allah l'a inspiré, et Allah est plus savant. Ne l'avais-je pas dit? Cet enfant est un lion. Qui plus est, il est taleb (savant), o poussières que vous êtes! c'est l'envie qui vous fait parler. Mais pourquoi ne lui obéiriez-vous pas, puisque moi, Agha S'liman, qui ai commandé à ce lionceau, je suis aujourd'hui son très humble lieutenant?

***

La mort du Pacha-Bey Mahmoud ne changea rien à cette faveur. Le Bey Hoceïn, qui lui succédait, aimait ce général adolescent dont la présence au feu assurait le succès des étendards pour lesquels il combattait. Il lui donna un petit palais. Il l'admit dans son intimité. Il le confirma dans son commandement.

Serviles, les courtisans exagérèrent leurs salamaleks. Mais le jeune homme était connaisseur d'âmes. Il savait que le surnom même de Lion qu'on lui avait donné, que la dignité de bey de camp dont, si jeune, il était revêtu, que les marques d'affection que lui prodiguait le bey Hoceïn multipliaient ses ennemis.

Parmi ceux-ci, le *Khaznadar* était l'un des plus actifs. La fortune extraordinaire de ce tout jeune homme irritait le vieux fonctionnaire. Yusuf s'en amusait, malgré les sages avertissements du docteur Lambert, et il se plaisait à faire attendre l'obèse et onctueux trésorier, lorsque celui-ci venait lui demander audience, comme à un prince. « Il ne me trompe pas, disait Yusuf au docteur. Plus il se courbe devant moi avec les apparences du respect, plus la haine grandit dans son cœur.

Mais, Bismillah! je suis le bey de camp. Ils ont tous peur de mon sabre. Agha S'liman a raison. Ces Tunisiens sont des femmes. (Il cracha de mépris.) Et, o hakem Lambert, le proverbe est vrai : *Le paradis d'Allah est à l'ombre des sabres.* »

Comme si le sang européen l'avait rappelé à lui, Yusuf affectionnait maintenant de passer de longues soirées au consulat français. M. Mathieu de Lesseps, le représentant de la France, était le fils du vieux compagnon de Lapérouse. Il tenait de son père des histoires d'aventures merveilleuses, que Yusuf ne se lassait point d'entendre. Les fils du consul, Jules et Ferdinand, guère plus âgés que le jeune bey de camp, étaient d'ardents chasseurs. Yusuf les emmenait parfois avec lui, pour une chasse au faucon ou la poursuite d'un mouflon dans la montagne. Ils l'instruisaient des événements d'Europe, et de mœurs très différentes de celles du beylicat de Tunis.

***

Certain soir, alors qu'il se promenait dans les jardins du bey, occupé qu'il était à goûter la fraîcheur des jets d'eau et le parfum des roses, il entendit une voix jeune qui chantait :

> Celui que j'aime, c'est un cavalier de guerre
> ... C'est un maître du sabre...

Il se retourna vers l'endroit d'où partait la chanson. Il y eut un rire étouffé. Un soir d'opales et de turquoises resplendissait comme un trésor insaisissable...

## II

### LA PRINCESSE KABOURA

Un soir de printemps 1830. Or et pourpre, le manteau flottant sur l'étalon blanc, le bey de camp s'en va chez Mathieu de Lesseps. Devant lui, écartant la foule à coups de bâton, un esclave armé... « Allons, fils de chien, place au seigneur Yusuf! » La matraque caresse un dos... « Range-toi... Ta mère a certainement connu le diable! » et voici une autre

échine meurtrie... La foule bigarrée hurle, geint et admire : « Aïe!... Allah répande ses bénédictions sur le puissant seigneur bey de camp!... Puisse-t-il me naître un fils vaillant et beau comme lui. Inch'Allah... » Poursuivant sa route vers le consulat français, le cavalier passe, magnifique et rêveur.

Quel diable a voulu qu'il cédât à l'attrait de cette chanson mystérieuse? Il n'a plus fallu qu'un signe de main de la vieille Fathma, un simple appel de ces doigts couturés et crochus, pour l'entraîner à travers d'étroits couloirs, où de riches tapis, venus tout exprès du profond Orient, étouffaient le bruit des pas dans leurs secrètes et riches géométries... Cette minute d'orgueil, sans doute, parce que, dans la jeune fille, soudain dévoilée, déjà soumise, et déjà impérieuse, aussi, il a reconnu Kaboura... son amie d'enfance. Quoi, la fille même du tout puissant Bey Hoceïn!... O flamme trop brûlante de ces yeux!... Voici, dans le cœur, ce douloureux incendie... Et c'est la voix même qui chanta dans les jardins... Il obéit... Le voilà sur les coussins épais à murmurer et à entendre les paroles éternelles de l'amour.

Orgueil qu'il faut payer. Ah! que cette chair humilie le cœur... Il a tout trahi : ses devoirs de mameluk, et la fraternelle amitié du bey... Une femme! Et que cette femme fût Kaboura!... « O mon cœur, o mon œil, (ces paroles chantaient encore tristement dans sa mémoire). Suis-je donc Zouleikha, (la femme de Putiphar) pour qu'Yusuf se détourne de moi... Mais, par Allah! je te tiens mieux qu'elle, et non pas seulement par les pans de ton rouge manteau!... Car penses-tu qu'une fille de bey, o mon cœur! te dérobera ton vêtement, pour le jeter ensuite aux pieds de son père et lui dire : « O mon père! vois! c'est celui de Yusuf Bey! » Ainsi raillait Kaboura, et, la minute d'après, prosternée, elle implorait tour à tour et son cœur et son orgueil... Bast!... après tout, que pouvait lui donner de plus la vie? La dignité de Bach-Mameluk?... Oui! mais cela, il l'aurait *bessif*, par le sabre. Maintenant, il égalait les plus heureux héros des Mille et une Nuits...

Or, cette intrigue tournait mal... Les mameluks sont des frères d'armes. Ils détourneront les yeux de tant de faiblesse, en souvenir de la beauté des charges, poussées ventre à terre, au cours de tant de combats victorieux. Un vrai soldat res-

pecte d'abord le droit du sabre... Mais tels intrigants — et surtout le *Khaznadar* — épient, loin de la lumière, les parties honteuses de l'ombre. Nul n'a parlé au Bey. Cela est certain. Mais on chuchote déjà que le bey de camp, le plus beau, le plus fier des mameluks, a manqué à la chasteté de son arme... Il passe; on s'écarte, la robe drapée d'un geste rapide, comme pour éviter la souillure... Ah! que, volontiers, d'un coup de sabre, on enverrait voler à dix pas telle tête obséquieuse et hypocrite!... Il faut se contraindre à la patience...

***

De soi-même, l'étalon blanc s'est arrêté devant la porte du consulat français. Les rênes brodées tendues à l'esclave. D'un geste coquet, rejetant sa crinière, l'étalon tourne à demi la tête, comme pour souhaiter bonne chance à son maître. Cela, Yusuf l'a vu. Avant d'entrer au consulat, il revient à la bête, lui flatte le cou, la caresse d'un doigt derrière les oreilles, lui passe sa main parfumée sous les yeux. L'étalon hennit.

Dans le vestibule d'entrée du consulat, Yusuf se désarme. Il tend au valet son cimeterre d'or et de pierreries, ses pistolets incrustés de nacre, même le poignard précieux passé dans sa large ceinture. Ici, il sourit d'aise. Tant de liberté repose à l'ombre du drapeau blanc fleurdelysé. Par Allah, le paradis est à l'ombre des canons du roi de France...

Dans le salon, il salue respectueusement madame de Lesseps. Sans doute est-il le premier bey de camp qui ait la grâce de se courber jusqu'à effleurer de ses fines moustaches et de sa barbe frisée les doigts longs et fins, aux ongles roses. Il salue ensuite le comte Mathieu de Lesseps. Puis le consul le présente à cet homme grand, long, mince et discret, à l'uniforme brodé de diplomate, que ce matin même Yusuf a entrevu au palais beylical : le marquis d'Aubignosc, ministre plénipotentiaire. Ferdinand et Jules de Lesseps n'entraînent pas, comme les autre fois, le jeune bey de camp, pour lui faire conter les rapsodies épiques de ses campagnes.

M. d'Aubignosc est venu avertir le bey de Tunis que Sa Majesté Très-Chrétienne, le roi Charles X, a enfin décidé de

venger l'injure faite par le Dey d'Alger sur la personne de M. Deval, consul de France à Alger. Vieille affaire, au surplus. Le coup d'éventail, lui-même, est du 30 avril 1827. Balançant sa breloque entre ses doigts osseux, M. d'Aubignosc, date l'événement d'une voix précise. Courtois, et ironique, un tantinet, le gentilhomme commente :

— Le châtiment aura son heure. Elle est proche. Aussi bien, Excellence, pourquoi la France se serait-elle montrée pressée? Voici trois ans, tantôt, que Sa Hautesse s'est laissée emporter à compromettre, dans un mouvement de vivacité, la sécurité de ses sujets. Mais l'affaire est bien plus vieille encore. La créance Bakri, source de litige, date de 1793. Le roi n'aurait su désavouer la parole donnée, au nom de la France, fût-ce par des sujets révoltés, et fût-ce à un misérable juif algérien. Feu Sa Majesté reconnut, en 1816, la dette contractée par la République, et à laquelle celle-ci ni l'usurpateur n'avaient fait honneur. Pourquoi Sa Hautesse le dey Hoceïn, bien que désintéressée déjà par ce Bakri, a-t-elle prétendu mettre opposition, sans titres valables, sur la créance de son sujet. Nous savons pourtant que celui-ci a versé à sa Hautesse les soixante-dix mille piastres réclamées par le Dey.

Yusuf sourit.

— Peut-être, Excellence, Sa Hautesse n'a-t-elle jamais reçu cet argent? Il se peut qu'un Khaznadar soit infidèle.

Courbant sa taille élégante, M. de Lesseps expliqua d'un mot :

— Un Khaznadar, monsieur d'Aubignosc, c'est un trésorier.

— Oui, oui! je sais, — dit négligemment M. d'Aubignosc, comme si ce terme lui eût été parfaitement familier.

Voyant Yusuf sur le point de parler, il se tourna vers lui :

— Vous demandiez, Excellence?

— Excellence!

M. d'Aubignosc fut frappé du sombre éclat des yeux.

— Son Altesse le Bey a-t-elle répondu favorablement à la demande que vous lui avez faite ce matin?

— Pardonnez-moi, Excellence! (Le diplomate prit un air réservé). L'audience qu'a bien voulu m'accorder Son Altesse portait sur des motifs secrets.

— Que Votre Excellence me permette d'insister. Les bruits courent vite dans l'ombre d'un palais. On dit que le Bey, sollicité de joindre à l'expédition française une mission tunisienne, s'y est refusé.

M. de Lesseps sourit.

— « *Nourri dans ce sérail, j'en connais les détours* »... Je puis, monsieur, citer Racine devant Yusuf bey. Il n'est pas étranger aux beautés de notre langue...

Yusuf rougit au mot « sérail ». Une seconde, l'image voluptueuse de Kaboura passa devant ses yeux. Il fit un effort pour se libérer de la vision et dit :

— La vérité, c'est que je m'étais flatté que Son Altesse, par reconnaissance pour quelques services, m'aurait permis de combattre avec quelques-uns de mes mameluks aux côtés des soldats français.

— Le Bey n'aurait pu faire un meilleur choix, — murmura poliment le diplomate (cependant, ce jeune homme frêle lui paraissait fait plus pour l'amour que pour la guerre).

Il prit une physionomie affligée et dit :

— Je dois avouer que Son Altesse, tout en exprimant ses précieuses sympathie à l'égard de la France, ne m'a point laissé d'espoir à ce sujet. Je le regrette.

Le jeune Ferdinand de Lesseps se permit d'intervenir.

— Nous ne pouvons que le regretter. Vous ne savez point, Monsieur, les magnifiques états de service de notre ami Yusuf Bey.

— Quoi? si jeune?

Ce fut Yusuf lui-même, qui, un peu dépité par l'exclamation involontaire de M. d'Aubignosc, cita :

— « *La valeur n'attend le nombre des années.* »

Un peu humilié, le diplomate écouta les trois Lesseps, le père et les deux fils, conter les aventures guerrières de cet homme si extraordinaire. Quoi? Lettré, avec cela? Un mameluk? Si ancien qu'il fût dans la carrière, M. d'Aubignosc daignait s'étonner. Il mettait à le faire une grâce noble, comme si son étonnement eût augmenté la beauté de la très réelle épopée qu'il entendait.

Impatienté, un peu, Yusuf demanda :

— Et l'Angleterre?

— Ah! vous ne savez pas? — dit M. d'Aubignosc, tout heureux de se retrouver narrateur. — Eh bien, Lord Stuart est venu trouver le ministre de la Marine, le baron d'Haussez. Vous connaissez, M. de Lesseps! les façons rogues de l'ambassadeur anglais. « — L'Angleterre, a-t-il dit, ne le permettra pas. — Milord, reprit M. d'Haussez, le roi le veut. Et, ce qu'il veut, nous l'exécuterons »... Jugez d'une conversation commencée sur ce ton... Lord Stuart devint apoplectique, et s'écria : « Nous nous y opposerons »... Sur quoi, le baron d'Haussez : — « Voulez-vous Milord que je vous dise quelque chose? Eh bien, la France... La France... » — Madame, vous me pardonnez l'expression? — « ... La France se fout de l'Angleterre!... »

— Bien, — dit Yusuf avec feu, — voilà un homme!

— Et, qu'a répondu Lord Stuart? — demanda madame de Lesseps.

— Pas grand'chose. Il était à la fois scandalisé et anéanti... Et, en prenant congé, le baron d'Haussez lui a lancé cette dernière flèche : « Ce que je vous dis, moi, ministre de la Marine, ne saurait être qu'officieux. Mais je m'assure que le ministre des Affaires étrangères vous traduirait la même pensée en style diplomatique... » Cette patriotique brutalité a d'ailleurs été applaudie...

***

Dans l'ombre fraîche du Bardo, où les dorures brillent d'un éclat fauve, le bey tient audience publique. Derrière lui, le Bach-Mameluk, la main sur la poignée de son yatagan, se tient raide et immobile. Ses longues moustaches tombent de chaque côté de sa bouche dure. Et ses yeux méprisent la tourbe des suppliants. Et, derrière le Bach-Mameluk, Yusuf-Bey étincelle de pierreries et de décorations. Un à un, les suppliants s'avancent et se prosternent. Le Bey tout-puissant accorde ou refuse sans cligner ses yeux souverains. Vient un vieux, sale, déguenillé, fleurant la fourberie. — « O Très Puissant Sidi! toi, pareil comme un père pour nous, qui suis-je pour me prosterner à tes pieds?... Une poussière... Daigne pourtant écouter

ton serviteur... Par Allah! on déshonore ton palais... » La foule des courtisans s'émeut. Un murmure court. Le *Khaznadar* coule vers Yusuf-Bey le regard du triomphe hypocrite. Les deux mains aux bras du trône, le Bey se soulève à demi. — « Que veut dire cet homme?.. Qui accuse-t-il... S'il accuse à tort, il mourra... Le sait-il?... »

— O Sidi, je te l'ai dit, je ne suis qu'une poussière devant toi, Mais Allah m'en est témoin, c'est pour servir ta Hautesse que je suis ici... Sinon comment pourrais-je dire que Yusuf-bey déshonore la couche de ta propre fille?

Voilà l'accusation lancée. Du coup, le Bey s'est dressé.

— Tu mens! Chien, fils de chien! Yusuf, mon fils, viens ici venger ton honneur et le nôtre...

Mais le bey de camp, pour la première fois, baisse les yeux. L'insulte faite à Kaboura le blesse au cœur. Et voici toute sa chair triste du dernier baiser... On l'emmène. Il n'a pas mis la main à son yatagan, que Son Altesse, indécise entre la fureur et la tristesse, a permis qu'il gardât. De la porte, le bey de camp jette un dernier coup d'œil. Les traits crispés, le *Khaznadar* parle bas à l'oreille du Bey!

***

— O frère, — dit Agha S'liman. — Faut-il qu'aujourd'hui je veille auprès de toi pour autre chose que pour garder ton sommeil de tout danger!.. Lequel de tes frères d'armes ne pleurerait ce soir?... Œil de notre œil! on t'arrache de notre visage! Plût à Allah que tu fusses tombé à notre tête, face aux coulouglis du bey de Constantine, plutôt que de périr bientôt d'une mort misérable.

La vieille figure osseuse, dure et tannée, aux tombantes moustaches grises, était infiniment triste. La tête penchée, le vieil agha monologuait tout haut :

— Et comment, o frère! te feront-ils périr? Pour Kaboura, si le Tout-Puissant Bey applique envers sa fille les rigueurs du code, l'affaire est toute simple. On la jettera cousue dans un sac, une pierre au cou, dans le lac El Bakira...

Yusuf ferma les yeux. Il voyait l'eau glauque du lac se

refermer en précipitant au loin des ondes concentriques. Mais la bande des flamants roses couvrirait de son vol éblouissant la terrible honte de cette fin...

L'agha continuait :

— Pour toi, la chose est plus compliquée. Les Turcs, les Coulouglis et les Mameluks doivent être étranglés dans une salle de la Kasbah... On ne t'y a pas conduit... Te réserve-t-on le sort des Maures à qui l'on tranche la tête en public?... Ou des Zaouïas-Kabyles qui doivent être pendus!... ou des soldats tunisiens qui ont le privilège d'être fusillés?... En vérité, frère, puisque tu dois certainement mourir, Allah fasse qu'on t'épargne l'ignominie.

Yusuf frappa d'un doigt impatient le guéridon incrusté de nacre.

— Par Allah! Agha S'liman, pourquoi m'importuner de la pensée de la mort? Ce qui est écrit est écrit, et il ne sert de rien d'y penser. (Il bâilla.) Mais j'ai faim, et je mangerais bien quelque chose, à condition que ce Khaznadar d'Eblis ne tripote pas les mets.

— J'y ai songé, — dit le vieux Turc. — Moi-même j'ai acheté pour toi ces fruits et ces loukoums.

Il découvrit un coffre, et, pour dissiper tout soupçon, mangea au hasard dattes et loukoums. Voluptueusement, Yusuf suçait les confiseries à goût de pistaches ou de roses... Il semblait indifférent à tout. Au fond de lui-même, il pensait avec remords à Kaboura, avec tristesse, à sa propre mort prochaine... La fumée pâle d'un flambeau vacillait.

— Ainsi vacille ma propre flamme, — murmurait-il avec la poétique mélancolie que lui avaient enseignée les poètes persans.

Il projeta d'une chiquenaude un noyau de datte, et, comme drapé de fatalisme contre la misère humaine, il prononça tout haut :

— Allah est le plus savant.

Puis, s'étendant sur des coussins, il s'endormit,

***

Un doigt gratta la porte. Dressant sa taille formidable, Agha S'liman s'en fut ouvrir. Secrète et grimaçante, parut la vieille Fathma.

— Chut, il dort.

— Eh! que m'importe à moi qu'il dorme? Ne viens-je pas de la part de Kaboura?...

— Les Chaïtans emportent les femmes et leurs artifices, — grommela l'agha.

La vieille, ricanant et gloussant, rétorqua :

— Une femme te fit. Sans doute avait-elle vu un Chaïtan en rêve.

L'agha la saisit par le bras pour l'expulser. Toujours ricanant, la vieille reprit :

— Tu l'éveillerais pour l'envoyer à la mort. Et moi qui lui apporte la vie, tu me chasses, tandis qu'il rêve au lacet.

Et tout haut, appelant :

— Réveille-toi, Yusuf-Bey.

Le jeune cavalier entr'ouvrit les yeux.

— Oui, c'est moi, Fathma. Kaboura m'envoie.

Kaboura! Du coup, Yusuf fut réveillé.

— M'apportes-tu un message?

— O Sidi! j'apporte un message. Elle m'a dit... Elle m'a dit... Mais toi, Agha S'liman, ces choses ne sont point pour tes oreilles...

— N'importe, Fathma. C'est un frère.

— Je parlerai donc. Elle m'a dit : « Tu iras le trouver, et tu lui diras ce que je dis : Mon père le Bey m'a pardonnée. Il m'a dit : Ma fille ne saurait être coupable. — Bien mon père. En ce cas, Yusuf ne saurait être non plus coupable... »

L'agha grommela :

— Belle malice féminine. Les femmes sont filles d'Eblis.

— Et les hommes sont leurs fils, — répondit vivement la vieille. Continuant : — « Donc, a-t-elle dit, mon père a dit : En vérité, ce Yusuf n'est point coupable. Puisqu'il en est ainsi, il ne sera point mis à mort. Mais il aura permission de se retirer hors du beylicat. Il sera conduit sous escorte, jusqu'au beylicat de Constantine. Il partira demain soir. »

— Est-ce là tout? — demanda Yusuf.

— Non, Sidi. La princesse a ajouté : « Dis-lui de ne pas croire au pardon de mon père. C'est le Khaznadar qui choisit l'escorte! »

— Un beau ramassis d'assassins, sans doute, — grogna Agha S'liman. — Frère, tu seras frappé par derrière.

***

Des heures se passèrent... De nouveau, on gratta à la porte. Le Tout-Puissant Bey faisait savoir au prisonnier sa clémence. Les nouvelles apportées par Fathma étaient vraies. Dans vingt-quatre heures une escorte conduirait Yusuf jusqu'aux frontières du beylicat de Constantine...

— Il y a combien de temps, o Agha S'liman, que j'ai fait ce même voyage à la tête de mes mameluks?

— O frère! et combien de temps qu'ils t'ont ramené, couché dans une litière, et perdant ton sang pour le service du Bey?

— Ce qui est écrit est écrit.

— Tu ne peux pas, cependant, t'en aller là-bas avec ces hommes.

— Par Allah! Agha S'liman, je serai armé.

— Que peuvent te servir tes armes contre le poignard qui frappe par derrière?... Écoute. Il y a à la Goulette un navire français. Pourquoi n'irais-tu pas trouver tes amis, les Excellences du Consulat? Peut-être pourront-ils te cacher à bord de ce vaisseau? Il s'en ira sans doute vers Alger, où l'on dit que le sultan des Français va faire la guerre.

***

Ainsi, aux premières heures du jour, Yusuf, libre en apparence, put sortir du palais. Au consulat français, il ne trouva personne. En ce juin torride, le comte Mathieu de Lesseps était aller chercher quelque fraîcheur à sa maison de campagne de la Marsa. Yusuf s'y rendit.

Chemin faisant, il évoquait ce que le docteur lui avait appris de cette cité, qui fut Carthage, dont quelques ruines

informes attestaient mal la splendeur passée. La Marsa avait dû être la villégiature de très opulents commerçants à l'époque d'Annibal. Déjà, la pensée de Yusuf s'évadait du danger présent. Elle chevauchait les sentiers de la gloire. De quel Annibal commanderait-il les escadrons légers?

Il avait revêtu ses plus précieux habits, et, à cette heure matinale, sa présence fut un éblouissement dans l'ombre fraîche de la Marsa. Coiffé d'une casquette à double visière, un officier de marine français se promenait avec le consul. Celui-ci nomma le lieutenant de vaisseau Arnaud, du brick l'*Adonis*. Puis, il s'étonna de revoir le jeune bey de camp. Les nouvelles avaient voyagé vite. Plus vite même que les réalités. On avait appris à M. de Lesseps que son jeune ami, convaincu de relations coupables avec la princesse Kaboura, avait été étranglé entre deux portes.

Devant les tasses de café, le condamné narra brièvement son aventure et ses espérances. La figure grave de M. de Lesseps s'inclina vers la tête du marin.

— Cela est très faisable, — dit-il. — Je vous couvrirai par un ordre de réquisition.

Ces deux mots « couvrir » et « réquisition » firent jaillir dans la tête de Yusuf une source de réflexions.

— Maintenant, — dit-il, — j'ai honte de ma démarche. Pour sauver une vie que j'aurais peut-être pu tenter de défendre autrement, ne vais-je pas vous mettre en danger?

Debout, M. de Lesseps redressait une taille particulièrement fière.

— Je suis ici pour le service du Roi, c'est-à-dire de ses sujets. Je vous tiens, monsieur Yusuf (il accentua le mot « monsieur » comme pour marquer qu'il le tenait pour un concitoyen, et non plus pour un haut dignitaire du beylicat). Je vous tiens, monsieur Yusuf, pour un Français. Votre naissance à l'île d'Elbe, alors qu'elle était sous notre domination, vous donne droit à ce titre. C'est un devoir que je remplis, et vous n'avez même pas à m'en savoir gré.

Et il ajouta :

— Au surplus, si Son Altesse demeurait sourde à mes explications, les canons français ont une voix qui s'entend aisément. Il n'en coûterait qu'un crochet pour venir d'Alger,

que notre flotte s'apprête à bombarder, à Tunis, venger l'affront fait à un consul de France. J'ajoute que le Bey le sait aussi bien que moi. Il ne reste plus qu'à régler les conditions de votre départ. C'est ce que nous allons faire sur l'heure avec M. Arnaud.

Il fut aussitôt convenu que, la nuit suivante, une heure avant le jour, la baleinière de l'*Adonis* se trouverait à la côte, au point d'eau situé au pied de l'ancienne citadelle de Byrsa.

— C'est là, vous le savez, — dit M. de Lesseps, — que cette pauvre Didon avait reçu Énée. Quel admirable pays que celui-ci pour y relire l'*Énéide*?

***

Rentré chez lui, Yusuf fit ses derniers préparatifs. Il confia à son esclave Ibrahim une cassette qui contenait des bijoux et de l'or. C'en était autant qu'il fallait pour assurer l'avenir, en attendant qu'Allah lui envoyât de nouvelles aventures et de fructueuses razzias. Il songeait à ce roi des Français qui allait porter la guerre chez le Dey Hussein. Sans doute y aurait-il de beaux coups de sabre à donner. Agha S'liman reçut en présent six chevaux de prix. Il devait faire à quelques mameluks amis de Yusuf-bey le partage des armes et des tapis.

A la nuit tombante, Yusuf s'enveloppa dans son burnous rouge. Une glace lui renvoya les mille feux du nœud de diamants qui parait son turban. Il avait pris comme armes un magnifique yatagan, tout enrichi de pierreries, présent du feu Bey, et des pistolets magnifiques. Il examina soigneusement l'amorce de ceux-ci! Ne convenait-il point d'être prêt à toutes les éventualités? Cependant il lui semblait bien improbable que ses projets d'évasion fussent éventés. N'avait-il pas simulé la joie la plus parfaite en apprenant que la sentence de mort avait été commuée en peine d'exil? Agha S'liman accepta de faire tenir à la princesse Kaboura une lettre d'adieux. Puis ils récitèrent ensemble le *fathâ*. Après quoi, le jeune homme baisa l'épaule du vieil agha. « Allah est grand, dit celui-ci. Sans doute nous reverrons-nous encore. »

Yusuf monta ensuite le cheval que lui présentait Ibrahim. Chargé de la précieuse cassette, l'esclave se mit en selle à son tour.

Sous la haute tente du ciel, frissonnante de velours sombre clouté d'étoiles, le petit galop de leurs chevaux les amena près du tombeau de Saint Louis. Yusuf nota qu'ils étaient bien en avance sur l'heure prévue, et il mit pied à terre.

C'était l'adieu à cette terre tunisienne, sur laquelle il avait passé sa merveilleuse jeunesse. Quelque chose lui pinçait le cœur. Les images se mêlèrent à ses yeux... Agha S'liman, Kaboura, les folles charges, sabre au clair, après les Kroumirs réfractaires à l'impôt beylical... Kaboura encore. Il tenta de la chasser... Tous les parfums des souks montèrent à la fois... Kaboura... Allons! il fallait remonter à cheval, pour chasser l'image émotionnante.

... A la traverse d'un fourré, des voix clamèrent : « Le voilà! le voilà! » L'éclair d'un coup de feu raya la nuit... Le cheval d'Ibrahim s'abattit... Perdue la cassette!... Yusuf dédaigna de mettre le pistolet à la main... Sa mémoire lui rappelait l'un des premiers conseils d'Agha S'liman : « La nuit, les balles s'égarent. Mais Allah donne la sagesse à ton sabre! » Il dégaina et chargea un groupe confus d'où partaient des clameurs... Dix coups de feu grillèrent son burnous. Enlevant son cheval, il pénétra dans le groupe. A son premier coup de revers, un homme s'écroula : « *Tahan ben tahan*! (Entremetteur, fils d'entremetteur) prends ta solde », s'écria-t-il. Une demi-volte, et un autre des assassins de Son Altesse tomba... Les éperons... Son cheval l'emmena à toute allure... Le tumulte diminuait... Une balle miaula après avoir ricoché... Droit devant lui, pointait l'aube... Son cheval buta, s'effondra... A terre avant le cheval, il continua sa course... Il entendait le bruissement de milliers de petites vagues et le grincement des tolets... Une voix française, tout près, criait : « Nagez ferme! » Deux ombres se dressèrent devant lui, prévinrent le geste agressif de son sabre sanglant : « C'est nous! continuez tout droit. Nous nous chargeons du reste. » Ferdinand de Lesseps, d'une poussée amicale, l'obligeait à continuer. Il s'arrêta sur la grève auprès du lieutenant Arnaud. La hache à la main, quelques marins français se

tenaient prêts à intervenir... On entendit la voix de Ferdinand de Lesseps... Le soleil levant éclaira la silhouette des deux frères. Son fusil de chasse à la main, l'aîné criait : « Je suis le vice-consul de France et je réglerai l'affaire avec le gouverneur de la Goulette. » M. Arnaud pressa son passager de s'embarquer. Huit avirons plongèrent dans la mer... Tourné vers la côte hospitalière, il vit MM. Jules et Ferdinand de Lesseps, dédaigneux de la rage impuissante des assassins, agiter leurs mouchoirs...

... A quatre encablures de là, se balançait l'*Adonis*, brick du roi de France. Au mât d'artimon, le pavillon blanc était timbré de trois fleurs de lys.

MAURICE CONSTANTIN-WEYER

(*A suivre.*)

## EN PASSANT A PRAGUE

---

# M. MASARYK ET M. BENÈS

*Entre Munich et Prague.*

Trois jours déjà que nous roulons. Toujours l'immense, l'identique paysage vert et brun ondulant d'un horizon à l'autre. Un village qui brillait au loin a passé à notre gauche, puis s'est rangé derrière nous, mais il a fallu des heures, des heures monotones, comme en mer, où, malgré la vitesse, on n'a pas l'impression d'avancer.

Parce que les principaux lieux de rassemblement ou de plaisir sont à l'ouverture des montagnes, au bord des océans ou sur les fleuves, on méconnaît ces régions plates du centre de l'Europe, rurales et peu peuplées, qui se prolongent par la puzta et par la steppe. On méconnaît que notre continent est surtout une vaste plaine massive, où le paysan prédomine. Longues routes droites pendant des centaines de kilomètres, sous des cieux démesurés. De loin en loin, un hameau de maisons basses aux fenêtres enfoncées : des oies se dandinent, un petit cheval ébouriffé traîne une charrette sommaire. Ou bien une petite ville pavée, avec un beffroi, et si terriblement provinciale, à l'écart de tout, somnolente, perdue.

Enfin, la frontière. Derrière moi le monde germanique où

j'ai déjà vécu. Ici des douaniers aux uniformes inédits, une langue incompréhensible. Le Slave chez lui. Désormais, jusqu'à Salonique, jusqu'à l'Oural, se multipliant à perte de vue, d'autres associations d'idées, d'autres regards, d'autres prières, d'autres manies, d'autres souffrances. Et tant de souvenirs que je ne partage pas.

Une paysanne en jupe rouge et corsage bleu, un mouchoir blanc sur la tête, est assise dans l'herbe qu'elle pavoise aux couleurs tchécoslovaques.

*Prague.*

Découverte du Hradschin, enveloppé de brumes traînantes qu'éclaire un pâle soleil, Prague se hérisse de tours, de clochers pointus, de dômes, de coupoles de cuivre dont le ton vert, pur et vif, stimule tout ce gris flottant. Ornée, sculptée, ajourée comme une énorme orfèvrerie, surgissant des nuées basses, avec les sonneries de ses églises qu'atténue la distance, c'est bien la Prague médiévale et mystique qu'on imaginait.

Vue de près, l'apparence change. Dans les rues étroites et tournantes, le moyen âge est remplacé par le XVII^e^, le XVIII^e^ siècles. Voici de charmantes façades italiennes, avec de hautes portes, des balcons aux ferronneries ondulées, une profusion d'arabesques, de motifs galants. La cité austère et fervente s'est transformée en décor « baroque » qui appelle l'intrigue et le carnaval.

Ce masque rococo a été appliqué sur Prague pour la démentir, pour l'obliger à renier son âme. Plus d'héroïsme : la servitude apeurée contemplant le plaisir des grands. Il fallait faire oublier les psaumes des frères de Bohême, oublier la rude bravoure de Ziska le borgne, oublier la cour lettrée de Georges de Podiebrad. Inspiré par la Contre-réforme, un faste seigneurial a étouffé sous le plus délicieux style jésuite, pendant trois siècles, la clameur d'abord, puis le gémissement d'un peuple martyrisé.

La Prague d'aujourd'hui est pittoresque, animée, joyeuse. Mais il suffit d'y frôler une muraille farouche, d'entrer dans une cour déserte, pour respirer tout à coup l'odeur tragique.

***

Je ne puis me lasser d'errer dans les quartiers silencieux que domine le Hradschin, de l'autre côté de la Vltava. Dans ces rues montantes et muettes, sur ces places mortes où s'ennuient des statues de saintes, autrefois des généraux retraités de la Double monarchie et d'antiques chanoinesses venaient finir leurs jours. Atmosphère de désabusement. Aujourd'hui, derrière ces fenêtres à petits carreaux, peut-être d'anciens officiers supérieurs, de hauts fonctionnaires, des diplomates rêvent-ils à l'écroulement de leur carrière et de l'Empire, s'essayent à la résignation, quelques-uns au stoïcisme. Parlons bas pour ne pas réveiller trop de douleurs.

Ou bien évoquons les Ombres. Il en sort d'entre les pavés. Au lendemain de la bataille de la Montagne blanche, dans Prague livrée au pillage et à l'incendie, Descartes, en uniforme, méditait le *Discours de la méthode*. Vauvenargues a dû venir ici, lors de la campagne de Bohême où il perdit son unique ami, Olivier de Seytres. J'essaie de me rappeler certaine phrase qu'il écrivit : « O Moravie, son visage toujours serein effaçait l'éclat de tes neiges » et je me creuse la mémoire pour retrouver la cadence mélancolique du paragraphe.

Dans cet hôtel souriant, une nuit, parmi des flammes et des miroirs, le comte Brettfeld a reçu côte à côte Mozart et Casanova. Plus loin, voici la maison où Beethoven a demeuré, et c'est à l'auberge d'en face qu'est descendu Chateaubriand, furieux des ennuis d'un long voyage.

Églises jésuites, avec des gloires en or, des draperies bouleversées, des statues gesticulantes. Les balustrades ondulent, les colonnes se tordent, et même le marbre se contourne en extravagantes volutes. De vastes et tendres fresques ouvrent dans un ciel théâtral un paradis de déesses et d'archiducs. Rumeurs de fête, remue-ménage de la Divinité. Partout des révérences, des génuflexions — mais aux pieds de qui? —, une charmante équivoque sur le mot « adorer ». Se convertir ici rappellerait l'émotion d'un premier bal.

Quelle amertume désespérée, par contraste, suinte de l'étroit cimetière juif où les morts, faute de place, ont été enterrés les uns sur les autres. Entre de maigres sureaux, cet effroyable

empilement de dalles funéraires me rappelle la vallée de Josaphat où Israël attend en désordre — les tombes entassées et se disputant — la trompette de la revanche. Alors je gagne la synagogue voisine. Elle est noire et puante, cette crypte où flottent encore d'âpres conciliabules, des tristesses orageuses. Ces lieux obscurs de la persécution oppressent par ce qu'ils évoquent d'offenses non vengées, de bassesses obligatoires... De l'ombre se détache un vieillard crasseux qui me désigne un drapeau accroché à la voûte : il a été donné aux Juifs de Prague par Ferdinand III en récompense de leur bravoure, lors du siège de 1648. Loque glorieuse, aumône aux humiliés, hommage peut-être ironique : une vague lueur en émane comme pour consoler la ténèbre.

***

*Qu'est-ce qu'un Tchèque?*

Cet aimable Tchèque parisianisé, monocle à l'œil, sourit de mes questions inquiètes. Pour lui, ses compatriotes sont de bons enfants qui aiment à rire et ne se posent pas de problèmes. La vie est bonne, à condition de ne pas l'approfondir. Évidemment on trouve de la mélancolie populaire chez les Slovaques, Slaves plus purs que les Russes, puisqu'ils ne sont pas mongolisés. Mais les Tchèques ne doivent à leur race qu'une certaine lenteur, une certaine bonhomie.

Au contact des Allemands, stimulés par leur concurrence, ils ont acquis des qualités d'ordre et d'énergie. Ils ont appris à travailler, chose étonnante pour un Slave. Et puis, au cours de leur histoire, ils ont trop souffert d'être mystiques pour l'être encore. D'où leur athéisme actuel : 700 000 d'entre eux déclarent fièrement n'appartenir à aucune confession.

Un autre interlocuteur m'explique : « Nous sommes des gens du milieu de l'Europe, du juste milieu, soumis à des influences qui nous arrivent de partout. Nous avons été malaxés, triturés et recouverts d'alluvions. Je ne sais pas trop ce qu'est devenu notre génie originel. Nous ne possédons pas de personnalités hors pair, mais un type moyen. Bonne moyenne, d'ailleurs. En art, nous avons des talents, pas de vrais créateurs. Un effort collectif qui s'adapte à l'époque, voilà la formule qui

nous exprimerait. Ce qui est intéressant dans ce pays, c'est le rendement économique. Notre balance commerciale... »

Il est exact que, depuis dix ans, cet État industriel, donc exportateur, est néanmoins parvenu à augmenter son actif. Cela, malgré la fermeture des frontières russes, la hausse prohibitive des tarifs autrichiens et allemands. Le ministre Rasin, assassiné par la suite, a sauvé son pays de la débâcle financière, à une époque où la technique de la stabilisation était mal connue. La production agricole a été réorganisée et dépasse les résultats d'avant-guerre.

— Et n'oubliez pas, — ajoute un autre, — que nous sommes très avancés au point de vue social. Les salaires ouvriers n'ont jamais été aussi hauts; nous avons une loi sur les assurances qui est un modèle de générosité, une loi sur les vacances ouvrières payées. Pas de privilège ici.

Dans la rue, très peuplée, des têtes rondes assez inexpressives, des membres lourds, peu de regards. Vêtements de confection.

La cuisine, pesante et grasse, abuse des boules de farine compacte, des viandes trop cuites, des pains au cumin, des gâteaux épais. Rien de léger, aucun raffinement de gourmandise.

Un étranger me dit : « Ils sont simples, appliqués, honnêtes, patients. Ils ne se préoccupent ni du luxe, ni de la grâce. Ils ont affranchi leur État, la période héroïque est passée; ils vont assurer maintenant leur prospérité... Les femmes sont naïves et sans coquetterie, d'une franchise parfois animale, et elles ont la pudeur de leurs sentiments plus que de leur corps. »

Je groupe ces observations, et je me sens un peu déçu. Je ne peux pas m'intéresser tout à fait à des gens qui ont si bien réussi. D'autant plus qu'on ne me parle que de réussite matérielle. J'interroge sur les survivances du hussisme et on me répond par un bilan. A quelqu'un qui, une fois de plus, m'expliquait la réorganisation de l'industrie et le développement du réseau ferré, je ne pus m'empêcher de dire, sur un ton qui devait être assez comique :

— Mais votre âme, où est-elle?

***

Ce n'est pas la faute des Tchécoslovaques s'ils ne ressemblent pas à l'image romanesque que je me formais à l'avance. Aussi je m'oblige à examiner ce que j'ai appelé, trop légèrement, leur réussite.

Elle n'était pas facile. Ce peuple manquait d'une classe dirigeante. L'aristocratie, elle avait été presque entièrement massacrée à la Montagne Blanche, et ce qui en restait s'était rallié aux Habsbourg pour conserver ses biens, pour obtenir des titres et des places. Pas même de haute et de moyenne bourgeoisie. Masaryk est fils d'un cocher, Benès d'un petit paysan. La plupart des Tchèques sont simples et pauvres. Sauf exception, bien entendu, ils ne sont jamais sortis de chez eux, ils ignorent les manières mondaines.

Dépourvus de culture et d'usages, ils se sont appliqués avec une admirable persévérance à mettre leur État debout, à lui constituer les cadres nécessaires, à apprendre enfin ce qu'ils ne savaient pas. Ils y sont parvenus. On peut aisément les plaisanter de ne pas montrer l'élégance, la désinvolture de leurs anciens maîtres. Mais ces petites gens ont fait de grandes choses.

L'un d'eux me dit : « Rendez-vous compte que l'oppression systématique dont nous avons été les victimes, elle ne nous a pas seulement interdit de nous élever, de nous développer, elle a faussé les esprits. Un régime de censure et de délation nous a donné la courbure du mensonge. Pour être fidèles, nous étions obligés de trahir. Complotant tous, nous avons pris l'habitude du secret, de la duplicité; l'habitude de penser le contraire de ce que nous disions tout haut; l'habitude de la compromission. Comment ne pas être parfois lâche, quand on est toujours le plus faible? Comment résister toujours à certaines tentations d'honneurs et d'argent? Voilà le pire de la servitude. Seul, l'homme libre est tout à fait honnête. Aujourd'hui, nous sommes libres. »

***

Ce sénateur slovaque, gros et intelligent, avec une expression de bonté sur son visage rose aux favoris clairsemés, me

déclare qu'avant la guerre il était impossible « pour quelqu'un de fier » d'habiter la Slovaquie. « Un Slovaque n'est pas un homme », ricanaient les Hongrois.

— En Occident, — ajoute-t-il, — vous ne vous doutiez pas de la tyrannie qui pesait sur nous. Quelques grands seigneurs possédaient à eux seuls des provinces entières, des domaines de vingt ou trente mille hectares. Ils refusaient d'en vendre la moindre parcelle aux paysans qui n'avaient en pleine propriété que l'emplacement du village et celui du cimetière. Passant leur temps à chasser, à jouer, à courir les femmes, ces aristocrates ne rendaient de compte à personne. Ils faisaient fouetter comme des chiens les gens qui leur déplaisaient, et par exemple leurs adversaires politiques. Allez tenter une campagne électorale quand vous risquez d'être saisi par des domestiques et battu jusqu'au sang, avec la connivence de la police et des tribunaux. Moi, je suis parti.

» C'est à l'étranger, dans un exil volontaire, que nous nous sommes refaits. La famille, l'église nous enseignaient notre patrie. Mais dès que nous arrivions à l'école, on nous obligeait à apprendre le hongrois, on nous rentrait notre langue maternelle dans la gorge. Le jour où, assis pour la première fois en classe, j'ai compris qu'on me forçait, parce que j'étais petit et méprisé, à trahir ma race, à renier mon père, j'ai pleuré, monsieur. On croyait que des larmes impuissantes d'enfant, cela ne comptait pas. Mais je ris aujourd'hui, je ris de bon cœur en voyant le comte Apponyi réclamer en faveur de nos minorités hongroises, lui qui a implacablement écrasé les minorités slovaques. Car nous avons 700 000 Hongrois inclus dans nos frontières.

— Sans doute, — lui dis-je, — et c'est regrettable pour vous et pour eux.

— Bah, nous les rallierons à force de libéralisme, peu à peu. Et puis, que voulez-vous? Lors du traité de paix, on nous a donné même ce que nous ne demandions pas.

Ah, mes amis hongrois, je ne vous abandonne pas, mais je vous plains d'avoir été si maladroitement gouvernés. Toujours séduit par votre véhémence chevaleresque, vos brûlures de passion, votre neurasthénie congénitale née de la plaine trop grande et de l'isolement ethnique, je ne puis m'empêcher

d'interroger aussi ces simples et vigoureux Tchèques. Ils n'ont pas vos grandes allures. Leur obstination n'est pas aussi décorative que votre fastueux orgueil. Mais ils ont tenu, ils se redressent, ils grandissent. L'épreuve leur a servi. Prenez garde, Magyars, de savoir utiliser votre douleur.

***

Il n'est pas très beau, le Théâtre national, mais quel symbole! On pensait, à Vienne, être parvenu à bâillonner définitivement la race tchèque. Tous ses grands souvenirs étaient oubliés. Cette province somnolente n'était plus habitée que par des paysans ignorants et de petits bourgeois terrifiés. Comment l'âme de ce peuple condamné s'éveilla-t-elle d'un engourdissement qui ressemblait à la mort? Peu d'histoires sont aussi pathétiques. Elle commença par des leçons de grammaire. Qui donc aurait, en haut lieu, accordé la moindre attention à un ou deux pédants mal écoutés. Après les linguistes, vinrent les historiens. En dépit de la censure, Palacky découvre, révèle les annales de la Bohême. Des syllabes renaissent, des noms anciens sont prononcés. Les poètes s'emparent de ces thèmes glorieux, des musiciens raniment des chansons d'autrefois, les orchestrent. On remet en honneur des costumes nationaux. A travers tout le pays court une espérance d'abord secrète, puis exaltée. Enfin l'on décide de construire un théâtre où l'on jouera des pièces en tchèque, oui, en tchèque, cette « langue de pourceaux ». L 'enthousiasme est si grand que Vienne est obligée de laisser bâtir le théâtre. En 1868 on en pose les premières pierres, venues des montagnes de Moravie, au milieu d'un immense concours de population. L'édifice à peine achevé, un incendie le détruit. Qu'importe, en deux ans on le relève de ses ruines. Les Tchèques savent désormais qu'ils sont indomptables.

La vraie religion du XIXe siècle, sa religion populaire, féconde en missionnaires et en martyrs, c'est la religion des nationalités. Ce qui hante l'imagination du plus grand nombre, ce n'est plus le salut individuel mais le salut des masses, c'est-à-dire l'indépendance nationale. Au royaume de Dieu se substitue la patrie. La religion chrétienne, devenue officielle et

conventionnelle, n'offre que des promesses lointaines. Trop souvent, elle garantit le pouvoir des oppresseurs. Pour réussir, une religion a besoin d'être menacée.

On peut se demander si la faveur populaire, aujourd'hui, ne va pas changer d'objet. La mystique nationale étant satisfaite, ses mots d'ordre passionnés s'étant refroidis en phraséologie gouvernementale, les masses s'enflamment pour une mystique de classe. Ainsi, de degré en degré, l'aspiration universaliste à Dieu et au prochain s'est résorbée en des revendications de plus en plus particulières. Les hommes se divisent, se haïssent chaque jour davantage. Mais peut-être, si la dictature du prolétariat se réalisait en Occident, verrions-nous l'humanité, excédée d'ostracisme, aspirer de nouveau à un christianisme fraternel, c'est-à-dire à une vérité générale.

En tous cas, l'histoire de la Renaissance tchèque au XIXe siècle nous enseigne que, lorsqu'une cause est juste, elle n'est jamais désespérée. Il n'est donc pas vrai que la force mène le monde? Je réponds : il n'est pas vrai qu'une cause juste ne soit jamais forte.

***

Naguère, puis-je l'avouer? l'Europe centrale ne m'attirait pas. L'histoire m'en paraissait confuse, la géographie embrouillée. Moravie, Transylvanie, Bukovine étaient pour moi des noms sans épaisseur. Les Bavarois? Risibles avec leur chope et leur romantisme bourgeois : un hiver à Munich m'avait donné l'horreur des temples grecs sous la neige. Les Viennois? Charmants, mais trop « beau Danube bleu ». Quant aux Polonais, il me suffisait de les connaître par les livres de madame de Ségur. Ah, vivement, Paris, Londres, Florence!

Aujourd'hui, je me fais des reproches. Comment ne pas avoir deviné, sous l'apparence prospère, ce qui se tramait là-bas de tristesses et d'intrigues? Nous avons passé à côté de grands malheurs sans nous en douter. Abjurons désormais toute indifférence. Car si ces misères anciennes ont été consolées, il en est d'autres qui subsistent, d'autres qui sont nées. Peut-être la somme des douleurs est-elle toujours la même, et ne fait-on que la passer à son voisin. L'histoire de

l'Europe centrale tiendrait dans cette réversibilité : l'un ne cesse de souffrir qu'à condition de transférer sa souffrance à l'autre, son ancien oppresseur devenu sa victime.

En Occident, au contraire, règne une moyenne égalitaire de satisfactions. Un Anglais, riche, puissant, jovial, débordant sur le monde, n'a jamais été contraint malgré lui; il n'a jamais été envahi ou ruiné. Un Français, causeur, railleur et humain, refuse de poser l'existence en problèmes ou en revendications. La France, pays sans désespoir. Un Italien est subtil et beau : avec de l'intelligence et de la beauté, on trouve toujours des distractions. Et puis ces trois peuples vivent au bord de la mer, dans un climat tendre et humide, qui calme le système nerveux et stimule normalement les sens.

A mesure que l'on s'enfonce à l'intérieur de notre continent, il devient plus difficile d'être heureux. Durs hivers, chaleurs torrides. Peu de vignobles. Mauvaise nourriture et abus de la bière qui engourdit et engraisse. Pas d'élégance, sauf militaire : la mode vient de l'ouest pour les femmes, du nord-ouest pour les hommes. Idiomes rauques et filandreux. Resserrement entre de hautes montagnes, tracasseries policières, grossièretés, rancunes inextinguibles. Influence dissociante des Juifs. Divisions de races et de religions. Légendes qui troublent les cerveaux; recherche du déséquilibre, du contre-nature, du disproportionné; nostalgies avides d'infini, — et par exemple celui de la musique, — pour s'enfuir d'un monde écrasé.

Écoutez les chansons populaires : roumaines, polonaises ou silésiennes, elles vous fendent le cœur. C'est une plainte venue de l'âme la plus secrète, un désenchantement total. Dans les plaines trop vastes, trop éloignées de l'océan, l'homme est véritablement incapable de bonheur. Un violon tzigane, au fond d'un cabaret de Bude, vous persuadera toujours de l'universelle détresse et vous mêlerez vos larmes à celles des Hongrois.

Sans doute, avant 1914, tous ces peuples manifestaient une vitalité encombrante. Mais que de dégoûts, de désespoirs se mêlaient à leurs âcres ferveurs! De Schopenhauer à Freud. Le nihilisme de *Tristan*. Nietzsche, c'est l'homme qui se révolte contre sa douleur, et qui est vaincu par elle. Vers

1900, la « décadence », la neurasthénie étaient partout. En Allemagne Wedekind, en Bohême Sova, dont le chef-d'œuvre s'appelle l'*Ame brisée*, en Hongrie le pathétique André Ady. Si l'on s'avance encore vers l'est, on tombe dans le morne marécage des Russes, Andreiev, Artzybachev, et le plus grand et le plus triste de tous : Tchekov.

Alors les historiens, les économistes ont beau soutenir gravement que le conflit de 1914 a été précipité pour rompre un encerclement politique ou pour conquérir des débouchés commerciaux, je dis que l'Europe centrale a éclaté parce qu'elle n'en pouvait plus de tristesse. Parce qu'elle voulait échapper par n'importe quel moyen aux démons étouffants de l'angoisse. Parce que les hommes peuvent devenir fous de mélancolie et ne plus attendre leur délivrance que de l'assassinat et du suicide — c'est-à-dire de la guerre.

***

Quand on regarde la carte et qu'on prend quelques mesures, on s'étonne des proportions de la Tchécoslovaquie. Elle s'allonge en oblique, au centre de l'Europe, sur une longueur de 2 000 kilomètres. En revanche, en certains endroits, elle ne présente qu'une largeur de 30 kilomètres.

A l'intérieur de ses frontières, elle compte 3 123 000 Allemands et 747 000 Hongrois. Beaucoup de Slovaques protestent contre l'hégémonie tchèque. A l'extrémité de la République, les Russes subcarpathiques n'ont rien de commun avec les habitants de Prague.

Autour de la Tchécoslovaquie, et l'enserrant, il y a l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, adversaires qui pourraient s'unir contre elle.

C'est entendu. Mais, tout de même, la Tchécoslovaquie est voisine de la Pologne (30 millions d'habitants) et de la Roumanie son alliée (17 millions d'habitants). Son autre alliée, la Yougoslavie, pourrait tenir en respect l'Autriche et la Hongrie.

Depuis quelques années, les Allemands de l'intérieur ont fait la paix avec les Tchèques : trois des leurs sont ministres. Le chef des autonomistes slovaques, l'abbé Hlinka, n'a pas

été réélu au Parlement. En Russie subcarpathique on ouvre des écoles, on construit des routes. Les Hongrois incorporés se plaignent de moins en moins.

Le grand, le vrai danger résulterait de l'*Anschluss*. Si la réunion de l'Autriche à l'Allemagne se produit, les foyers de division qu'une politique juste et sage a réussi à éteindre se rallumeront tous à la fois. Et alors la Tchécoslovaquie flambera au centre de l'Europe comme un immense bol de punch.

***

*Soldats.*

Le général B... me rappelle que nous nous sommes rencontrés il y a quelques années, à des manœuvres au Simplon. Glabre, blond, avec une expression préoccupée qu'anime parfois un pâle sourire, le général est fort jeune pour son grade. Homme de devoir et de discipline, figure méditative qu'eût aimée Vigny.

Puisque je recherche ici les restes d'une mystique, ne les trouverai-je pas chez les rares hommes qui vivent encore d'une vocation, et par exemple chez les soldats? Je demande à en voir.

Le lendemain le général B... me fait dîner avec trois officiers d'état-major : un grand lieutenant-colonel à lorgnon, l'air savant et dont le nom ne compte que des consonnes; un autre, petit, les dents en or, jovial; un commandant au front dégarni, avec des yeux expressifs, une bouche d'artiste. Tous ont fait partie des légions, ces fameuses légions tchécoslovaques qui furent constituées durant la guerre sur les fronts alliés.

— Comment les avez-vous recrutées?

— Par la désertion, d'abord. Individuelle et en masse.

Je baisse les yeux, un peu gêné. Ils insistent :

— Jamais le peuple tchèque n'a consenti à combattre les Russes, les Polonais, les Serbes. N'oubliez pas qu'en 1871 nous avons protesté officiellement contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, qu'en 1917, au Reichsrat de Vienne, notre député Stanek a proclamé notre attachement à la France[1]. Au début

1. J'ai vérifié le texte : « La nation tchèque, s'écria Stanek à la face du gouvernement austro-hongrois, considère comme son devoir le plus absolu d'exprimer

des hostilités nous avons saboté la mobilisation. Nos réservistes manifestaient dans la rue contre la guerre, et arboraient à leurs képis le lion de Bohême. Une « maffia » s'organisa qui répandit des journaux alliés et transmit au dehors des renseignements sur les mouvements de troupes et la fabrication des munitions. On refusa de souscrire aux emprunts, les paysans cachèrent leur blé, les ouvriers sabotèrent les usines Skoda. Le 102e régiment, le 36e, en se mutinant, provoquèrent la déroute de Potiorek. Sur les Carpathes, trois régiments se rendirent aux Russes; le 27e régiment, celui de Prague, passa à l'ennemi avec armes et bagages, canonné par l'artillerie austro-hongroise.

— Ni les uns, ni les autres, — ajoute un autre de mes interlocuteurs, — n'étions des officiers de carrière. Tenus pour suspects, on nous versa dans des régiments autrichiens où nous fûmes traités par nos prétendus camarades avec une maladresse invraisemblable. Non seulement on nous brimait de cent manières, mais encore on nous répétait qu'après la guerre on partagerait la Bohême afin de mieux l'anéantir.

— N'était-il pas extravagant, — dit d'un ton posé le lieutenant-colonel à lorgnon, — qu'on nous demandât de nous battre jusqu'au sacrifice de notre vie pour une victoire qui eût été le désastre de toutes nos espérances? La sottise des Austro-Hongrois a dépassé là leur cruauté. Ce n'est pas trahir que d'échapper à des tyrans. Et quand nos ennemis parlent de notre lâcheté, ils oublient qu'une fois groupés sous notre drapeau, nous nous sommes battus aussi bien qu'eux.

Mes compagnons portent sur leurs dolmans des rubans de décorations tchèques et alliées. Mais surprenant mon regard qui s'y attache, ils s'empressent de sourire avec modestie :

— Nous parlons, — disent-ils, — de nos hommes. Leur sort était redoutable. Car s'ils tombaient aux mains de leurs anciens compatriotes, on les pendait immédiatement. Leurs familles, restées au pays, servaient d'otages : beaucoup de femmes,

sa plus ardente sympathie à cette noble et glorieuse France qui défend aujourd'hui son indépendance et à laquelle nous sommes redevables des plus grands progrès réalisés en faveur de l'humanité et de la liberté. Elle déclare aujourd'hui que l'édifice germano-magyar, bâti sur l'injustice et la violence, croulera en ruines. Nous avons formé des légions tchèques dans toutes les armées de l'Entente. » Proclamer cela en plein Parlement, en pleine guerre, c'est énorme!

d'enfants ont passé la guerre en prison. Leurs biens étaient confisqués. Et songez que nos soldats ne se battaient pas sur leur sol, mais au loin, dans des pays inconnus, incorporés dans des armées étrangères.

— Nos légions,—reprend un autre,—se sont aussi recrutées dans nos colonies de l'étranger, qui n'avaient pas répondu à l'appel de la mobilisation. Surtout dans nos colonies d'Amérique. Représentez-vous que notre action diplomatique et militaire s'est poursuivie à travers le monde entier. Masaryk circulait en Russie et aux États-Unis, Benès allait de Genève à Paris, à Londres, Stefanik à Rome, à Moscou. Nous avions des légions en Italie, en France, en Russie. Celles-ci, après s'être battues avec les Russes, se sont battues contre les bolchévistes, puis se sont retirées à travers la Sibérie jusqu'à Vladivostock, sauvegardant le transsibérien, bloquant des approvisionnements considérables sur lesquels comptaient les Allemands. Six mille kilomètres de retraite. Tout en faisant le coup de feu, il fallait négocier avec les populations, réparer la voie ferrée, fabriquer des munitions, exploiter des mines.

— Où donc se trouvait chacun de vous, le jour de l'armistice?

Mes compagnons se consultent d'un air amusé. L'un était à Paris, un autre sur la Piave, le troisième à Irkoutsk, le quatrième en Californie.

Nous nous entendons si bien que le commandant, le lendemain, m'emmène visiter des casernes d'artillerie et causer avec d'autres officiers. Entre de grands bâtiments neufs, dans une vaste cour où des recrues font l'école de pièce, on précise pour moi des détails moraux et techniques.

— Songez donc que nous étions tous, par définition, antimilitaristes. De révolutionnaires, il nous a fallu devenir loyalistes, fidèles non plus à une idée messianique, mais à un État enfin constitué, et passer de l'agression à la défense. Privée de traditions immédiates, notre armée, qui ne voulait rien accepter de l'héritage autrichien, a ranimé d'anciens souvenirs hussites, — les enseignements tactiques de Zizka peuvent encore servir — elle a formulé des règlements inspirés de notre esprit héréditaire.

» Nous avons épuré et unifié notre corps d'officiers, créé un

état-major général, des écoles pour le commandement. Tout cela sous la direction de la mission militaire française.

» Ajoutez qu'il nous manquait du matériel. Ni artillerie, ni aviation, ni convois automobiles. Aujourd'hui nous les avons. »

Un canonnier se présente. Petit, rustaud, bien vêtu, il se tient droit et regarde en face. Son demi-tour, au départ, est correct. Autour de moi, on semble content de ce qu'on me raconte et de ce qu'on me montre. La fidélité à de grands souvenirs que je cherchais dès mon arrivée à Prague, la vocation capable de susciter des sacrifices, je les devine ici dans l'accent résolu des voix. Mieux encore, je constate le dévouement désintéressé à une cause, même quand elle a triomphé.

***

*Théologiens.*

Plus profondément, est-ce que le véritable drame tchèque ne serait pas de nature théologique? Sous les revendications nationales, n'y a-t-il pas un appel à Dieu, une obstination, durant des siècles, à le prier de façon particulière?

Assurément la victoire de l'Église avait paru complète. D'un pays qui était protestant pour les neuf dixièmes, elle avait extirpé l'hérésie. Mais les Tchèques ne lui pardonnèrent pas sa connivence avec Vienne, l'une persécutant les hérétiques, l'autre les patriotes. L'Église, c'était pour eux l'anti-Bohême, celle qui avait brûlé Jean Huss, le héros national, exilé Coménius et tous les ministres de l'Évangile, démoli les églises, appelé les jésuites. C'était la dénonciatrice, la pourvoyeuse des gibets et des prisons.

Avancement, titres et places, les Habsbourg ne les accordaient qu'aux renégats qui se rendaient à la messe et se confessaient régulièrement. Un immense mensonge, une hypocrisie chronique pesèrent sur le pays. Le bas clergé était ignorant et soucieux surtout d'obéir aux autorités. Le haut clergé se recrutait dans l'aristocratie inféodée à Vienne. « Sur les trois fils d'un grand seigneur, disait-on, le plus intelligent hérite de ses biens, le plus courageux va à l'armée, le plus bête devient évêque. » Et comme l'Église était la complice non des victimes, mais des bourreaux, non des faibles mais des puis-

sants, le peuple se détourna du Christ. Il répéta des lèvres les formules imposées, mais il se réfugia en secret dans l'athéisme. Dès qu'il put s'exprimer ouvertement, au XIXe siècle, on vit se produire l'étrange exode intitulé *Los von Rom*.

Au lendemain de l'indépendance nationale, en 1918, cette désaffection s'accrut. Une Église tchécoslovaque indépendante se forma qui groupa environ un million d'adhérents. Elle en aurait réuni davantage si elle avait possédé des chefs. Mais les cadres qu'elle constitua difficilement avec d'anciens prêtres furent débordés par cette affluence prodigieuse de fidèles.

Le protestantisme, qui avait péniblement subsisté en dépit des persécutions, et comptait malgré tout encore un million d'âmes, vit arriver à lui environ cent mille nouveaux adhérents, et il continue à en acquérir.

Devant cette catastrophe, le catholicisme tchèque désavoua les méthodes trop longtemps employées par Rome, et rejeta toute solidarité avec Vienne. Il procéda à un grand effort de rénovation spirituelle et obtint des résultats marqués.

Un protestant me dit :

— L'Église romaine a eu grand tort de condamner Jean Huss au bûcher, car à certains égards il était encore catholique. En le livrant aux flammes, elle nous l'a donné. Tous les martyrs sont dans notre camp : quel inestimable avantage. Mais notre vrai docteur, c'est Coménius le pasteur, mort en exil celui-là, et qui a proclamé notre foi pour l'éternité.

Coménius, âme synthétique, anticipateur des temps modernes, qui a cru à l'unité de la science, qui a souhaité l'union des peuples et l'arbitrage, qui a glorifié l'histoire et la langue de la Bohême. Ce persécuté était incapable de haïr, cette victime s'est surtout préoccupée des souffrances d'autrui. Avec une tendresse touchante, il s'est dévoué aux enfants. Quand un peuple, enterré vivant, revient au jour, il ramène avec lui ses héros et ses inspirateurs. Comenius, sur lequel un silence de censure s'était fait, est maintenant exalté comme un père de la patrie et aussi comme une grande figure européenne.

— L'essence du hussisme, — me dit quelqu'un, — c'est la fraternité opposée à la hiérarchie. Nous avons des chefs,

sans doute, et une discipline, car cela est indispensable. Mais nous nous intitulons des « frères ». Grâce à cette camaraderie, féconde en sacrifices réciproques, nos petites communautés dispersés, poursuivies, se sont toujours retrouvées. Notre Église, c'est une ardente amitié. Même sentiment chez les *Sokols*, chez ces 800 000 gymnastes qui, la plume d'aigle au béret, ont entretenu la fidélité, l'enthousiasme et l'espérance. Ne croyez pas nos adversaires qui nous dénoncent comme des anarchistes auxquels la « monarchie apostolique » a bien fait d'imposer un ordre. Croyez-vous donc que nous aurions pu persévérer en secret et renaître après des siècles si nous n'avions pas été liés par une solidarité inébranlable, si nous n'avions pas obéi aux consignes de nos chefs? Il y a de fausses autorités, des contraintes policières. Nous les méprisons. Mais nous croyons aux affranchissements spirituels.

Et toujours, chez mes interlocuteurs, je retrouve cette affirmation :

— En émancipant son peuple dès le xv^e siècle, Huss a rendu service à toute l'Europe. Il n'a pas travaillé que pour nous. Une aurore de l'humanité s'est levée sur Prague. Sans doute, elle a été suivie de profondes ténèbres. Mais le jour est revenu. Et fidèles à la leçon de nos ancêtres qui ne fut pas égoïste mais généreuse et fraternelle, continuateurs de Zizka, de Chelcicky, de Coménius, de Palacky, de Havlicek, de Tyrs, et aujourd'hui de Masaryk, nous souhaitons contribuer encore, selon nos forces, aux progrès des hommes.

***

*Le président Masaryk.*

Dans l'auto qui m'emmène au château de Lany, je songe à la vie de cet homme énergique et droit, fils d'un simple cocher des écuries impériales, devenu d'abord professeur et pendant de longues années, puis, à travers des dangers et des difficultés immenses, chef d'État. Et chef d'État parce que professeur, parce qu'il n'avait pas seulement exalté des traditions nationales et lutté pour l'indépendance, mais encore, et parfois sévèrement, redressé, éduqué son peuple.

Comme Huss et Coménius, il a mis la vérité au-dessus de tout. Même la vérité impopulaire, la vérité dangereuse. On se rappelle l'affaire des documents apocryphes que les Tchèques tenaient pour sacrés. Et, au procès d'Agram, les faux inqualifiables du gouvernement austro-hongrois que Masaryk osa dénoncer.

Or ce pédagogue, ce critique de textes se révéla, quand il le fallut, un homme d'action étonnant : mettant les calculs, les souples habiletés, les temporisations, au service de l'idée la plus audacieuse. Cet accord de témérité et de froideur lui permit d'intéresser les Alliés à la cause tchécoslovaque, de constituer, en exil, un gouvernement et des troupes, de soulever un peuple pourtant garrotté. Quand les empires centraux s'écroulèrent, une immense acclamation de gratitude le porta à la tête du pays enfin libéré. Depuis lors, toujours sage mais toujours hardi, il l'a conduit sans une erreur, calmant les violences des partis, soutenant la politique étrangère de Benès envers et contre tous, veillant à l'instruction publique, à l'organisation de l'armée, à la consolidation économique. Pour les Tchèques, il est l'incarnation de la patrie.

Quand cet homme, âgé de quatre-vingts ans, contemple son passé, si plein de défaites, d'alarmes et d'angoisses, de polémiques et de complots, mais éclairé d'une espérance que le destin, enfin convaincu, satisfit — quelle prodigieuse méditation! Qui donc a mieux réalisé une pensée de jeunesse? Quelle extraordinaire aventure que de démolir quatre siècles d'histoire, libérer une nation, vivre assez pour connaître la réussite suprême, et être enfin dans Prague le successeur des rois de Bohême. Double miracle : celui d'une intelligence et d'une volonté supérieures, et celui d'une chance éclatante.

Il apparaît mélancolique, le château de Lany, vaste et peu peuplé. Un concierge, un secrétaire, et puis le silence de longs corridors vides. Tandis que j'attends d'être reçu, je regarde par la fenêtre une haute futaie déserte, désaffectée. Puis je suis introduit dans un cabinet de travail bourré de livres, et, d'emblée, je constate que les innombrables portraits de M. Masaryk qui tapissent la Tchécoslovaquie, ne lui rendent pas pleine justice. Son visage à longues moustaches, aux yeux attentifs derrière le lorgnon, ce pâle visage d'intellectuel

respire la bonté, et parfois s'éclaire en découvrant les dents. Le Président regarde l'interlocuteur avec bienveillance, il lui tend une main accueillante. Grand, maigre, en vareuse de coupe militaire boutonnée haut, en bottes jaunes, — il monte à cheval tous les jours; — ce patriarche est alerte.

— Comprenez bien, — me dit-il, — que notre histoire a été brisée en deux. Les Habsbourg ont interrompu la ligne naturelle de notre développement. Maintenant que nous sommes réveillés de notre catalepsie, nous faisons d'immenses efforts pour nous souvenir, pour rattacher le passé au futur, par-dessus ce trou noir. Une si profonde rupture nous rend peut-être impossible de renouer notre tradition à l'endroit exact où elle fut coupée. Je crois pourtant que nous y parviendrons. Mais, puisque vous vous intéressez aux drames spirituels, je vous signale celui-là. Drame de la fidélité et de la mémoire.

Avant la guerre, le président a toujours recommandé à ses compatriotes, pour mener à bien leurs revendications, de se méfier de toute chimère, de tout romantisme ennemi du réel. Je lui demande s'il maintient le même mot d'ordre aujourd'hui.

— Vous savez, — me répond-il, — que je suis positiviste. Notre œuvre exigeait des efforts méthodiques et rationnels. Mais mon positivisme n'est pas celui de Comte. La religion, l'art, la philosophie sont des éléments dont je veux faire état : les comparer, les faire collaborer, ce n'est pas les anéantir. La réalité, ce n'est pas seulement l'immédiat. De l'observation rapprochée, il faut tendre vers la transcendance...

Le président s'interrompt, puis, avec une indulgence amusée :

— Le romantisme... Tenez, je vais vous faire une confidence. Ma vraie nature, elle est romantique. Seulement, je suis un romantique qui s'oblige. L'immense danger du romantisme, c'est de faire de la douleur un jeu. On ne souffre plus quand on se contemple souffrir. Ah oui, le lyrisme console, mais quelle complaisance à soi-même, quelle dispense d'agir! Les poètes nous ont été nécessaires, ils n'eussent pas été suffisants.

» C'est vrai que nous avons connu l'épreuve. Mais il ne faut pas aimer le martyre. Vivre est à la fois plus simple

et plus grand. Vivre, c'est travailler, c'est s'attacher à d'autres êtres; c'est aussi croire au progrès, j'entends croire en une vie éternelle qui commence dès aujourd'hui. Allons de l'avant sans toutefois nous enivrer d'illusions; ayons la foi, mais une foi critique.

» La discipline nous est d'autant plus nécessaire, à nous autres Tchèques, que nous sommes des mystiques. Les mystiques, je les mets au travail, un travail parfois très humble, qui leur donne des contacts matériels.

» Nous avons conquis notre indépendance et nous avons fait en même temps une révolution sociale. Ce pays-ci a été bouleversé, une classe nouvelle est arrivée au pouvoir, aux affaires. Mais les révolutions sont toujours négatives. Il s'agit d'en déboucher. Il s'agit de ne pas rester dans le désarroi de l'enthousiasme, mais de se mettre à reconstruire. Songez que, naguère, les quatre catégories essentielles de la société — le souverain, l'aristocratie, l'église, l'armée — étaient les ennemies acharnées de notre peuple. Nous les avons balayées, mais il faut les remplacer. Nous avons à organiser notre démocratie, à former des chefs. »

Je suis frappé du ton fervent avec lequel le Président prononce le mot de positivisme, celui de démocratie. Certaines doctrines plus ou moins périmées en Occident, ou, du moins, qui n'excitent plus les esprits, jouissent en Europe centrale d'un grand prestige. Elles y sont encore neuves et fécondes. Je me permets de l'indiquer à mon hôte.

— Vous êtes antidémocrate? — me demande-t-il d'un air moqueur.

— Non, mais je préférerais que la démocratie renonçât à croire à la bonté naturelle de l'homme.

Masaryk s'étonne. Et je me dis aussitôt, me remémorant sa vie en un éclair, qu'il aurait tort, en effet, d'être pessimiste. Toutefois il corrige ma pensée :

— Pas plus que vous je n'ai une confiance exagérée dans l'homme. Mais la démocratie nous convient parce que tout autre régime, ici, serait impossible. Nous avons trop souffert des systèmes d'autorité pour ne pas souhaiter d'être libres. D'autre part, l'ordre est au premier plan de nos préoccupations. Notre démocratie élimine peu à peu le communisme.

Et, parlant de liberté, je n'entends pas, pour autant, l'égalité. La société se compose d'éléments inégaux en valeur et en force qu'il faut ajuster. Je n'ai aucun fétichisme. Mon attitude est scientifique : je suis, comme disent les artilleurs, en position de surveillance. Je crois, mais j'observe, prêt à toujours rectifier.

Le Président cherche un peu dans son esprit, puis avec ce charme de simplicité qui supprime momentanément les distances :

— Nous autres Tchèques, nous devons faire attention. La destinée nous a grandement aidés, mais nous devons nous aider nous-mêmes. Je ne vous parle pas de nos problèmes extérieurs, mais, au dedans, que de difficultés à résoudre ! Notre État est composite. Au point de vue des races, et pas seulement des classes, il faut l'organiser, l'articuler. Sur onze millions d'habitants, nous avons trois millions d'Allemands. Il nous faut vivre avec eux, non comme des frères bien sûr, mais comme des collaborateurs. Une partie de notre population a été influencée par le bolchévisme...

— La parenté de race ne rend-elle pas ce pays plus vulnérable à une telle influence?

— Non, le slavisme n'est pas, dans l'Europe actuelle, une idée-mère. Il ne vaut ni comme fraternité, ni comme doctrine politique. Naguère les tzars étaient opposés, par solidarité dynastique, à notre indépendance. Aujourd'hui, les Bulgares sont les ennemis acharnés des Serbes. Les Tchèques et les Polonais s'estiment mais ne s'aiment pas à vrai dire, et leurs natures diffèrent beaucoup. Ce que vous appelez le caractère slave, en Occident, c'est le caractère russe, c'est-à-dire oriental. Nous, nous avons subi les influences allemandes et autrichiennes, mais non pas passivement; nous les avons amalgamées, peut-être pour mieux réagir contre chacune d'elles. Nous avons constitué un type nouveau.

Le Président me dévisage d'un œil aigu pour savoir si j'ai mérité de l'entendre, et, l'accent non pas solennel, mais grave, ardent, volontaire, d'un mot résume sa foi :

— Croyez-moi, le Tchèque existe.

***

*Édouard Benès.*

J'ai eu avec M. Benès deux très longues conversations où nous n'avons guère parlé de politique. A quoi bon? On connaît son rôle pendant la guerre, l'envergure de son œuvre depuis dix ans comme ministre des Affaires étrangères. Chez cet homme petit et intrépide, sans apparence, chez ce jeune et obscur professeur qui a accompli un rêve grandiose, chez ce Julien Sorel devenu comte Mosca, ce qui m'intéresse, ce sont les ressorts secrets.

Il tient la tête baissée et vous considère de bas en haut. Son visage est énergique, et triste aussi. Parfois, tout de même, il rit, mais brièvement. Le fond de l'expression trahit une mélancolie têtue. Est-il heureux? Est-il inquiet? Je crois démêler dans ses prunelles sombres, dures, le souvenir d'années difficiles et de dangers courus, un poids douloureux de soucis, de rancœurs. Mélange d'ardeur et de fatigue. Quoiqu'il se prétende très calme, que sa parole ait un caractère exact, net, décidé, je devine sa nervosité à ce mouvement des mains qu'il ne peut contraindre, à ces regards circulaires d'homme longtemps poursuivi, à cette mobilité de pensée qui change l'éclairage de ses traits.

Il me dit :

— Je suis un paysan, le fils d'un humble laboureur. Nous étions douze frères et sœurs. J'ai travaillé à la terre, j'ai vécu pauvrement. A onze ans j'ai quitté mon village tout seul, et j'ai essayé d'acquérir de l'instruction. Je suis devenu un intellectuel. Mais dans des conditions pénibles, sans toujours manger à ma faim. L'existence ne m'a pas été facile. Elle n'a pas changé. Je vous l'assure. Je suis ministre, c'est vrai. J'ai fait du chemin. Mais, que voulez-vous, je n'aime pas le pouvoir. J'ai déjà démissionné plusieurs fois : le président Masaryk m'a toujours obligé à reprendre ma démission.

A une question que je lui pose, il lève un sourcil plus haut que l'autre :

— Pourquoi, tenant si peu au pouvoir, suis-je ministre depuis douze ans, quel que soit le parti aux affaires? Pourquoi est-ce que je ne retourne pas à mes chères études? Ah, cela, c'est le « problème Benès ». Je vous répondrai que j'ai

le goût, le besoin, la fierté de l'œuvre à accomplir. Libérer la Tchécoslovaquie, à vrai dire la vouloir et la susciter, c'était une tâche magnifique. Mais ensuite, il fallait l'organiser, la faire vivre. L'homme, je pense qu'il est avant tout un créateur. Et il éprouve un obscur sentiment de devoir à l'égard de sa création. Je suis certain que chacun de nous est promis à une mission, humble ou grande.

» Mon action n'est pas dictée par le goût du jeu. Non; cette qualité de romanesque me paraît inférieure. J'ai couru des risques terribles, mais je ne les recherchais pas. Je ne m'avance que pas à pas, en mettant le maximum de chances de mon côté. Je guette avec patience les occasions. Lors de mon évasion d'Autriche, en 1915, j'ai été reconnaître deux fois l'endroit où je traverserais la frontière. J'aurais pu passer tout de suite, mais c'eût été de l'improvisation, et je me suis obligé à revenir en arrière. Peut-être éprouvais-je aussi de la satisfaction à me donner un ordre difficile et à y obéir. Je crains les risques, en effet, mais je ne redoute pas les dangers. Parfois aussi certaines taquineries du sort m'amusent. L'humour diminue l'importance des ennuis. En 1917 j'ai été à Londres solliciter le gouvernement anglais de reconnaître la Tchécoslovaquie, et de l'accepter comme alliée. Je l'obtins. J'étais donc devenu belligérant officiel, ministre authentique. Je retournai à Paris, avec, dans ma poche, un papier signé Balfour qui disait tout cela. Seulement, à Douvres, la police anglaise me fourra en prison.

Un sourire passe sur les traits de M. Benès, un sourire bien à lui, amusé et presque souffrant. Il continue :

— Ce qui m'a fait réussir dans ma négociation, et ensuite dans tant d'autres pourparlers, c'est que je possède toujours à fond la question que je traite. La plupart des hommes politiques comptent sur l'inspiration. Pas moi. Et puis les Anglais ont tout de suite compris que je ne bluffe jamais. Je ne demandais pas 100 pour obtenir 50, je demandais d'emblée 50. Seulement je n'en démordais plus. Pas de surenchère, mais pas de rabais. Il est habile d'être honnête dans un monde qui ne l'est pas et en éprouve parfois du regret. Par ma franchise j'étonne l'adversaire qui s'attend à de la duplicité. Ainsi mon caractère sert à ma politique.

» Car je me connais bien. Je n'ai pas cessé d'être un intellectuel, je m'analyse tout le temps. Je m'observe autant que j'observe mon interlocuteur. Je veux savoir jusqu'à quel point mes ennemis ont raison dans le mal qu'ils disent de moi. »

— ...

— Je me définirais un réaliste critique, c'est-à-dire un esprit qui cherche à embrasser la réalité entière, y compris les données psychologiques, les mobiles désintéressés. Il est fou de faire une politique sentimentale; mais non moins folle est une politique qui ignore le sentiment.

Son besoin de précision amène M. Benès à corriger sa pensée :

— Je vous ai dit tout à l'heure que, modeste ou génial, chacun de nous est un créateur. Mais je crois aussi que l'homme politique est celui qui a le moindre pouvoir de création. Il est incapable de produire des forces : son rôle est de les canaliser, de diriger les grands mouvements collectifs, de leur donner une forme pratique. C'est un technicien. Il utilise les valeurs inventées par le philosophe ou l'artiste.

» C'est qu'il se meut toujours dans le relatif. Je ne conçois qu'une politique de compromis. Dans ce domaine, trop d'éléments divers sont en présence pour qu'on puisse atteindre à l'absolu. D'ailleurs le compromis, pour moi, ne consiste pas à céder, mais à attendre. Je ne m'avance que jusqu'à un certain point, et je patiente avant de le dépasser. Je ne fais de concessions que sur le temps.

— ...

— Si l'homme peut agir sur les événements? Certes, j'en suis persuadé! Tout ce que j'ai vu et réalisé me le confirme. Les faits naissent de nous. De nous tout entiers, instinct et raison. Là, nous touchons à un point qui me préoccupe beaucoup. Le dualisme de la raison et de l'instinct, leur accord ou leur conflit, voilà un des problèmes capitaux de notre temps : l'expressionnisme allemand, le surréalisme français s'en sont inspirés. En ce qui me concerne, toutes les grandes résolutions de ma vie privée comme de ma vie publique, je les ai prises par intuition. Pour les questions

secondaires, je me décide par calcul : aux grandes heures, j'écoute un avertissement inexplicable, je ne réfléchis plus. Ainsi, en 1922, j'étais un matin dans mon bureau des Affaires étrangères, on m'apporte à onze heures la nouvelle que l'empereur Charles venait d'arriver à l'improviste à Budapest. Tout de suite une voix crie dans mon esprit : « Il faut mobiliser ce soir ». Je sors en hâte, obsédé par ces mots qui se répétaient sans interruption : « Il faut mobiliser, il faut mobiliser ce soir », je vais trouver le président Masaryk et, sans une précaution, sans un argument, je lui dis comme une chose évidente et pressante : « Il faut mobiliser ce soir. »

— Cependant vous faisiez de la vie l'œuvre de la volonté. En acceptant ces injonctions soudaines, vous rétablissez le hasard.

— Peut-être y a-t-il surtout concordance entre l'homme et les faits, plutôt qu'une création de toutes pièces. Une sorte de prédestination. Pourquoi pas? Je suis parti tout jeune pour Paris avec l'intention bien sage de faire de la philologie. Mais comme j'étais obligé, pour vivre, d'envoyer des correspondances aux journaux tchèques, je dus m'intéresser à la politique française. Certaines notions me manquaient : je fis mon doctorat en droit, qui devait m'être ensuite bien utile. En tant que Slave je fréquentais les milieux russes; j'y appris comment on conspire. A Londres, je m'occupai de sciences économiques, puis j'allai à Berlin où j'appris à connaître les Allemands. Tout cela m'a servi. Mais « profiter des occasions », cela dépend du caractère autant que des occasions elles-mêmes.

— Ne vous êtes-vous jamais demandé si ces décisions intuitives auxquelles vous avez recours dans les circonstances graves, ne vous mettaient pas en relation avec autre chose que le monde logique? Vous avez parlé d'avertissement. Tout cela est assez irrationnel.

M. Benès remue les doigts, déplace un objet, se consulte et reprend :

— Ce que vous dites là, j'y ai souvent songé. Oui, c'est une irruption de l'irrationnel. J'ai analysé scientifiquement mes intuitions : il y reste toujours un élément irréductible. Je suis bien obligé d'en tenir compte, puisque je suis positiviste.

On me parlera de l'inconscient. Mais qu'est-ce que l'inconscient, pourquoi m'envoie-t-il ces messages injustifiés? De toute façon il y a là une zone d'ombre. A vrai dire, le positivisme ne me suffit plus. Je veux garder une porte ouverte sur l'inconnu.

— Avez-vous eu, quelquefois, comme d'autres grands hommes d'action, le sentiment que vous n'agissiez pas seul, mais à titre de collaborateur? Certaines magnifiques réussites n'amènent-elles pas à penser qu'on ne les aurait pas obtenues sans une intervention mystérieuse qui organise un concours heureux, et parfois inattendu, de circonstances? Au point qu'au lieu d'agir vous n'avez plus qu'à laisser faire.

— Vous avez raison... Oui, parfois... Peut-être une Providence.

Un instant de silence. « Il est flatteur, ne puis-je m'empêcher de penser, d'être aidé par la Providence, mais cela diminue d'autant votre propre mérite », ensuite, pour faire repartir la conversation, je demande un peu brusquement :

— Que pensez-vous des hommes?

— Je ne hais personne, ce serait perdre du temps. Mais il est deux espèces d'individus qui m'inspirent du dégoût; ceux qui se vendent et ceux qui m'outragent. Avec ceux-ci, je suis impitoyable, je leur rends coup sur coup.

Le visage qui vient de s'animer en face de moi s'immobilise soudain en une expression amère :

— Vous doutez-vous que je suis l'homme le plus impopulaire de toute la Tchécoslovaquie?

Les yeux noircissent, la bouche prend un pli de souffrance et de défi :

— On me traite couramment d'ambitieux sans vergogne, de fourbe, de prévaricateur. Les injures les plus basses, on me les jette à poignées. On veut m'humilier, me salir. Au lendemain de notre libération, il y a eu, dans ce peuple si longtemps tenu à l'écart, une ruée vers les places, un appétit d'argent, de jouissances. Enfin, puisqu'on était les maîtres, on allait s'en donner! Je me suis mis en travers. Chaque jour je voyais arriver des gens qui voulaient monnayer notre amitié, leurs services, et qui me réclamaient des grades, des postes, des subsides. Je les mettais à la porte; autant d'en-

nemis désormais. J'exige de mes partisans l'honnêteté la plus stricte. Sinon, j'exécute, je casse aux gages.

M. Benès s'arrête : son ton est si sec que j'entends tomber les morceaux du personnage cassé. Mais, avec une sourde mélancolie, il reprend.

— Un trop long asservissement affaiblit les caractères. Voilà la tare des régimes autocratiques; ils détruisent dans l'homme le sentiment de l'honneur.

» L'opposition qu'on me fait est secrète et lâche. Quand je crois la saisir, elle s'évanouit. Les polémiques de presse n'osent pas se prolonger en discussions parlementaires, où je pourrais répondre. Ceux qui m'insultent dans les journaux, à la Chambre votent pour moi. Mais tant d'animosité m'exalte aussi.

» Je suis un révolutionnaire. J'ai été en insurrection contre le gouvernement de Vienne, contre les traîtres à la patrie, et même contre les camarades. Je continuerai. Demain pas plus qu'hier, je n'irai « faire les couloirs », palabrer dans les comités ou discourir dans les réunions publiques. Je vis dans mon cabinet avec mes dossiers. Non par dédain, mais pour me consacrer à ma tâche. Une fois par semaine je passe la soirée en compagnie d'écrivains et d'universitaires; je me délasse en discutant d'idées. Puis je retourne m'enfermer. Peu de personnes me connaissent. Et des gens qu'inquiète tant de réserve affirment que dans le silence du Hradschin je poursuis des plans ténébreux.

— Cette solitude...

— Oui, seul contre mes adversaires, seul au milieu de mes partisans dont beaucoup ne comprennent pas mes méthodes. Comme je suis seul...

Son regard de plomb se pose sur moi et il ajoute avec lenteur :

— Vivre sous la menace et la calomnie, c'est le sort de l'homme d'État en régime démocratique. Poursuivant son œuvre dans une atmosphère de suspicion et d'outrages, il doit se défendre de tous les côtés, intimider à son tour, détruire à mesure qu'elles naissent les chances d'un successeur éventuel, rallier une opinion publique, une majorité parlementaire, une presse toujours prêtes à se débander. Il lui faut regarder la trahison en face et l'obliger à s'aplatir. Cavour

et Bismarck, s'ils ont pu aboutir, c'est qu'ils s'adossaient à un pouvoir monarchique dont ils prétendaient n'être que les serviteurs et les interprètes. Le président m'appuie, c'est vrai, mais je le couvre. Croyez-moi, il y a parfois de l'héroïsme chez l'homme d'État en régime démocratique, mais un héroïsme toujours bafoué.

— Vous tenez bon, pourtant. Quels sont donc vos moyens de défense? Car vous avez beau être attaqué, vous êtes inamovible. Pourquoi?

— A cause tout d'abord de l'appui constant, résolu, de M. Masaryk. Sans lui, qu'aurais-je fait? Quant à mes atouts personnels, en voici quelques-uns.

» D'abord, j'ai tout sacrifié pour le salut de la Tchécoslovaquie. Pendant la guerre, beaucoup de mes compatriotes hésitaient à courir des risques et cherchaient secrètement des contre-assurances. Moi, je me suis compromis. Un homme qui se compromet pour ce qu'il croit est un homme fort. Ma vie, mon bonheur, mon avenir, le peu d'argent dont je disposais, j'ai tout joué sur une carte.

» Ensuite il est impossible de méconnaître les services que j'ai rendus pendant la guerre. »

M. Benès dit cela parce que c'est vrai. Il est l'un des deux ou trois créateurs de ce pays, et il a déployé, dans cette œuvre gigantesque, une intelligence, un dévouement, une habileté hors pair. Même ses pires ennemis lui doivent d'exister.

— Et puis, — continue-t-il avec la même simplicité, — un autre de mes avantages c'est d'être un Occidental, c'est de m'être formé à Paris et à Londres. Ma jeunesse s'est passée hors de la Bohême, au point qu'à certaines heures je m'y sens presque un étranger. Jusqu'en 1918, les Tchèques étaient des provinciaux, écartés des grandes affaires, obligés à une politique de chicanes mesquines. Aucun grand souffle. L'intrigue tortueuse à la viennoise, les rivalités de personnes. Je dois aux démocraties occidentales le goût de la politique d'idées, des libres discussions.

» Les Autrichiens, qui sont paresseux, — sauf les Juifs, — nous persuadaient de l'être. Moi, je travaille, je travaille même beaucoup. Seize heures par jour. Mon hérédité paysanne me permet les gros efforts. Et je dois aussi à mon ori-

gine l'attachement que me témoignent les masses. Je vous ai dit que je suis très combattu. Mais le peuple, c'est-à-dire ceux qui n'écrivent pas dans les journaux, sait que je suis né dans ses rangs et il me considère comme son délégué. Il me soutient et peut-être, lui au moins, m'aime-t-il... Enfin l'opinion dans son ensemble m'est reconnaissante de notre situation internationale. Encore une fois les Habsbourg nous tenaient sous le boisseau : il fallait que le monde nous ignorât. Moi, j'ai procuré à la Tchécoslovaquie des relations dans l'Europe entière. Elle joue un rôle, elle est un élément qui compte, elle attire l'attention et l'estime des connaisseurs. Elle a figuré au Conseil de la Société des Nations, côte à côte avec la France, l'Italie, l'Angleterre...

» Le successeur de Benès serait inconnu de l'Europe. »

Un accent de confiance paisible a marqué ces derniers mots. M. Benès paraît maintenant tout à fait rasséréné. Il se rejette en arrière, s'étonne peut-être de m'en avoir tant dit, puis, comme pour résumer ses explications :

— Eh bien, suis-je violent? Non, n'est-ce pas? Résolu, oui, passionné, non.

Je ne m'en sens pas si certain. Mais, pour sourire, et avec un accent de tendresse filiale, il conclut :

— Le passionné, c'est le président Masaryk, malgré ses quatre-vingts ans. Ah, la noble, la chaude nature! Le public s'imagine qu'il met tous ses efforts à me retenir. Pas du tout. Je vais vous dire un secret : le jeune homme, c'est lui. Quand une divergence s'élève entre nous, il est pour la solution fougueuse, moi pour la solution modérée.

Mais non. Mêlant tous deux l'ardeur et la prudence... Et leur grandeur réside, comme toujours, dans l'alliance de principes qui s'opposent, dans l'exaltante contradiction.

ROBERT DE TRAZ

## CITÉS D'ASIE

# ÉCORCE DE SINGAPOUR

A l'Orient, première rougeur de l'aube. Des lambeaux de brume froide : le souffle qui les disperse pique parfois de gouttelettes le visage, ou dilate un embu sur le vernis violet de la mer. Le paquebot s'avance à travers un immense semis d'îlots noirs encore, morceaux de nuit aux étranges contours. Archipel mal défini : fractionné, semble-t-il, par la perspective en étages de quelque peintre chinois. Où, là-dedans, loger l'entrée de Singapour? Malgré l'heure matinale, maints passagers, penchés sur la lisse, interrogent du regard les taches illisibles. Ainsi, au microscope, le novice, égaré dans sa préparation, et tourmentant du doigt les commandes du porte-objet, voit défiler, sur un halo de lumière, des opacités sibyllines.

Cependant, le jour se manifeste avec rapidité : nous ne sommes ici qu'à un degré de l'équateur. L'une des îles laisse discerner un sémaphore; une autre, des réservoirs à mazout, des quais, des forts. Sur celle-ci, que le *Porthos*, en passant, frôle presque, un palais, colonnes et vérandas. C'est une caserne anglaise. Un sentier en descend vers cette crique : bain militaire, protégé des requins par un filet de métal.

Encore quelques encablures et quelques minutes. Et, soudain, parfaite mise au point, superbe éclairage! Dans un coup de soleil, d'un seul regard, vous tenez tout le port de Singapour, première étape sur la péninsule indochinoise.

Une longue ligne de quais et de docks, où s'accote la formidable rangée des paquebots; d'autres steamers, mouillés à distance; d'autres encore, en rade, chargeant le haut de la mer. Tant de puissantes carènes : à la fois allongées sur l'eau soyeuse, comme des courtisanes, et debout sur elle, comme des déesses.

Tous les passagers sont montés sur le pont-promenade. Les regards, depuis Ceylan, étaient las d'horizons vides. Il y a maintenant, sur la mer, cela!

— Quinze millions de tonnes de marchandises par an, — prononce une voix respectueuse.

Le navire est à quai. Quais, bien entendu, tout droits, en ciment armé; murs de ciment des entrepôts géants; portes à rideaux de fer. Géométrie européenne. Là-dedans, l'Asiatique, du premier coup d'œil, vous l'apercevez, menant, parmi les inventions de Fulton ou les idées de Descartes, son existence parfaitement indifférente à ces nouveautés, « inconcernée », comme disent les Britanniques.

Des policiers en uniforme khaki, fastueusement enturbannés et pieds nus, laissent flotter des regards mystiques. Des cuisiniers ambulants — des Chinois — apportent, suspendus aux extrémités dansantes du balancier posé sur l'épaule, un petit fourneau tout allumé et un garde-manger (quelque vieille boîte à biscuits anglais). Sur la fonte, rongée de vétusté, une poêle où, dans un peu de graisse, le restaurateur jette haricots germés, nouilles et lanières de viande. Quelques gouttes de saumure noire. L'homme, pour cette denrée dont pas une parcelle n'est perdue, a des regards sagaces. Cependant, autour de lui, assis sur leurs talons, des coolies ouvrent des gueules où ils poussent la nourriture avec les baguettes. Gueules qui, parfois, s'interrompent d'avaler pour palabrer ou rire. Clins d'œil insolents vers ces ridicules Européens!

Dans le grand salon du navire, la police vérifie les passeports. Des files de passagers se pressent vers les tables. Un « vieux Shanghaïen » dont les robes matinales de soie brochée et, chaque soir, les propos chargés, eux aussi, de broderies, ont émerveillé le navire, tance un voyageur candide qui lui a demandé « le numéro de ce wharf où l'on vient d'accoster » :

— Un wharf? Où avez-vous vu un wharf? Que croyez-vous

désigner par ce mot? D'ailleurs, en Orient, on dit *Godown* : descente. Nous sommes en Asie, ne l'oubliez plus! Tenez, qu'est-ce que vous croyez avoir sur la tête?... Un chapeau ou un casque? Un *hat* ou un *helmet*? Pas du tout, c'est un *topee*! *Top* : sommet... Joli, hein? Et qu'est-ce que vous allez demander au maître d'hôtel du *Raffles*, vers une heure?

— Eh! un *lunch*, je suppose.

— Il a dit : *lunch*! Mais vous allez vous couvrir d'opprobre!... Dans tout l'Orient, de Bombay à Tokio, on dit *tiffin*. Vous avez bigrement besoin de venir passer six semaines à Shanghaï. Vous prendrez des leçons d'anglais oriental, de *pidgin*, avec mon cuisinier chinois. Nouveaux mots, syntaxe nouvelle. Asie et Angleterre fondues, le plus étonnant jargon... Ah! Ah! traduisez-moi ça : *Gowee no gowee? Talkee talkee. Sing-song box. Fighting-box*[1]...

Le Shanghaïen poursuit, à mi-voix, pour lui-même :

— Avoir mêlé trois ou quatre langues, créé un argot? C'est ça, le succès moral des Blancs sur la terre d'Asie. A côté du succès d'argent. Succès d'argent?... Jusqu'à présent...

***

Oui, Singapour : succès britannique? Ou, parlant plus large, au delà des minuscules compartiments d'Occident : succès d'Europe?

Sans doute!

Singapour, avant Raffles? Une île de Malaisie, comme tant d'autres. La jungle et les tigres avaient tout juste autorisé l'indigène à y établir une bourgade de pêcheurs.

Stamford Raffles, petit employé de la Compagnie des Indes, est envoyé à Penang, en 1805. Durant la longue traversée, le jeune Stamford travaille d'arrache-pied une vieille grammaire malaise. Voilà le nouvel arrivant nommé secrétaire-interprète. Traducteur assez fantaisiste. Sa première chance? Être recommandé à Lord Minto, gouverneur général du Bengale, par un ami de Walter Scott, John Leyden, qui s'est plu aux enthousiasmes du débutant pour la philologie

1. Allez-vous? Des gens qui parlent. Phonographe. Piano. (Ce *fighting-box*, caricature du virtuose qui s'escrime contre les touches, est admirable...)

orientale. Son premier acte? Sauver de la destruction les murs historiques du vieux Malacca portugais. Un jour, Raffles, en vacances, saute sur les quais de Calcutta, d'une coque de noix qu'un pilote ivre a failli envoyer par le fond. A la réunion de l'*Asiatic Society*, on voit se lever un jeune homme aux sourcils largement éployés, au menton dur, aux belles lèvres régulières. Que lit-il donc? Un travail sur les lois maritimes de Malaisie. On est en pleine guerre napoléonienne. Raffles intéresse Lord Minto à la conquête de Java. Raffles, en un tourne-main, enlève l'île. Le voilà lieutenant-gouverneur, plus que roi; abolissant l'esclavage et la torture, revisant le statut des terres.

Mais la paix de Vienne oblige l'Angleterre à lâcher sa proie. Raffles retombe dans je ne sais quel trou malsain. Étouffer là, quand on a déjà ouvert toute son envergure! Abusant magnifiquement d'une autorisation assez vague, il part en secret, visite les côtes malaises, jette enfin l'ancre devant Singapour. Un abri de pêcheurs? Il en déchiffre l'horoscope avec une admirable lucidité. « Il a été de ma bonne fortune, écrit-il dès lors, de découvrir l'un des ports les plus sûrs et les plus vastes qu'il y ait dans ces mers... »

Le 29 janvier 1819 : la toile rouge et bleue de l'Union Jack se gonfle sur l'île. Singapour sera.

Choisir, parmi les suzerains assez vagues, le sultan le plus docile, signer avec lui un traité que l'on déploiera aux yeux des diplomates, cela n'est que jeu : il faut encore, de loin, vaincre les jalouses manœuvres des Hollandais, l'apathie de Calcutta, les craintes de Londres. Dure lutte! Raffles perdra de fièvre sa première femme et ses enfants, sauf un seul; la *Renommée*, sur laquelle il a embarqué ses manuscrits, ses livres, ses immenses collections de botanique et de zoologie, toute une arche de Noé! brûlera en mer; son banquier fera faillite; la Compagnie des Indes, dont il attendait une pension, le poursuivra en justice... Raffles, à quarante-cinq ans, vieillard jauni et fripé, au poil blanc, au cœur brisé, mourra de chagrin.

Reste, de cet homme, une parole merveilleuse, qui le classe dans la grande race : la race de ceux-là qui aiment le monde au delà du mépris même. « Singapour ne m'aurait pas

récompensé de toutes mes peines, que je l'aurais été par cette nouvelle espèce de *Nepenthès* : fleur splendide au delà de toute description et qui, pour la nouveauté, la taille et l'effet, a certes rang parmi les belles choses de la terre... »

Raffles? Cette parole. Singapour. Et du bronze, enfin : cette statue qui, aujourd'hui, regarde le septième port du monde.

***

Singapour, bouture d'Europe, qui, superbement, de toutes ses racines, s'est emparée du sol tropical? Triomphe de la race blanche sur la distance et le climat? Le visiteur pressé, qui passe la journée d'escale dans la création de Raffles, peut, en effet, y circuler tout un jour sans franchir les limites de ce succès. Cette rassurante, cette sommaire visite, tous les voyageurs qui passent par Singapour la font : il faut l'avoir faite.

Dépassez la zone des docks. Laissez derrière vous les grands hangars à numéros, ces toits dièdres, cristallisés sur tant de richesses : caoutchouc, riz, étain, machines. Dépassez les logements d'employés : hautes maisons de ciment, à terrasse, qui durcissent encore entre des échafaudages. Quelques terrains vagues, pudiquement revêtus de gazon...

Très vite, les faubourgs.

Une étrange espèce de faubourgs. Pour le voyageur d'Occident, le déchiffrement de cette première approche est difficile. Ce n'est point celle d'une ville. Mais celle d'un monde.

Des bandes de caractères verticaux, noirs buissons, ont pris prédominance sur les nettes et horizontales écritures d'Occident. Derrière eux, la pierre et la brique des architectures — mal défendues par des lignes où un Orient de commande envahit le gothique et le corinthien — paraissent avoir perdu leur dureté, être devenues poreuses. La foule : chignons d'hommes, turbans, chapeaux plats, vieux feutres et vieux casques, sur des visages aux yeux bridés selon tous les angles, de l'étroite fente oblique à l'amande presque horizontale. Auprès, masques superbes d'Ariens, ressuant une imprégnation noire. Passants de Singapour! Vous apprendrez à

discerner, parmi eux, Chinois, Malais, Tamouls. Rien d'autre, d'abord, qu'un intense sentiment d'exotisme dans cette multitude à la fois plus grouillante et plus alentie, plus morne et plus amusée que celles d'Occident. Remarquez : pas un Européen à pied. Pas un seul. Les Blancs, — et aussi beaucoup de Jaunes — circulent soit dans ces « pousse » à grandes roues, que tirent des bonshommes à courte culotte, buste nu ou couvert d'un caraco noir plaqué aux flancs par la sueur; soit dans ces puissantes autos qui, affluant des voies latérales, forment peu à peu, devant le capot de la voiture et derrière elle, une file continue.

Où nous trouvons-nous? Dans cette lumière puissante et sourde, si différente de la nôtre et qui pourrait venir d'un autre astre que le soleil, vous ne retrouvez plus, en vous-même, le rapport de la pesanteur et de la matière, de l'ordre et de l'individu. Oui, vous avez changé de monde... Bizarrement allégé ou alourdi tour à tour sur les coussins de la machine, vous ne savez pas si, voyageant à travers l'espace interstellaire, vous êtes arrivé sur un astre peu dense, où votre moindre geste se transfigure en bond, où votre réserve de force vous donne le pouvoir d'un explosif, ou sur quelque massif Jupiter sur lequel le poids du corps, six fois accru, vous attache en une immobilité de cauchemar.

L'auto tourne à droite. Elle oblique à travers un square.

Tout d'un coup, réponse est donnée. Le Front-de-Mer de Singapour est apparu.

Buildings. Compagnies. Banques. Falaise architecturale à mille fenêtres, observant la haute mer et la rade aux mille navires; chacune de ces coques guettée par l'un de ces trous, liée à lui par un regard. Au pied de la falaise, devant les bases des colonnes et les porches à grilles, un large quai, où, suivant la règle anglaise de la circulation à gauche, tournent deux courants continus de rapides voitures — toutes pesantes et riches — entre lesquelles s'aligne, comme jadis la rangée des valets de pied, une file immobile d'autos attendant leurs maîtres.

Faites comme ces maîtres qui ont pénétré derrière les façades. Coudoyé d'ombres bariolées, entrez par ces seuils étroits, déjà anciens, ces larges ferronneries neuves. Dans le

demi-jour des bureaux, voyez tables, pupitres, classeurs, où sont attachés scribes, secrétaires, directeurs, fondés de pouvoir. D'étage en étage, pareil labeur, dans tout ce rocher commercial, pareil à ces atolls que, sous la même latitude, construisent les coraux. Sécrétion faite d'invention, de méthode et de patience, de tromperie et d'honneur : lettres, télégrammes, matières, chiffres. Oui. Construction d'Occident.

Terminant le quai, une haute et puissante bâtisse, toute blanche. Une colonnade posée sur une forteresse, et qui, en guise de toit, porte une série de soupiraux de cave : le Post Office. L'intérieur en est beau, à sa façon. Par des perrons et des vestibules où la pierre ne ménage ni ses épaisseurs, ni ses angles, ni ses reflets polis, vous atteignez une salle couleur de neige, aux interminables perspectives. Un massif comptoir offre au regard son acajou qui semble tout d'une pièce; assez long pour évoquer des idées de vélodrome ou de piste automobile. Les quelque trente employés qui se tiennent là, derrière, semblent égarés les uns loin des autres. Place prodiguée à l'avenir...

Dans cette même bâtisse, au-dessus de la Poste, le Club. De même, large écart entre planchers et plafonds, entre murs et murs, faits aux dimensions et aux aises du grand commerce. Halte offrant au *business-man*, à demi mort de fatigue, le sépulcre de ces vastes fauteuils cannés, à dos inclinable, dont chaque bras s'allonge pour permettre à l'homme de lui abandonner une jambe. Buvez au Club un *gin sling* — gin, bénédictine, curaçao, citron; un peu de sherry si vous le préférez rouge — ou avalez-y un déjeuner rapide. Échangez-y de vigoureuses poignées de mains avec les hommes d'affaires. Tous en blanc ou « palm beach », dans la journée; tous, à la fin de l'après-midi — au moins le dimanche! — en chemise ouverte, culotte à mi-cuisses, bas de laine et chaussures de golf, car tous, doivent faire du sport, ou paraître en avoir fait; tous, le soir, avec discipline, en pantalon noir et spencer blanc.

Beau triangle commercial de Singapour! Au sommet, cette sorte de table marine, semée de navires, comme un tapis de jeu l'est de jetons ou de pièces d'or, cette table où il s'agit de faire la plus forte rafle possible; second angle, la banque

ou la compagnie; troisième angle, le terrain de sport. Géomancie britannique, qui protège l'âme contre ses grands ennemis : le doute, la pensée...

Quittez enfin Post-Office et Club. Éloignez-vous du quai vers l'intérieur de la ville.

Vous n'aurez pas fait cinquante pas que vous voilà suffoqué. Une odeur de tinette, véhémente comme celle d'un charnier... Cinquante pas encore. Apparaissent mille et mille sampans, pressés les uns contre les autres, sur une eau dont ils dérobent la vue, sinon le parfum : le port chinois, derrière le port européen. Bouchez-vous le nez, et n'accordez pas plus d'un regard à cette œuvre d'une race vassale! Narines closes, yeux détournés, voici qui juge la Chine : la perfection du triomphe britannique ne suffit-elle pas, dans votre enthousiasme, à vous en persuader?

De l'autre côté du port, toute une série de cubes : les Palais administratifs. Puis le Théâtre Victoria, style« superposé » pareil à celui du Post Office; frontons sur colonnades, colonnades sur arcades, arcades sur bossages. Plus loin, la Municipalité, neuve et colossale; les grands hôtels, célèbres dans tout l'Extrême-Orient, l'*Europe*, l'*Adelphi*, le *Raffles*, bâtisses démesurément étendues, aussi remarquables en horizontalité que celles des États-Unis en hauteur. De vastes pelouses, les unes destinées au football, les autres ornées de palmiers et de fleurs rares, séparent ici la mer de la cité. Vous rencontrez, isolée par des gazons, prise dans des branchages, à la mode anglaise, une cathédrale gothique dont les pierres couleur feu, acceptant de vieillir vite, comme ici le visage des hommes, montrent déjà la teinte grise des mousses, la salissure des lichens. Précoce antiquité, ancrant déjà, dans le torrent des âges, la lourde ville neuve.

Mais n'y a-t-il pas aussi cette Bibliothèque Raffles, où vous trouvez ce que les Blancs ont dit de l'Orient dans tous leurs langages, ou que, dans tous ses dialectes, l'Orient conte de soi-même? N'y a-t-il pas, sur la colline, le Palais du Gouverneur?... Figure curieuse. Rien de commun avec les parlementaires gonflés de mots, que la France, trop souvent, expédie au petit bonheur en Indochine, et rappelle, à l'instant où ils commencent à distinguer la réalité. Hygiéniste, statis-

ticien et romancier, orientaliste et diplomate, un chef d'Européens, à l'existence dense et touffue. L'homme, tous les matins, les yeux encore mal essuyés de sommeil, court se lancer dans sa piscine au bout de son jardin. Quelques brasses de natation avant l'immersion dans le fait... Un jour, le bassin ayant été vidé, il s'y brisa l'épaule.

N'y a-t-il pas, dans les vallées qui convergent à Singapour, ces magnifiques villas des colonies britanniques? Parmi les épaisses sèves tropicales, songes verts qui s'exhalent si haut, palmes dont chaque dentelure semble une minute d'éternité, tumeurs, âcretés, poisons, voici le gazon ras, comme dans les parcs de l'île natale, les allées strictes, le dessin volontaire des maisons. Contreforts se saisissant des pentes; profils trapus portant des étages aériens, sans cloisons intérieures; vérandas où errent le vent et la paresseuse domesticité.

N'y a-t-il pas, enfin, demandera-t-on peut-être, tous les témoignages de la puissance britannique? Casernes, côtes enflées de canons, monstrueux bassins flottants : toute cette « base navale » qui prétend, en vain, cacher son énormité? Non, cela, marque de défiance, précaution, crainte, mais point signe de force. La force, la vraie force, tranquille et sûre, celle qui sait se répandre inépuisablement, j'en chercherais le suprême témoignage dans un réseau de routes ou de canaux plutôt que dans une forteresse.

Le chef-d'œuvre, en effet, de cette prise de possession? Les réservoirs de Singapour.

Lacs artificiels creusés, multipliés sur les hauts lieux, et, dans ce climat de la folle jungle, entourés d'immenses pelouses, aussi soignées qu'à Windsor; dotés de garde-fous, de bancs et d'esplanades, outre les murs de soutènement, les tuyauteries géantes, les écluses. Mais peu importe que, dans leurs parcs anglais, les arbres, de teinte tendre, si discrètement sentimentaux le soir, soient d'essence tropicale et que la grande forêt, brodée autour des gazons, se moire, çà et là, de palmes! Étendue et profondeur de cette eau, et, surtout, pureté... Décantée, filtrée, javellisée — britannisée, — une eau d'Europe naît de la terre tropicale, et se distribue avec constance, avec sécurité, à la cité qui pousse au-dessous, à ce rendez-vous universel. Voilà peut-être, dans l'île de

Singapour, la plus belle œuvre des Blancs, le plus beau signe de notre race.

Du haut de ces collines salubres, le triomphe du Blanc sur le monde tropical semble si complet, que, non loin, les jardins botaniques, où se rassemblent les gloires et les épouvantements de l'équateur, font l'effet de dépouilles opimes.

On dirait que l'horticulteur a cherché un symbole de la suprématie humaine, en accueillant le visiteur par les grands massifs purpurins de roseaux fleuris, ces *cannas* au destin trop civilisé. La variété indigène en fut jadis nanifiée à Paris et croisée ensuite avec les cannes du Pérou et du Brésil, tandis qu'en Italie on croisait la canne du Pérou avec celle de la Floride : ces deux mélanges venus enfin se combiner, se recroiser à Singapour...

Avancez, appelés, convoqués de tous les points des tropiques : arbres-paysages, arbres-usines, arbres-malice, arbres-à-venin, arbres-exemples! Voici, venant d'Amérique, ces acajous qui donnaient leurs bois aux navires des conquérants espagnols; venant de Madagascar, l'arbre-du-voyageur, dont l'éventail plat, roue d'un paon végétal, offre, à la naissance de ses feuilles, la boisson; les légers casuarinas de Bornéo; les camphriers du Japon. Jaillissent, à plus de cinquante mètres, les grands jelutongs et les araucarias et ces diptérocarpes géants qui, à époques irrégulières, sèment des milliers de graines ailées, ou ces ficus dont le tronc et les branches se couvrent de fruits si nombreux que le sol, bientôt, en est épaissi jusqu'à hauteur de cheville. Voici les lianes longues de trois cents mètres, ces rattans qui suent du sang de dragon; et celles dont les spirales servent de pont aux singes. Cependant, des lacs, reflétant les lotus merveilleux : ceux de couleur citron, ceux d'azur, et ces lotus blancs que la poésie chinoise aime à nommer Dame Vertu. Et ces *Victoria Regia*, corolles larges d'un demi-mètre, devant lesquelles, ne manque point de vous dire le guide, s'agenouilla jadis le botaniste Hæncke, tandis que Bonpland se jetait à la nage, dans l'Amazone, vers leur éblouissement. Ailleurs foisonnent les palmes : tous les peignes, tous les éventails, tous les feux d'artifice! Ailleurs, secs paysages rocheux, avec leur insurrection de plantes grasses : poignards, glaives, cierges, comme au Mexique.

Le climat constant, — chaud et humide — de la Malaisie, sert, en effet, d'écran entre les flores d'Asie et d'Australie : tout, à peu près, peut y croître...

Enfin quelques hectares de jungle, préservés : spécimen de l'ancien fourré, de l'épaisseur épineuse, des formidables jaillissements de fécondité. Cette « réserve? » Dernière politesse du Blanc aux Tropiques vaincus.

Le Blanc? Eh, après tout, sa plus difficile victoire, à Singapour, ne l'a-t-il pas remportée sur soi? Flottes, monuments, réservoirs, jardins? Le spectacle que donne le maître occidental lui-même est plus étonnant encore. L'architecture suffisait à faire pressentir cette évolution : ici (comme, déjà, dans bien des villes des Tropiques), le Blanc, en effet, a cessé d'être un intrus abîmé, énervé par le climat. Aussi actif, à présent, sous l'équateur que sous nos latitudes, il s'y impose les mêmes règles : efficacité, production. Il a supprimé la sieste comme la fièvre; le loisir comme la nostalgie. Errez dans certains coins de la ville, à l'heure des sorties de bureaux, Place Raffles ou sur les Quais. Un instant, parmi cette foule sévère et pressée, vous pourriez vous croire en Europe ou en Amérique...

Notre race désormais se refusant, d'un bout à l'autre du monde, à subir l'emprise des traditions autochtones, des circonstances, du climat? Premier essai d'uniformisation de la planète. Début, peut-être, d'une ère prodigieuse.

Les caractères de ce nouvel âge se calculent encore mal. Tous seront-ils favorables?

Avoir apporté, sous un ciel ébloui et paresseux, le confort, la méthode, et l'activité, soit! Mais aussi, du même coup, toutes les âpretés de la compétition septentrionale. La grande rivale, la Nature, sitôt écartée, que reste-t-il? Des hommes entre les hommes. Or, individus et peuples conçoivent plus vite la lutte que l'entr'aide. Après la face de la terre, faudra-t-il donc refaire l'imagination des humains? Œuvre autrement délicate...

Mais laissons là ces anticipations. Le présent, à lui seul, est assez malaisé à déchiffrer.

***

Quittez donc la ville anglaise et ses merveilleux « achèvements ». Quittez les demeures de la race énergique qui promène, à travers le monde, cette face à peau claire, où volontiers afflue tout le sang du cœur, sang attiré par les richesses et qui les fait surgir du sol : comme un courant électrique en induit à distance un autre. Des routes s'offrent de toutes parts, ces orgueilleuses routes des colonies britanniques, dans la largeur desquelles on taillerait deux ou trois de nos routes nationales. Puissamment chargées, ici, de pierre de fer et de granit; asphaltées avec prodigalité.

L'île de Singapour : longue de près de 50 kilomètres, large de plus de moitié. Cinq fois la superficie de Jersey. Des hauteurs à pente modérée y épaulent les plantations, y inclinent les cultures, y balancent les horizons : que, presque partout, la lointaine ligne océanique place sous le signe de l'illimité.

Donc, sortez du district urbain. La dernière villa britannique recule sur ses massifs jambages, guêtrés de ciment; le dernier palais chinois, rose ou bleu, emporte ses colonnes cannelées, ses acanthes. Franchissez ces villages où la criarde peinture, jaune et rouge, des distributeurs d'essence, ces policemen de la civilisation, fait reculer masures de plâtre, cases de bambou écrasé.

Vous rencontrez des potagers où apparaît la substance de la terre nue — sable blanc, bleuâtre ou rougeâtre, — près des champs d'ananas, alignant leurs maigres étoiles barbelées. Bananiers dont les tiges, trompes vertes, plongent en une salade d'oreilles d'éléphants, le feuillage; obliques palmes du sagou; arbustes à thé, à café; arbre à pain, aux feuilles découpées; sombres frondaisons du jaquier; et de l'orange au durion, du mangoustan à la papaye, toute une fomentation de verdures magnifiques. Mais ce n'est là qu'épisode.

La première grande rencontre? Celle des plantations de cocotiers. Par les plaines et par les pentes, sur des lieues, les immenses plumes gris vert forment voûte; les stipes gris faiblement luisent, réfléchissant une lumière de pénombre, aciérée. A peu près la même filtration de la clarté céleste

que dans les forêts de pins, mais autrement mystérieuse; non plus les souples jeux couleur chair des troncs méditerranéens, mais des colonnes solennelles. Çà et là, un groupe de huttes, à toits de palmes, semble, dans le jour verdi, une colonie de bêtes sous-marines. Ici, l'homme parasite tire, de ces grandes formes végétales, toute sa vie — nourriture et boisson, toits et vases — et sa lumière, et l'aliment de ses bestiaux. A Singapour, bon an, mal an, à l'acre, deux mille cinq cents noix, avec moitié plus de coprah que celles des autres pays.

— Un rapport de dix à vingt pour cent du capital investi? vous dira un dur homme blanc, rictus sous le casque. Bah! Qu'est-ce que cela? Un placement passable! Mais pas une spéculation!

La spéculation? La spéculation incorporée au végétal, poussant du sol? La voilà, dans cette seconde rencontre du sol malais : celle des plantations d'hévéas.

Sur des pentes et des pentes, arbres alignés en files obéissantes. Les uns, déjà vieux de sept ou huit ans, gros comme la cuisse; d'autres, de l'épaisseur du poignet. Voici les premières pousses, croissant sur des terrains aux marges desquels les troncs abattus brûlent encore.

Discipline sévèrement imposée au sol tropical : les colonnes des cours de la Bourse déjà visibles dans ces rangées, comme les boîtes de graisse végétale se flairent déjà dans les formidables montagnes de noix ou de coprah, çà et là entassées. Ainsi d'un bout à l'autre de l'île, succès, toujours succès!

Ce succès va décidément loin. Car, ce n'est point seulement au sol ou à lui-même que l'Européen a imposé l'ordre, le cadre, le but, le chiffre, l'effort. Regardez les noms affichés sur ces cultures nouvelles. Quelques-unes des plantations que nous venons de voir sont propriétés européennes. Mais, pour la plus grande part, ces *estates*? Possession d'Asiatiques, Malais ou Chinois! Ainsi, l'Occidental a entraîné dans son orbe des races pour lesquelles l'immobilité, l'inaction étaient sagesse suprême. Nouvelle preuve de cette égalisation des latitudes que nous avons déjà observée. Plus encore, établissement de l'empire, vraiment universel, de ces dieux mécaniques, que le Blanc sert avec une obstination étrange,

où s'entrevoit moins l'égoïsme qu'une espèce de dévouement sans espoir.

***

Nouvelle figure imposée à Singapour par l'homme blanc? Sans doute. Il y a un siècle, la jungle ne couvrait-elle pas presque toute l'île? Dès l'achat dûment réglé par Raffles, le sultan de terre avait cessé d'y percevoir le tribut; les tigres prélevaient encore le leur. Des centaines d'indigènes chaque année...

Soit. La jungle ne hante aujourd'hui qu'un dixième de ce sol, où l'on ne découvrirait plus l'empreinte du Maître aux rayures. Pourtant, la nature équatoriale n'a pas renoncé à tous ses prestiges. Le léopard des branches, l'alligator, cinquante espèces de serpents, en représentent encore les épouvantes, dont le roi, plus redoutable que le grand python, est le cobra noir. Ce monstre qui, érigeant la tête, gonflant les côtés du cou, chuintant et sifflant comme un chat en colère, sait cracher à trois pas un venin mortel.

Les surprises, vestiges de la peur? Comptez donc, seulement, celles que vous réservent les airs! Ces insectes-feuilles; ces insectes blancs et roses imitant les orchidées; ces insectes-dragons, à cornes; ces *kluangs*, renards-volants que le novice prend sur les sillons pour des corbeaux, et, sur un plat de curry indigène, pour des poulets; ces innombrables lézards qui volent, eux aussi, portant à travers les airs une gorge qui, selon le sexe ou l'espèce, s'orne d'un goitre jaune, écarlate ou bleu.

Mais la jungle a autre chose à enseigner, plus profond que cela. Cherchez donc ce qui demeure de l'antique forêt. Restes qui ne sont point faciles à trouver...

Tournez le dos aux défrichements. Avancez, par quelque étroite piste, entre les bambous, vers l'épaisseur tissue d'épines et de palmes, de lianes et de branchages. Épaisseur formidable, et pourtant si menacée : il suffit, pour l'anéantir morceau à morceau, de ces titres d'aliénation qui, à Singapour, revêtent une forme si britannique. Parfois cession en franc-fief, plus souvent bail de 99 ou 999 ans...

Le marécage, lui, subsiste encore. Il résiste mieux à l'acte de l'homme qu'à la semelle; n'oublions pas, cependant, que Singapour fut bâti sur un marais. Les Blancs aiment la gageure. Ne croyez donc point pénétrer dans rien de plus qu'une demi-éternité — l'éternité passée, à défaut de la précaire éternité future — lorsque, la gorge emplie d'un goût de cave, vous entrez dans le domaine humide, où chaque racine rampe sur une éponge, où toute mousse que votre talon ou votre main rencontre se change en boue, où toute eau, celle qui flue en silence comme celle qui dort sur la vase, est chargée, en plein jour, du même vol fiévreux d'insectes mortels.

Sol et forêt! Lianes et boue! Rivages et mers!

Horizon mythique : nulle part mieux qu'en cette île on ne saurait contempler l'immense serpent des légendes malaises, cet Ular-Naga qui ceint le monde, et se nourrit de sa propre queue. Il faut que l'Européen, nouveau débarqué, s'en aille songer au pied des promontoires de l'Est, ou parmi ces arbres et ces blocs que l'île présente au couchant. Roches teintes de gris et de vert par les mousses et les lichens — ainsi les carapaces revêtues d'algues de ces très vieux crocodiles qui, en Malaisie, deviennent animaux sacrés.

Errez, nu-pieds, sur la plage. La chaleur du jour, enfouie dans le sable, vous brûle les orteils. Si vous entrez à mi-jambe dans le flot, mieux encore, si vous vous y jetez à l'aventure, impression toute nouvelle! Point cet hostile frisson d'entrée, dont les eaux septentrionales gratifient le baigneur; point cette fraîcheur, du moins, qui, dans les plus douces criques méditerranéennes, lui rappelle que le monde est un étranger. La température de cette lessive qui vous inonde d'un flux mol et tiède : celle de votre salive, de votre sang. Pour la première fois, c'est une substance pareille à la vôtre qui enfle la surface marine, et déferle autour de vous.

La marée monte. Là-bas, au milieu de l'Océan, sans doute que, sous le légendaire arbre Paoh Djandi, le Grand Crabe rentre dans sa caverne : son corps monstrueux fait déborder le flot... Voyez, dans le crépuscule, les hauts cocotiers. Quelques-uns, tout au bord de la mer, étirent de longs bras maigres : haussant dans le ciel leurs noires mains de songe, chargées

de maléfices... Songez longtemps, immobile, au bord de cette mer de sérum. Lentement imbibé, injecté de substance orientale, apprenez à penser sans mots. Respirez sans but. Vivez sans durée.

Or, quand, rêvant là-bas, vous vous reportez à ce qui fait votre substance d'Européen — la tragédie du Golgotha, les entités de la Bourse, les lois de Newton ou de Pasteur, la Neuvième Symphonie — vous vous apercevrez tout d'un coup du ternissement étrange que ces lointaines notions-là viennent de subir. Dans l'atmosphère de ce nouveau coin de la planète, une vapeur subtile, se déposant sur vos anciens objets sacrés, fait buée et les obscurcit... Dès lors, jamais les mythes ni les buts de l'Europe ne vous apparaîtront tout à fait les mêmes que naguère. Jamais plus ils n'auront cette splendeur que leur conférait leur solitude, leur qualité d'unique substance de l'univers, l'air respectueusement raréfié autour de leurs cimes. La lumière jusque-là leur réservait ses prémices? Désormais, elle partagera! Un autre monde existe. Désormais, il vous faudra regarder à côté de vos dieux occidentaux; chercher, peut-être, au delà.

***

Vous avez erré par toute l'île? Ce n'est pas assez. Il faut un point d'appui, à côté d'elle, pour la pensée. Ne manquez donc pas de passer ce bras de mer, large de plus d'un mille qui sépare les rives de Singapour du sultanat de Johore, extrémité de la péninsule malaise. Une chaussée, aujourd'hui, fait ce trajet. Onze cents tonnes de blocs de granit, portant rail, route et un puissant pont tournant, mû à l'électricité. Chemin de l'homme. Les animaux gardent le leur. Attiré par les cris des bestiaux, le tigre des jungles malaises, parfois encore, franchit le détroit à la nage.

Vous posez le pied pour la première fois sur la terre ferme d'Asie. Des douaniers indigènes, en khaki, paressent sur une vaste esplanade de pierre et de macadam, qui ferait merveille en Europe : ici, sous le formidable soleil, désert où le pas chancelle. Dans l'éblouissement, les basses maisons à l'européenne ou à l'orientale et les jonques du port chancellent

aussi. Vertige, de même, pour le joueur qui sort de ces célèbres tripots de Johore, où Chinois et Hindous l'ont rançonné...

Le sultan de l'État est fort riche. Longues cartes chinoises, dés et pépins de pastèques, génies du jeu asiatique, rabattent secrètement l'or chez lui : il possède, par ailleurs, mines de fer, exploitées par des Japonais, mines d'étain et plantations d'hévéas. Sa Hautesse, Sir Ibrahim? Colosse en correct uniforme britannique, et qui porte gaillardement maintes honorifiques initiales, G.C.M.G., K.B.E., etc. D'ailleurs, sablant whisky et champagne tout comme un Anglais, et fort redouté, quand il a bu, des portiers d'hôtel de Singapour. Son peuple qui, aujourd'hui, le salue selon les rites — paumes jointes, pouces élevés à la hauteur du front — l'affublera-t-il par vengeance, après sa mort, comme il est d'usage en Malaisie, de quelque ridicule ou haineux sobriquet : « le roi détrôné par les étrangers », « le roi jeté dans l'eau », « le décapité », « celui qui fut fouetté à mort sur son propre escalier »?

Cependant, parmi l'irradiation où tout semble se dissoudre, il vous faut absolument un peu d'ombre, un rudiment d'éclipse solaire, pour retrouver foi aux solidités du monde. Entrez dans ces halles, dont les toits, tout contre l'eau métallique du port, laissent tomber un peu de nuit, de façon exactement verticale.

Dans l'épaisse et délicieuse obscurité, d'abord, globes jaunâtres ou jaune verdâtre, Limau Manis, Limau Nipis, Limau Kuban, Limau Kupas, qui sont variétés de limon, citron et orange; puis, grosses virgules jaunes et brunes, Pisang Brangan, Pisang Udang, Pisang Panggan, Pisang Jarum, Pisang Abu, Pisang Susu, Pisang Mas, qui sont variétés de banane; puis le rambutan velu, le pulasan, le patula verni, le rebong vert pâle, le sukion, le jambu, le champadek. Remplissez, sans crainte de vous tromper, les syllabes étranges avec les plus insolites des parfums, des contours, des écorces, des chairs. Goûtez au fruit-pommade, au fruit-pétrole, au fruit-excrément.

Votre semelle maintenant glisse sur des saumures : n'accrochez point vos vêtements à ces épineuses dépouilles, à ces blêmes buissons de poisson salé! Tâtez du regard les rafraî-

chissantes nacres des bawals que l'on voit par bandes charger l'étal, comme naguère les flots où les pêcheurs les chassaient vers le filet, au bruit des crécelles. Voici les rayures du tenggiri; les parong-parong, ces harengs gigantesques qui étendent leur domaine du Japon à la mer Rouge; et le poisson-globe et le poisson-porc-épic, dont une main adroite arracha la glande venimeuse. Écarlates, roses, azurs, tons de perle, modelés en bulles, en épines, en lanières, en rostres, — toutes les couleurs, toutes les formes du monde — jonchent fidèlement les noires vanneries. Les mœurs, seules, ont été effacées par la mort. Le poisson-souffleur ne lance plus de l'eau de mer, pour capturer les insectes; le poisson-grondeur s'est tu; les ailes des poissons volants ne sont plus que nageoires... Étonnante faune d'un cap où se joignent la mer de Chine et l'océan Indien! Restez longtemps dans ces halles. Parmi l'ombre trouée de lumières et cliquetante de bruits, reprenez racine dans les coins obscurs.

L'auto, maintenant, vous emporte à travers les longues croupes du parc : arbres précieux et pelouses — toujours ces pelouses onéreuses, défi au climat! — Le palais du sultan, longues façades. Les cages à panthères et à tigres. Plus loin, la mosquée.

L'Islam, durant notre moyen âge, à l'époque des Croisades précisément, a lancé ses guerriers à travers l'Inde et la Malaisie, jusqu'à l'extrémité de Java : détruisant sur son passage bien plus qu'il ne devait, par la suite, créer. Abstraite religion du désert, mal faite pour l'exubérance des tropiques. Cette mosquée de Johore? Célèbre et médiocre monument.

A la façade, deux tours octogonales, bâties à peu près dans le goût de Saint-Sulpice. Malgré tout, embellies par la lumière, blanchissantes et bleuissantes, elles évaporent, dans le ciel intense, leurs pilastres cannelés et les dômes aplatis qui les terminent. Creusé en contre-bas, le bassin aux ablutions : rectangle borné d'arcades. Est-ce cette eau verte et profonde, est-ce, à son pourtour, l'ombre dure et bleue qui guérirait le mieux la soif que le visiteur sent peser à chaque point de sa bouche et de son gosier?

Le porche : nappe de marbre blanc. Plus que propre, merveilleusement intact. Le visiteur doit ôter ses chaus-

sures : délices de la pierre fraîche, pour les orteils. Pour le regard, charme de la pénombre, à l'intérieur.

Une grande salle, badigeonnée de blanc bleuâtre, soutenue par de massives colonnes à peu près corinthiennes, cannelures peintes en jaune. Au plafond, mousse lumineuse, de grands lustres de cristal — des lustres électriques — alternent avec des rangées de ventilateurs. A droite, sur la paroi, tout un paysage de canalisations, électriques aussi, aboutissant à un formidable tableau de commutateurs : l'électricité à côté d'Allah. Au fond du temple, un affreux *mirhab* de bronze, dont la balustrade et l'escalier mêlent tous les styles imaginables : arabe et hindou, Louis-Philippe et Victoria, ou, plutôt, le style herse et le style tire-bouchon. Un méchant tapis moderne revêt le sol : sans lignes ni couleurs, semblable à l'histoire d'une république parlementaire.

De nouveau, dehors, l'éblouissement... Du haut de ce tertre où s'élève la mosquée, contemplez le morne océan, sous la lumière. Une songerie, malgré vous, vous saisit. Quel lourd rayonnement pèse sur le monde!

Monde immense, non pas immobile! Comme dans les styles et les empires dont le monument est bâti, quelque chose, parfois, semble y chanceler.

Nul ne l'ignore. Sur l'Ile qui est au centre de l'Océan Inférieur, le Buffle géant porte la Terre sur la pointe d'une de ses cornes. Cette corne se fatigue-t-elle? Le Buffle lance en l'air son fardeau et le reçoit sur l'autre corne : d'où, tremblement de terre.... La terre ne tremble pas à Singapour. La pointe de la péninsule ne connaît pas ce genre de catastrophe. Pourtant — avis aux Empires et même au formidable Empire Britannique! — le monde n'est jamais posé que sur une pointe, acérée comme celle d'une aiguille. La stabilité n'est qu'un équilibre. La durée n'est que de l'attente.

LUC DURTAIN

(*A suivre.*)

# CLEMENCEAU DE 1914 A 1917[1]

Clemenceau ne quittait plus les bureaux de l'*Homme Libre*. Les derniers jours de juillet s'écoulaient dans une fiévreuse attente. Des cortèges houleux suivaient les boulevards; des groupes angoissés devant les rédactions des journaux commentaient les dépêches. Paris était à la fois calme et inquiet.

Clemenceau, dans son étroit cabinet de l'*Homme Libre*, ne décolère pas. Le 26 juillet a été une journée de répit. On en a profité en France et en Angleterre pour amorcer des essais de conciliation. L'Allemagne a feint de s'y prêter. Mais Clemenceau connaît ses chefs, et déjà il doute de leurs intentions.

« Que si vous me demandiez, écrit-il dans l'*Homme Libre*, ce que je pense du succès des conversations engagées, je vous dirais que, pour une prévision fondée, il faudrait avoir la tête sous le casque de Guillaume II. Quand M. de Schoen offre sa collaboration à M. Bienvenu-Martin pour chercher une transaction, j'ai bien peur qu'il ne se moque de nous un peu lourdement. L'idée de nous inviter à calmer la Russie est assez réjouissante. M. Bienvenu-Martin a fort bien répondu qu'il préférerait voir d'abord l'Allemagne adresser à Vienne ses propres conseils d'apaisement. Mais si Guillaume II, sans même recourir à notre excellent Garde des Sceaux, veut bien dire à Vienne la parole nécessaire, les mange-tout-cru de Budapest se trouveront eux-mêmes calmés.

« La parole nécessaire » n'est pas dite, et, le 29 juillet, Clemenceau accueille comme une preuve que l'Allemagne veut

1. Voir *M. Clemenceau et M. Poincaré* par M. Georges Suarez, dans la livraison du 15 février.

la guerre, les manifestations de Berlin contre la France et la Russie.

« L'esprit du Kaiser est celui de son peuple tout entier », écrit-il encore. Puis Jaurès le même jour publie dans l'*Humanité* un article qui se termine ainsi :

« Quant à l'Allemagne impériale, elle ne pourra pas se défendre contre le juste reproche d'avoir encouragé l'Autriche sur ce mauvais chemin; mais partout les forces de droit, de démocratie et de paix auront leur heure. »

Ce seront les dernières lignes du tribun. Le 31, il est tué par Villain; Clemenceau accourt, salue le grand chef socialiste, mais l'événement a accru sa nervosité; il ne tient plus en place; il sent la poudre; il flaire le sang, et tous les contrastes vivants de son être réagissent en violence et en émotion; les bureaux de la rue Taitbout sont devenus un centre d'énergie; des journalistes à leur début comme Roland Dorgelès, Francis Carco, des ministres en fonctions comme Thomson, des parlementaires hésitants comme Painlevé et Murat, des généraux impatients comme Touté et Ditte, se pressent autour de celui qui déjà fait figure de chef. Une casquette à carreaux sur l'oreille, il est étendu sur un large divan, où, depuis son opération, il s'allonge après ses repas pendant une heure ou deux; mais si le repos le prive du mouvement dont il accompagne habituellement son éloquence, il garde intacts l'énergie du geste et le feu du regard; il secoue ceux qui mollissent; il rabroue ceux qui doutent; il invective ceux qui dirigent. Dans la journée du 1er août, il apprend que les Allemands, pour soulever un nouvel incident, ont enlevé dans une gare française des wagons de la Compagnie de l'Est.

Il bondit, marche sur Thomson, interloqué, le saisit par le revers du veston :

— C'est cela, vous accepterez tout. Vous irez jusqu'aux coups de pied dans le derrière, inclusivement.

Enfin, quelques heures plus tard, un coup de téléphone du ministère de l'Intérieur apportait la nouvelle : la mobilisation générale était décrétée. Le lendemain Clemenceau convie les Français à oublier leurs haines et à connaître enfin la joie de s'aimer.

« De nous aimer, poursuit-il, parce que ce qu'il y a de plus

grand en nous, nous impose le devoir de témoigner devant les hommes que nous n'avons pas dégénéré de nos pères, et que nos enfants n'auront pas à baisser les yeux quand on leur parlera de nous... Ni récriminations, ni phrases grandiloquentes, ni promesses de mourir. Assez de paroles, des actes, des actes réfléchis de prudence ordonnée et d'action sans retour. »

Le 4 août, il assiste aux obsèques de Jaurès, il écoute Jouhaux invoquer l'ombre du disparu, pour appeler la classe ouvrière à la défense de la patrie attaquée. Son cœur explose de certitudes grandioses. Des émotions le traversent, l'agitent sans cesse. Tout ce que son orgueil a accumulé au fond de lui-même, pendant quarante-quatre ans, de souvenirs, d'espoirs, de tendresses refoulées, d'élans contenus, reparaît en cette minute suprême. Il donne l'exemple des grands oublis et des générosités nécessaires. Cette main gantée de gris qu'il gardait dans sa poche pour la mieux refuser à certains adversaires, il l'offre spontanément, sincèrement, à tous. A une réunion des directeurs de journaux, il va droit à Judet et, sans phrase, sans un mot, comme s'ils étaient des amis de toujours, il lui tend la main.

Dans l'après-midi du 4, Viviani lit au Sénat le message du Président de la République; Clemenceau revient à l'*Homme Libre*, très remué par ce qu'il vient d'entendre. Il écrit, dans une langue d'épopée :

« Et maintenant, aux armes! Tous. J'en ai vu pleurer qui ne seront pas des premières rencontres. Le tour viendra de tous; il n'y aura pas un enfant de notre sol qui ne soit pas de l'énorme bataille. Mourir n'est rien; il faut vaincre. Et, pour cela, nous avons besoin de tous les bras. Le plus faible aura sa part de gloire. Une nation, c'est une âme. »

Et, dans un post-scriptum, il résume ses émotions de la journée :

« Je sors du Sénat où il nous a été donné lecture d'un très beau manifeste du Président de la République, qui a résumé en termes concis et forts tout ce qu'il fallait dire. »

Poincaré, touché et surpris par l'accent imprévu de ces lignes, envoie un mot à Clemenceau pour le remercier. Il dit aussi qu'il serait heureux de le voir et de causer avec lui. Clemenceau se rend à l'Elysée. Il est toujours dans la fièvre

généreuse du grand moment. Et Poincaré, qui ne l'a pas vu depuis de longs mois, le juge moins fermé, plus détendu. Clemenceau apprécie les événements :

— C'était fatal, — dit-il. — Nous vivons la conclusion naturelle de quarante-quatre années de provocations... Mais que sortira-t-il de cette conclusion? L'Allemagne est forte.

Il est assis à côté du Président de la République. De temps en temps, il s'accoude sur le bureau, tend l'oreille, fixe son interlocuteur...

— ... Nous pouvons, — reprend-il — beaucoup compter sur son alliée : l'Autriche-Hongrie; c'est par elle que l'Allemagne peut être battue. Mais pour cela il ne faut pas perdre de temps; il faut gagner l'Italie à notre cause.

Poincaré, maintenant, énumère les témoignages émouvants d'attachement qu'il a reçus d'Alsace et de Lorraine.

— Ils nous attendent, — achève-t-il.

Clemenceau, le regard embué, chaviré par les souvenirs murmure :

— Ah! mon cher ami! Quelles heures ils vont connaître avant de nous retrouver!

Ce « cher ami » est sorti si soudainement des lèvres de Clemenceau, que Poincaré en reste tout étourdi. Mais il attend vainement une récidive. Le souvenir de l'Alsace, seul, a pu produire se miracle. Clemenceau maintenant est rentré dans sa coquille d'acier. Il ne répond rien, quand, au moment où il prend congé, Poincaré lui dit :

« Quoi qu'il arrive, quand deux Français ont éprouvé ensemble une si forte émotion, il reste entre eux un lien qui ne peut pas se briser. »

Clemenceau a eu un regard silencieux, puis il est sorti. Deux jours après il revient à l'Élysée; il n'est pas seul. Le comte Sabini, attaché commercial d'Italie à Paris, l'accompagne. Poincaré reçoit aussitôt ses deux visiteurs. Clemenceau est souriant et affable.

— Mon ami le comte Sabini vient vous dire des choses pleines d'intérêt concernant son pays. Je le laisse parler.

L'attaché italien explique alors pourquoi l'Italie ne peut, pour le moment, sortir de la neutralité.

— Peut-être le moment viendra-t-il? poursuit-il. Mais aujour-

d'hui, il est nécessaire de consolider la neutralité. Pour cela, il faut naturellement promettre à l'Italie certains avantages.

Et Sabini énumère « toute une série de demandes imprécises, ententes économiques, collaboration en Asie Mineure, condominium méditerranéen ».

A la grande surprise de Poincaré[1], le Sénateur du Var ne dit mot; il écoute patiemment, presque avec sympathie.

— Mais, — objecte le Président, — l'Italie s'est déclarée neutre et sa neutralité ne saurait lui valoir des compensations; d'autre part, si elle rompait sa neutralité, l'Italie ne pourrait, sans renier les accords de 1902, marcher avec nos ennemis.

— Oh! — fait Sabini, avec une subtilité toute péninsulaire, — les accords de 1902 n'ont pas la force contractuelle de la Triple Alliance.

Cet amorçage devait avoir des suites. Le 8, Clemenceau reçut une nouvelle visite de Sabini, qui amenait avec lui l'attaché militaire italien. Tous les deux étaient très impressionnés par la résistance de Liége et « l'ensemble des faits qui nous étaient favorables[2] ». Ils n'envisageaient plus le maintien de la neutralité italienne comme un dogme. Clemenceau tient Poincaré au courant de ses efforts; le 9, il lui écrit qu'il a vu Tittoni, ambassadeur d'Italie à Paris, et que, malgré les bruits qui le représentent comme un partisan de la neutralité à tout prix, il a le sentiment que le diplomate « est complètement retourné, qu'il pense et qu'il parle comme nous ».

Poincaré fait part à Doumergue des impressions de son correspondant; mais le ministre des Affaires étrangères doute de la vertu de ces conversations officieuses. Il semble bien en effet que Tittoni ait surtout eu le souci poli de ne pas répondre par un refus à l'insistance patriotique d'un homme que tout le monde redoute. Pourtant Clemenceau persévère. Il envoie son frère Paul à l'Élysée, et par cet intermédiaire fait dire à Poincaré que Tittoni est définitivement acquis « à l'idée d'une alliance active »...

Renseignements pris, M. Tittoni a seulement négligé d'avertir son gouvernement qu'il avait modifié son attitude. Sans renoncer à son rêve, Clemenceau cesse d'en parler.

1. R. Poincaré, *L'Invasion*.
2. Lettre de Clemenceau à Poincaré.

Le 21, on apprend l'échec de Morhange : Castelnau a donné à son armée l'ordre de se retirer sur le Grand Couronné de Nancy. La 1re armée n'a pu sortir de Sarrebourg et s'est retranchée sur la Meurthe. L'affaire de Morhange a été révélée par un député, attaché au Quartier général, et qui bientôt rejoindra, sur sa demande, un bataillon de chasseurs : il s'appelle André Tardieu. Quelques Alsaciens, fidèles à la France, avaient suivi l'avance de nos troupes dans leur pays, avec l'espoir qu'elles y resteraient. Parmi eux étaient l'abbé Wetterlé, député de Ribeauvillé au Reichstag, Blumenthal, maire de Colmar, et Langel, député de Molsheim. Clemenceau les emmène à l'Élysée. Il demande en leur nom au Président que rien ne soit décidé, concernant le futur régime administratif de l'Alsace, sans consulter ses trois amis. Ceux-ci apprennent en même temps à Poincaré, qui l'ignorait, qu'une Commission fonctionne déjà au Conseil d'État; ils demandent à en faire partie. Poincaré leur promet de s'informer et d'appuyer leurs démarches.

Cette collaboration cordiale, sinon affectueuse, entre les deux hommes qui n'avaient de commun que le patriotisme, ne pouvait se prolonger bien longtemps. Trop de fautes commises excitaient la verve critique de Clemenceau, trop de responsabilités pesaient sur Poincaré pour qu'il ne gardât pas tout son sang-froid devant la marche inégale des choses. Il était déjà fort beau que, dans les premières minutes de la guerre, deux tempéraments aussi opposés aient pu oublier dans l'élan général qu'ils n'étaient faits ni pour s'entendre ni pour s'aimer. Devant l'insuffisance des caractères que le jeu constitutionnel continuait à faire défiler au pouvoir, Clemenceau trépignait de n'être pas à cette heure le chef et le guide; il sentait en lui une force de vaincre qu'il déniait aux autres. D'abord soumis aux exigences de l'union sacrée, il avait essayé d'en extraire le meilleur, pour la conduite des affaires; mais, s'il était un homme peu préparé aux collaborations et aux concessions imposées par la trêve des partis, c'était lui. Il aurait pu, à la rigueur, s'y plier, si le sort avait été favorable à nos armes; mais plus notre défaite s'étendait, plus il s'indignait de la médiocrité qu'il attribuait aux responsables. On ne peut légitimement le lui reprocher. S'il eût été différent dans l'oppo-

sition, il n'eût pas été un homme d'acier au pouvoir. Lui aussi, comme la Révolution, ne peut être jugé qu'en bloc.

Dans la soirée du 23 août, Clemenceau se trouvait à l'*Homme Libre*, avec ses principaux collaborateurs : François Albert, Roland Dorgelès, Étienne Chichet... Il était silencieux et oppressé; d'une main nerveuse, il saisissait l'écouteur téléphonique, demandait l'Intérieur, la Présidence, la Guerre. Invariablement, une voix répondait : « Rien de nouveau. »

Clemenceau reposait l'appareil, s'étendait quelques minutes sur son divan, reprenait sa course irritée à travers la pièce...

La rédaction se gardait de troubler les colères intérieures du patron par des questions inutiles. On le voyait tourmenté, inquiet; on respectait un silence que l'on savait chargé de pensées tristes pour tout le monde. Soudain, une sonnerie stridente déchire l'air. Clemenceau se précipite, prend le téléphone. On l'entend dire : « Alors? »

Puis il reste muet, haletant; les lèvres bougent, semblent répéter machinalement ce qu'à l'autre bout du fil un informateur lui annonce. Tous avaient les yeux fixés sur Clemenceau. Il reste environ trois minutes avec cet aspect figé, tragique, puis, d'un geste las, il laisse tomber les récepteurs au travers de la table. Sa tête se penche un peu, puis, finalement, s'effondre dans ses mains grises... Les rédacteurs, la gorge serrée, attendaient, sans oser placer un mot. C'était la première fois qu'ils voyaient leur chef dans cette attitude brisée...

Enfin, Étienne Chichet hasarde quelques paroles timides :

— Que se passe-t-il donc, patron?

— Vous le saurez toujours assez tôt.

Puis il ajoute :

— Apprêtez-vous à recevoir un coup de poing en pleine figure et même deux. Ce n'est pas un désastre, mais c'est une grande défaite. Nous abandonnons tout le Nord...

Nous venions d'être battus à Charleroi. Mais Clemenceau déjà se redresse; il va vers Dorgelès qui s'est engagé, qui part le lendemain pour le front :

— On tiendra, petit; on tiendra, tu entends. On vaincra. On se battra, s'il le faut, sur les pentes du Plateau Central. J'ai soixante-treize ans; eh bien, je suis prêt à prendre un fusil comme les autres!

***

Viviani avait décidé de remanier son Cabinet; les circonstances ne permettaient plus le maintien d'un cabinet de partisans; il voulait faire maison nette et constituer un ministère où entreraient tous les chefs de partis. Malvy fut chargé de pressentir Marcel Sembat; pour lui-même, il se réserva la tâche de convaincre Clemenceau. Il se rendit chez lui rue Franklin. Il trouva le directeur de l'*Homme Libre* exaspéré.

— Non! Non! Viviani, ne comptez pas sur moi; dans quinze jours on vous ouvrira le ventre; je ne veux pas en être.

Viviani laissa passer l'orage :

— Vous prendrez dans le ministère le portefeuille que vous choisirez.

— Non, encore une fois non! Je n'en suis pas. Vous êtes victime des généraux. C'est ce Castelnau qui est cause des défaites lorraines, il faut en finir.

Et Clemenceau se jette dans un fauteuil; il avait cette figure douloureuse que ses collaborateurs lui avaient vue, le soir où il avait appris la défaite de Charleroi.

Viviani, étonné, ne comprenait rien à cette scène.

— Enfin, que voulez-vous? Je ferai ce que vous voudrez! Décidez!

Clemenceau soudain adouci, vaincu par sa souffrance, se jeta dans ses bras :

— Je ne veux rien, mon ami, rien! Je serai plus utile dehors à crier, que dedans à vous regarder faire.

— Au moins me soutiendrez-vous? — questionne Viviani.

— Oui, je vous soutiendrai.

Viviani eut un sourire.

— Comme la corde soutient le pendu! mon cher Président.

— Non! Non! Ne doutez pas de moi.

Viviani rapporta cet entretien à Poincaré en ajoutant qu'il avait eu l'impression que Clemenceau attendait qu'on lui offrît la Présidence du Conseil.

— Je suis prêt à lui céder la place, si vous me le demandez, monsieur le Président.

— Non! Non! cher ami, l'heure de Clemenceau n'est pas encore venue.

Le soir, rue Taitbout, François Albert s'étonnait du refus du « patron ». Celui-ci répondit :

— Baste! Mon tour doit forcément venir!... Quand on discutera le traité de paix, il faudra bien choisir, pour parler au nom de la France, un homme qui ait lu le traité de Francfort, et nous ne sommes pas tant que cela...

Pourtant, il y a un personnage qui ne renonce pas à faire de Clemenceau un ministre du cabinet Viviani; c'est Malvy. Le jeune député du Lot, déjà célèbre dans les milieux parlementaires pour avoir renversé un cabinet Briand, n'a jamais été en mauvais termes avec Clemenceau. Il a même été son associé dans certaines opérations politiques; il a pour le vieux tombeur de ministères l'admiration d'un disciple; il retourne rue Franklin et insiste :

— Je dois avoir l'Intérieur, — lui dit-il, — dans la nouvelle combinaison. Je vous l'offre, si vous y tenez.

— Non, — fait Clemenceau, — je veux tout ou rien. Et à propos, que comptez-vous faire du carnet B?

— Je ne m'en servirai pas; cette liste n'est bonne à rien!

— Comment! elle n'est bonne à rien! Mais avec le carnet B, vous tenez dans votre main tous les gens dangereux pour le pays!

— Des gens dangereux! Savez-vous qui figure sur le carnet B?

Clemenceau fait un geste évasif :

— Ils sont quatre mille.

Malvy réplique :

— Oui, quatre mille avec des noms comme Laval, Jouhaux...

Mais Clemenceau s'obstine :

— Je vous dis que vous devez faire arrêter tous ceux qui sont sur le carnet B.

Malvy s'y refuse.

Clemenceau, au paroxysme de la colère, lui crie :

— Allez-vous en! vous êtes un criminel!

Malvy s'en va. Et Noulens recueille, d'un autre côté, des propos du sénateur du Var, qu'il rapporte à Poincaré : « Je formerai un cabinet moi-même et je prendrai Millerand, Briand et Delcassé. »

Le premier, qui n'a pas oublié son écrasement dans le débat parlementaire sur les troubles du Midi, répond :

— En ce qui me concerne, il faudrait être deux pour cela.

Le Cabinet à peine constitué, Clemenceau apprend l'évacuation de Lille. Il ne fait qu'un bond à l'Élysée; ce sera le dernier avant qu'il soit appelé pour constituer le Cabinet de la victoire; dans l'antichambre, il croise Alfred Capus qu'il connaît de vue mais à qui il n'a jamais adressé la parole; le célèbre écrivain cause avec Félix Decori, secrétaire général de la Présidence. Le visage mauvais, le geste hargneux, il passe devant les deux hommes et entre chez le Président. Aussitôt, il se soulage de toutes les colères accumulées par son patriotisme aigri.

— Pourquoi avez-vous laissé à Lille ce général incapable, discrédité, renié par ses pairs? Son départ de Lille s'est fait dans des conditions honteuses, indéfendables.

Poincaré, très calme, se garde de défendre le général, mais il objecte les textes :

— Le général Percin a reçu son affectation, il y a six ans; à cette époque je n'étais ni Président de la République, ni membre du gouvernement.

Clemenceau, assis, lève les bras au ciel :

— Mais il y a les décrets, il y a les mutations, ce ne sont pas les armes qui manquent à un gouvernement pour se débarrasser des inutiles...

— A un gouvernement peut-être, mais un Président de la République ne dispose d'aucun moyen efficace...

Et Poincaré, qui n'a pas oublié les attaques de Clemenceau, ajoute :

— Vous m'avez souvent accusé d'aspirer à la dictature; vous n'allez pas me reprocher aujourd'hui de me tenir dans les limites constitutionnelles de mes fonctions.

Mais Clemenceau ne désarme pas; tout va mal, ce qui est vrai, mais il veut à toutes forces que le responsable soit le chef de l'État, ce qui contredit un peu les théories qu'il a toujours soutenues sur le rôle du Président de la République.

— Tenez, — reprend-il, — les communiqués de la guerre... Ils ne sont ni surveillés, ni contrôlés; on exagère à l'excès nos victoires! On passe sous silence nos défaites; vous trompez l'opinion publique.

Poincaré, visiblement, commence à s'agacer; mais Clemenceau continue de plus belle :

— Vous avez ramassé un tas de nullités et avec ça vous avez fait un gouvernement.

— Je n'y suis pour rien, — s'écrie le Président; — j'avais conseillé à Viviani de ne pas remanier son Cabinet...

— Possible! Mais il ne vous a pas écouté, ce qui prouve que vous n'avez aucune autorité; votre ministère est « louche »; les socialistes n'y sont pas entrés sans arrière-pensées; et croyez-vous que Briand, Delcassé, Millerand, se supportent l'un l'autre sans espérer que ça finira bien par profiter à l'un d'eux...? C'est comme cela que l'on court aux catastrophes!

Poincaré ne répondait plus. Le visage fermé, glacé, il rongeait son frein et nourrissait secrètement le regret de ne pas pouvoir jeter à la porte cet accusateur éternel dont l'excuse, cette fois, la grande excuse, était l'angoisse patriotique qui lui enlevait jusqu'à sa verve légendaire...

Maintenant debout, faisant craquer le plancher sous son pas impatient, Clemenceau ne se connaissait plus.

— Vous sacrifiez le pays à votre égoïsme, — hurlait-il.

— C'est un mensonge, — coupa de sa voix brève le président.

Clemenceau s'arrêta; il se tourna vers Poincaré qu'il fixa dans les yeux.

— Ceux qui parlent de mensonges sont ceux auxquels on peut retourner ce mot...

Puis il se dirigea vers la porte, sans un mot; au moment de l'ouvrir, il se tourna encore une fois vers son hôte, et, tout frémissant de haine, il cria :

— D'ailleurs, à quoi pensez-vous dans un moment comme celui-ci? A vous faire encenser par le *Figaro* et Alfred Capus, qui attend là...

Et Clemenceau leva le doigt dans la direction de l'antichambre...

Il fit encore un pas :

— Je suis heureux de partir!

A bout de patience, Poincaré lui jetait dans le dos :

— Vous êtes fou, ce qui s'appelle fou!

Le soir de ce même jour, le *Temps* regrettait que Clemenceau ne fît pas partie du ministère.

***

— Ces gens-là, — grommelait Clemenceau, en parlant du gouvernement, — me font déjeuner d'une colère et dîner d'une rage.

Cette colère et cette rage, il les dépensait sans compter, et sans jamais les épuiser, dans ses articles de l'*Homme Libre*. Les siens n'étaient pas épargnés par une nervosité qui grandissait d'heure en heure. Chaque après-midi, depuis le début de la guerre, il accueillait sa famille rue Taitbout et lui distribuait les nouvelles du front.

Un jour, ses deux filles, mesdames Jacquemaire et Gatineau, arrivaient comme d'habitude, pour lire le communiqué. Elles trouvèrent leur père, devant elles, bourru, brutal.

— Que me voulez-vous? — leur dit-il. — Est-ce que vous avez l'intention de venir comme cela jusqu'à la fin de la guerre? Des nouvelles de la guerre, il n'y en a pas... Mais je puis vous en donner une qui vous intéresse personnellement... C'est que vous allez tous partir pour la Vendée, car je ne veux plus vous voir à Paris... Maintenant au revoir, je ne vous retiens plus.

Elles étaient parties, sans doute pas trop effrayées. Elles connaissaient leur père qui, à l'occasion, savait leur témoigner des tendresses d'une rare qualité. Chez ce grand solitaire, tout ce qu'il ne montrait pas de son cœur était du refoulement. Son orgueil qui, dans les temps modernes, n'eut pas son pareil, n'était fait que de sensibilités contrariées et de désirs refoulés. Mais si, parfois, il découvrait un coin de son âme, pour ses filles, il gardait dans ses rapports avec son fils des apparences intactes; dans les premiers jours de la guerre, il apprit que Michel avait été blessé. Sur le moment il s'humanisa un peu, mais, quand son petit-fils Gatineau vint lui demander s'il jugeait opportun de répandre la nouvelle dans la famille, il répondit brusquement :

— Naturellement, il faut leur dire... Cela n'est pas déshonorant... J'aime encore mieux le savoir blessé que d'apprendre qu'il ne s'est pas battu.

Il était plus aigre que jamais; il avait envoyé Jeanneney à l'Élysée, pour prier Decori de convaincre Poincaré qu'il était temps de convoquer les Chambres. Il met en branle dans

le même but Dubost et Deschanel. Il proteste contre l'envoi de troupes territoriales au Maroc. Puis il réclame une collaboration plus effective de l'armée japonaise dans la guerre... Enfin, il accuse le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, de préparer la Commune. Dans le ministère, une forte majorité se dessine, pour demander la censure des articles de Clemenceau; mais personne n'ose exécuter...

Le 2 septembre, il suit le gouvernement à Bordeaux; il part dans une auto que M. Louis Dreyfus a mise à sa disposition; il arrive dans la nuit à Poitiers; sur la table de l'hôtel, où il attend le moment de repartir, il trace quelques lignes qu'il adresse à Geffroy. Il termine par le mot « espérance ».

Mais à peine arrivé à Bordeaux, ses démêlés commencent avec la censure. Pourtant en lui l'homme de parti est mort; il n'y a qu'un Français, mais un Français si furieusement assuré que la meilleure méthode pour servir son pays est la sienne, qu'il n'est pas loin de considérer comme des adversaires ceux qui ne pensent pas comme lui; la politique, alors, lui apparaît comme à tant d'autres un mal nécessaire. Elle lui fait commettre des injustices, exprimer des opinions excessives; il cherche noise à plusieurs qui ne le méritent pas; il reste que le vieux sang de l'intraitable reprend le dessus; la politique du sénateur Clemenceau l'emporte, mieux que toutes les politiques, parce qu'il est dedans. Il envoie tout promener, amis, souvenirs, ou intérêts, et fait un de ces articles qui crèvent les combinaisons, dépassent les transactions, affolent les timidités. Il ignore la discipline. Il épouvante ses admirateurs et fait inconsciemment le jeu de l'ennemi.

Des intermédiaires bienveillants conseillent à M. Clemenceau de ne pas mettre le gouvernement dans l'obligation de le censurer. Il allait répondre par un article féroce, quand les premières bonnes nouvelles de la guerre vinrent lui restituer une généreuse indulgence pour les hommes et les choses. Bientôt la victoire de la Marne fut un fait acquis, incontestable, avoué par Berlin. Clemenceau cria son bonheur dans l'*Homme Libre*.

« ... Il arrive qu'un incroyable recommencement de la destinée nous met face à face avec les mêmes hommes d'Alle-

magne qui, nous ayant surpris désarmés il y a quarante ans, jugent que l'heure est venue de nous achever. Heureux soldats qui représentez la France totale, plus heureux que ceux de l'an IV qui la rêvèrent ainsi, mais à qui ne fut pas donnée la joie de la réaliser...

» Heureux soldats, qui voyez, qui vivez la France unie, pour un recommencement de l'Histoire, où les antiques forces jaillies de l'ancien tronc vont recevoir bientôt de vos mains triomphantes la parure des branches nouvelles!...

» Au soir de Valmy, un grand esprit, perdu dans l'armée allemande, frappé d'un trait de lumière au spectacle incroyable de la victoire des Français, annonça qu'un nouvel ordre du monde allait sortir de cette décisive journée. Et ce fut ainsi. Heureux soldats, qui faites, de vos fortes mains, une journée plus belle encore, puisque, de cette France douce et fière que vous allez sauver des outrages de la Barbarie, doit s'élever, par la haute vertu de votre solidarité fraternelle, une meilleure patrie des Français et des hommes pour le bien de l'Humanité! »

Mais le front se stabilise; la guerre menace de durer. Clemenceau est repris par sa trépidante impatience. De nouveau il guerroie contre les lenteurs de la victoire et fustige les services sanitaires; mais il en dit trop; ses articles sont dépecés ou interdits. Et comme il refuse de se soumettre, son journal est supprimé pendant plusieurs jours. Quand il reparaît, Clemenceau écrit sous le titre *Saboté* : « La censure autrefois s'en tenait à la suppression des passages d'un article; maintenant il ne lui faut rien moins que la totalité d'un écrit pour satisfaire sa haine de l'écriture... »

Quelques jours après, l'*Homme Libre* est définitivement suspendu.

« Je m'incline, fait Clemenceau, mais demain je publie un autre journal... »

Le 30 septembre, le premier numéro de l'*Homme Enchaîné* fait son apparition. Mais cette série de tortures infligées à son journal a accru ses rancunes. Malvy, qui aurait voulu le persuader doucement qu'il aurait tout à gagner en ne critiquant pas systématiquement les hommes et leurs actes, fut le premier à s'en apercevoir. Déjà Clemenceau avait vu d'un

mauvais œil que Malvy restât dans le cabinet Viviani remanié; cette fois, il lui dit :

« Vous m'avez trahi. Vous avez laissé suspendre mon journal, je ne vous connais plus. »

Le 30 décembre, la censure opère dans l'*Homme Enchaîné*. Elle coupe la moitié de l'article de Clemenceau; dans l'autre moitié, celle qui paraît, Clemenceau accuse le Président de la République d'avoir demandé à Millerand un peloton de dragons pour escorter sa voiture dans les visites du 1er janvier. Clemenceau ajoute que « Poincaré a eu le triste courage de faire augmenter ses frais de représentation pendant que des malheureux mouraient de faim! »...

Poincaré, cette fois, se fâche. Il écrit à Clemenceau une longue lettre dont celui-ci ne souffle mot dans son article du lendemain. Mais le ton ne s'adoucit pas. Il s'accroche à Millerand, et ses dents bien plantées de septuagénaire ne lâchent plus le ministre. Les stocks sont-ils reconstitués? Certains disent oui. Clemenceau dit non. « On ne fabrique pas plus de 35 000 obus par jour, alors qu'il faudrait, pour une offensive sur tout le front, 80 000 obus toutes les vingt-quatre heures. »

Clemenceau est revenu à Paris, avec le Gouvernement. Il est de toutes les attaques, de tous les coups de mains contre Viviani et les ministres. Il est aidé sourdement par Briand qui dissout, par ses manœuvres, le ministère dont il fait partie. Enfin, en octobre 1915, Viviani s'en va. Briand est chargé de former un cabinet. Il se rend chez Clemenceau, et lui offre un ministère d'État sans portefeuille.

— Vous vous moquez de moi, — fait Clemenceau. — Est-ce que j'ai une tête de figurant?

Briand proteste doucement. Clemenceau s'emporte.

— Je ne veux pas collaborer avec vous! Vous n'êtes pas vierge! Vous vous êtes prostitué avec Viviani.

Briand ne garde son calme que dans les assemblées. Le tête-à-tête lui restitue une énergie insoupçonnée; de sa lèvre déviée, cruelle, il répond :

— Et vous, l'homme de l'incohérence! Croyez-vous que c'est avec cela que vous sauverez le pays?...

Il fait quelques pas hors de la pièce, puis il jette encore :

— Du reste, vous êtes l'homme le plus impopulaire qui soit.

C'est faux. Clemenceau par ses campagnes a stimulé une opinion engourdie par la lecture des communiqués. L'*Homme Enchaîné* tire à cent mille exemplaires. Son directeur reçoit, de tous les points du front, des lettres de soldats, d'officiers. Dans le pays, ses campagnes encouragent les ardeurs, corrigent les erreurs. De jour en jour, Clemenceau s'impose comme une force en réserve, pour l'avenir incertain.

***

Janvier 1916. Commercy, frileusement, se cache sous la neige. Quelques rares passants frôlent les murs, enfouissent leurs mains, leur visage; des soldats, des plantons, des officiers se changent en silhouettes confuses dans l'éclairage blême. Les toits, les perspectives se brouillent dans la brume; une tristesse muette pèse sur toutes choses...

Soudain le silence craque : une auto passe en trombe dans les rues, faisant sauter la glace des ruisseaux; un remous curieux et attentif la suit; elle stoppe devant l'hôtel de ville. Un homme en descend : c'est Georges Clemenceau, président de la Commission de l'Armée. Il a remonté jusqu'aux oreilles le col d'une large pelisse. Sa tête disparaît sous une casquette à carreaux, dont les pans sont rabattus autour du visage. Deux personnages l'accompagnent : les sénateurs Gervais et Henry Bérenger. Dans l'hôtel de ville la nouvelle de cette visite s'est répandue avec la rapidité de la foudre. Tout l'état-major est sur les dents; enfin un général survient : c'est Cordonnier, le commandant du 8e Corps. Il se précipite vers le président, qui lui tend une main sans chaleur. Clemenceau est d'une humeur massacrante.

Tout le monde s'engouffre dans les bureaux du Quartier général.

— Vous êtes là tout de même, — dit Clemenceau en s'adressant au général.

— Naturellement : où voulez-vous que je sois?

— Mais à Paris, parbleu! Ils sont tous à Paris, les généraux, vous ne saviez pas cela?

Gervais cligne de l'œil dans la direction de Cordonnier. Cela signifie : « Ne prenez rien au tragique. » Et Cordonnier, qui

connaît Clemenceau, se garde de répondre. Il présente ses officiers, ses collaborateurs. Clemenceau remarque :

— Ils doivent en mener une existence dans cette bonne ville de Commercy!

Et, d'un œil féroce, il scrute chaque visage. Personne ne répond. Bientôt, le général reste seul en face des parlementaires.

— Pourquoi, monsieur le président, avez-vous une si mauvaise opinion de mes officiers?

Clemenceau éclate :

— Mais parce que je sais que partout le poilu est livré à lui-même, que les chefs ne pensent qu'à s'amuser, qu'ils sont plus souvent à la ville que dans la tranchée...

Cordonnier sourit. Il laisse passer l'orage.

— Qu'est-ce que vous allez me montrer? — questionne Clemenceau.

— Je vous propose d'aller sur les hauteurs de Sampigny; de là, vous découvrirez tout le coude de la Meuse au pied du fort du camp des Romains, vous verrez un peu Saint-Mihiel, le bois d'Ailly.

Clemenceau, debout, une main sur le dossier de la chaise, fixe Cordonnier avec irritation.

— Général, je ne suis pas venu en touriste pour visiter les lieux de naissance de monsieur Poincaré; ce n'est pas un panorama que je cherche, c'est le contact du poilu; je veux voir le poilu là où il est, en face du boche.

Cordonnier acquiesce :

— C'est d'autant plus facile, monsieur le président, que, sur une longueur de 6 kilomètres, nos tranchées sont à une portée de grenade à main de l'ennemi; au poste 8 *bis*, il n'y a même que 4 mètres entre le boche et nous.

— Alors je veux aller au poste 8 *bis*.

— Pourtant, je dois vous prévenir du danger que vous courez; il y a peu d'artillerie dans ce secteur qui est très accidenté, mais les grenades et les mines jouent sans interruption...

Clemenceau s'adoucit. Si, à son désir, on n'objecte plus que le péril, la chose est faite. Du coup, il se fait aimable pour répondre :

— J'ai soixante-quinze ans. Mon cher général, que peut-il m'arriver de mieux que de mourir sur le champ de bataille?

Le général emmène ses hôtes, le lendemain au petit jour. Une bise polaire dans le ciel blafard pique les extrémités; l'atmosphère a une odeur glacée qui imprègne tout. Clemenceau, heureux, s'amuse de Gervais qui a le nez rouge. C'est un dur trajet dans le silence de la neige et par des routes défoncées. Clemenceau, à mesure qu'il approche du front, devient plus gai, plus humain. Que va-t-il chercher là-bas? Ce qu'il n'a, dans une existence déjà longue, pas encore trouvé : un suprême contact avec une autre foule. Toute sa vie, il a été rejeté par des multitudes à conquérir : révolutionnaires, grévistes, démagogues l'ont renié tour à tour. Du faubourg Saint-Antoine, où son jeune prosélytisme a fait sourire, aux plaines de Draveil, où son expérience d'homme d'État a furieusement étouffé l'émeute, ses intentions n'ont cessé d'être suspectées ou méconnues. Son instinct l'avertit que le soldat, symbole d'une foule unanime dans le sacrifice et dans la douleur, le comprendra. Ils sont de la même race, de la même terre. Ses ancêtres, comme les siens, ont bataillé dans les chemins creux, c'est le même effort primitif et rude qui des premiers âges jusqu'à lui, le courbe avec cette foule française sur la glèbe ou le dresse avec elle contre l'envahisseur. Enfin, une classe nouvelle se forme dans la nation, où il aura sa place : celle des guerriers. De celle-là il se sent tout proche, tandis qu'une sérénité inconnue le gagne et l'élève brusquement au-dessus des hommes de son temps.

L'auto stoppa devant une ferme détruite, dont les ruines servaient encore de cible à l'artillerie allemande. Les voyageurs mirent pied à terre dans une boue liquide et glacée. Dans l'air, les obus traçaient une voûte invisible; la neige tournoyait dans une tombée drue et blanche. Cordonnier prit la tête du groupe et, à travers les arbres dépouillés, arrachés, tordus, on commença l'escalade des boyaux. Un grand souffle froid passait sur le sol ravagé. On n'entendait que le frôlement lugubre des corps, dans un silence inquiet; des ombres boueuses et épaisses s'enfonçaient dans la terre, se courbaient, se redressaient, faisaient un bond; un murmure courait dans le boyau en serpentin; puis un sifflement s'élevait, fendait l'air et retombait en s'écrasant dans un déchirement inhumain. De nouveau, c'est le silence. Des formes confuses, ensevelies dans cette charpie de linceul, se dressent, s'allongent, se meuvent; s'aidant des

parois de terre gelée, elles reprennent d'un pas lent leur marche indécise.

Comme le boyau tournait brusquement, Cordonnier s'arrêta. Par-dessus le talus de la tranchée, Clemenceau distingua quelques bourguignottes en mouvement; puis l'une d'elles se détacha et disparut. Clemenceau se rapprocha du général. A voix basse, celui-ci expliqua qu'ils étaient devant le P. C. du colonel M... et qu'il venait de le faire appeler. L'agent de liaison revint pour annoncer :

— Le colonel est absent; il y a eu une attaque cette nuit au poste 8 *bis*; il y est depuis ce matin...

Clemenceau eut un sourire que Cordonnier remarqua :

— Vous voilà convaincu, — dit-il, — que le colonel M... est à Commercy en train de faire la fête...

— Je n'affirme rien, — répondit le sénateur du Var, — je constate qu'il n'est pas là.

Cordonnier entraîna les visiteurs dans le boyau; devant un autre P. C., la même scène se renouvela.

— Où est le lieutenant-colonel L...

— Il est couché; il est rentré depuis une heure; il y a eu une attaque cette nuit...

Le sourire de Clemenceau s'élargissait; Cordonnier commençait à convenir que les apparences étaient contre lui; on réveille le lieutenant-colonel L... à qui le général fit raconter les événements de la nuit; puis, sous la direction de l'officier, la marche reprit vers le poste 8 *bis*. Clemenceau était aux côtés du lieutenant-colonel et le faisait parler. Cordonnier suivait à distance, avec Bérenger et Gervais; au fur et à mesure qu'ils avançaient, la marche devenait plus pénible. Les mitrailleuses allemandes tiraient sans interruption. De temps en temps, un obus passait dans l'air, avec un bruit de locomotive, et éclatait lourdement. De loin, le claquement sec des grenades à mains évoquait le bruit de certains joujoux d'enfant. A un moment donné, le cortège dut s'effacer pour laisser passer des brancardiers, qui transportaient un blessé vers l'arrière. Clemenceau les arrêta; il s'approcha du soldat; il avait une balle dans l'épaule et une autre dans le ventre. Blême, hirsute, l'homme considérait le vieux civil qui se penchait sur lui et lui parlait avec des tendresses infinies, trouvait, pour

soulager sa souffrance et lui faire oublier sa misère, des mots de femmes, des délicatesses d'amoureux...

Le colonel L... arriva devant le P. C. du chef de bataillon suivi de Clemenceau, de Cordonnier et des deux sénateurs.

— Le commandant est-il là?

— Le commandant n'est pas là, — répond le planton... — Il y a eu une attaque cette nuit...

Cette fois ce fut une explosion de rires devant le planton éberlué; la gaieté redoubla quand, quelques minutes plus tard, le commandant apparut; ce n'était plus un homme; c'était un vague habitant des cavernes, une sorte d'animal velu, affublé de peaux de biques des genoux à la tête. Il semblait s'être roulé, avec une volupté rare, dans toutes les nuances de boue recélées par le secteur.

— Celui-là, j'en suis sûr, ne revient pas de Commercy, — assura Clemenceau qui jubilait...

Le chef de bataillon avait en effet passé sa nuit à plat ventre, dans les tranchées. Il fut prié de raconter l'attaque; son récit correspondait à celui du lieutenant-colonel L...; Clemenceau se montra convaincu que les officiers de Cordonnier n'allaient pas faire la fête à Commercy. On approchait du poste 8 *bis*. Des visages sans expression, hâves, roulés dans des bonnets de police, sur lesquels oscillaient des bourguignottes bosselées, surgissaient dans ce décor lunaire. La neige lente et muette enveloppait tout de ses flocons glacés; elle tombait sur les pensées comme sur des morts, sur les paupières brûlées de fièvre, sur les joues insensibles, modelées par la souffrance. Une ténacité aveugle, une énergie inconsciente composaient à chacun un détachement tranquille dans l'attitude et une sérénité légèrement méprisante, en dépit d'une vêture sans couleur et sans forme.

Clemenceau les cherchait tous, sautait de l'un à l'autre, les fouaillait de son regard aigu; les yeux ne se baissaient pas; ils restaient droits et calmes sous la flamme du vieux dompteur. La pipe en bataille, la cigarette railleuse, le soldat toisait le civil sans émotion. Et celui-ci admirait intensément. Après le succès éphémère de Denain, où l'émeute lui avait fait un cortège, il ne pouvait rêver mieux que de devenir un jour le chef de ces cœurs frustes et si simplement héroïques.

— Quelle belle école! — murmura-t-il.

Ils étaient arrivés devant l'entrée du boyau qui conduisait au poste 8 *bis*.

— Vous ne pourrez l'atteindre, monsieur le président, — fit le commandant, — qu'en rampant, c'est-à-dire en marchant à plat ventre.

— J'avais compris, — fit Clemenceau.

Et il rampa. Il roula allégrement ses soixante-quinze ans dans la boue. Il atteignit de la sorte le guetteur. Heureux, Clemenceau oubliait toute prudence. A voix haute, sur un ton bonhomme, il interpella le soldat :

— Eh bien, mon ami; quoi de...

Il n'eut pas le temps d'achever; un furieux coup de poing coupa la phrase en deux, tandis que le poilu lui soufflait dans la figure :

— Ferme ça : tu n'entends pas le boche qui tousse?

Clemenceau ne dit mot, mais le fou rire le gagnait. Il sortit du poste 8 *bis* l'âme épanouie, ivre d'émotion.

***

Le 23 février, Clemenceau reçoit les parlementaires anglais. De sa voix pénétrante il se déclare prêt à tout sacrifier, ses enfants, ses biens, pour aller jusqu'au bout. L'auditoire, remué jusqu'aux larmes, veut contempler de plus près le vieillard, à qui l'âge commence à donner une figure de légende. Il échappe à ses admirateurs pour tomber sur Chéron, qui, dans les couloirs du Sénat, se lamente et appelle la fin du cauchemar :

— Nous sommes fichus, — gémit-il, — à quoi bon continuer?

Clemenceau, d'un mot, le redresse.

— De quoi vous plaignez-vous? De ne pas devenir boche assez vite?

Chéron proteste...

— Le meilleur moyen d'honorer nos soldats, — dit Clemenceau, — c'est d'avoir confiance en eux.

Puis il aperçoit Malvy, toujours ministre de l'Intérieur. Il vient vers lui, prend son bras :

— Cela ne peut plus durer, cher ami, il faut en finir.

— Mais cela ne dépend pas de nous, — répond le ministre.

— Si! Vous sentez bien vous-même qu'il n'y a autour de vous que des incapables...

— Et alors? — fait Malvy interloqué.

Clemenceau lâche son bras, et, les mains ouvertes, dans une attitude qui lui est familière :

— Alors, il faut tout balayer.

— Le coup de force? — interroge Malvy qui sourit.

— Non. Pas le coup de force. La force seulement. Donnez votre démission; vous provoquerez une crise ministérielle; on m'appelle, et je provoque une crise présidentielle.

Malvy ne rit plus. Il sait que Clemenceau fera ce qu'il dit. Il en est capable. Le vieil homme ne craint rien, et surtout pas le risque.

— En pleine guerre! ce serait de la folie!

— Vous refusez!

— Je ne peux pas vous suivre; c'est peut-être vous qui avez raison, mais je n'en suis pas sûr.

— Réfléchissez! Adieu!

***

Gallieni, dégoûté, malade, donne sa démission de ministre de la Guerre. On parle de Clemenceau pour le remplacer.

— Tout plutôt que Clemenceau; c'est un fou furieux, — proclame Marcel Sembat dans les couloirs.

C'est aussi l'avis de Briand, que Clemenceau a fait comparaître dix-huit fois devant la Commission de l'Armée du Sénat. La presse allemande raconte ces choses à ses lecteurs et ajoute que Clemenceau sera la dernière carte de la France, qu'il débarrassera son pays de Poincaré et de Briand, et se hâtera de signer la paix!

Il est vrai que, dans l'*Homme Enchaîné*, Clemenceau s'acharne contre les généraux malheureux et les gouvernements imprudents. Sa campagne contre l'expédition de Salonique trouble les esprits. Elle semble bientôt se justifier par le désastre de Gallipoli et l'hostilité de Kitchener. Le polémiste a surnommé les partisans de l'expédition « les saloniciens ».

Quant à Sarrail, il le représente comme le personnage représentatif de cette « armée à qui le désœuvrement et le doute mettaient du vague à l'âme ». En novembre 1916, un sénateur radical-socialiste s'approcha de Clemenceau et lui dit :

— J'espère que vous n'allez pas laisser toucher Sarrail!

— Sarrail! Je ne m'en soucie pas! Je ne veux voir dans les généraux que leur valeur militaire... Ceux qui ont des recommandations politiques... quelle que soit la valeur de celles-ci, je ne m'en soucie pas.

Le même jour, lord Bertie, ambassadeur à Paris, remettait à Briand une note de son gouvernement demandant le rappel du commandant en chef des armées d'Orient.

Briand, embarrassé, ne savait que faire de Sarrail. Il était difficile de le laisser sans commandement. Toute la maçonnerie eût protesté. Il était difficile de le placer sous les ordres de Pétain, qui n'avait pour le général politicien qu'une sympathie assez tiède.

— Il n'est pas des nôtres, — avait dit un jour Sarrail à Clemenceau.

— Que m'importe, s'il sait gagner une bataille? — avait riposté le vieux jacobin.

Il continuait ses visites au front. Son hostilité à Joffre, qu'il jugeait brave homme, mais ayant cessé d'être l'homme du moment, s'affirma dans les comités secrets du 4 au 10 juillet 1916. Briand, tour à tour pathétique, familier, ironique, gouailleur même, se surpassa. Faisant allusion à Clemenceau il dit :

— Toutes nos responsabilités sont rendues plus pesantes, quand nous nous voyons non pas critiqués mais tenaillés, dans des articles signés de noms considérables.

Pour Sarrail et son état-major, composé en partie de parlementaires caillautistes :

— Il y a des députés mobilisés qui se sont attachés à la fortune de certains généraux et qui poussent ces chefs de clientèle.

Enfin, se tournant vers Doumer, qui avait posé avec Clemenceau la question Joffre :

— Ce que vous demandez n'est pas possible en ce moment; ne songez qu'à la Patrie!

C'était aussi vers le même moment l'opinion du général Foch, mais pour de tout autres raisons. Clemenceau, traversant Beauvais, reçut d'un officier l'avis que le général Foch désirait avoir avec lui un entretien confidentiel. Clemenceau lui donna rendez-vous le jour même à la préfecture.

— Je vous demande comme un service, — dit le général, — d'arrêter momentanément votre campagne contre le généralissime; *car s'il partait, ce n'est pas moi qui le remplacerais.*

A la suite de cette entrevue, Clemenceau modifie le ton de ses articles. Il avait connu Foch pendant son premier ministère. Il l'avait nommé au commandement de l'École de Guerre, malgré sa formation cléricale et sa parenté avec un jésuite; il avait en lui une rare confiance.

Mais l'élan était donné; et si Clemenceau se montrait moins acharné dans ses attaques, les autres adversaires de Joffre n'avaient pas désarmé. Briand, soucieux avant tout de consolider son ministère, voulut lui donner satisfaction. En décembre 1916, il lâcha Joffre et le remplaça par Nivelle malgré l'opposition de Painlevé qui voulait Pétain; la suite a prouvé que, sur ce point au moins, Painlevé voyait juste. Le cinquième ministère Briand se traîne jusqu'en mars 1917. La démission de Lyautey, ministre de la Guerre, précipite son agonie. Ribot est appelé. Un mois après c'est la fameuse offensive de Champagne, l'échec du 16 avril; le trouble dans le commandement, le désarroi au gouvernement. Ribot, invité peu après à s'expliquer sur ses buts de guerre, tient un langage équivoque. Il fait une distinction entre « annexion » et « restitution », mais néglige les « garanties ». Clemenceau, au Sénat, se fait l'interprète du mécontentement général et rédige un ordre du jour énergique qui est voté à l'unanimité.

Le 22 juillet, Clemenceau monte à la tribune du Sénat et prononce contre la politique du ministre de l'Intérieur un formidable réquisitoire. « Il y a une faille quelque part », dit-il. Il lui reproche sa mansuétude pour Merrheim, le principal instigateur des grèves; son mépris pour le carnet B qui contient les noms des révolutionnaires dangereux, ses complaisances pour Almeyreda, l'anarchiste à la solde de la police, le directeur d'une feuille défaitiste le *Bonnet Rouge*.

— Mes principes sur le carnet B, — expliqua-t-il, — les voici : dans ce carnet figurent 6 000 individus; il faudrait peut-être en retirer 1 500; mon sentiment est que, si l'on arrêtait ou poursuivait légalement une quinzaine d'individus, tout le reste pourrait être en paix. C'est devant ces quinze individus que le gouvernement recule.

Clemenceau sait ce que lui répondra Malvy : « Il ne faut pas porter la main sur la classe ouvrière. » A cela le sénateur du Var réplique : « Je veux la défendre au contraire. L'ouvrier s'enrôle sans le savoir sous les plis de l'antipatriotisme. Il est manœuvré par une quinzaine de meneurs qui, comme Almeyreda, ont pris la précaution d'exercer pendant deux semaines un métier pour justifier leur propagande.

— Savez-vous ce que je voudrais? Ce jour serait le plus beau de ma vie, si, en descendant de cette tribune, j'entendais M. Malvy, qui n'eut jamais à se plaindre de la République, venir ici nous dire : « Messieurs, je me suis trompé; j'ai commis des erreurs, mais, dans les conditions actuelles, je crois que je ne peux plus continuer ma tâche. Il n'y aurait là rien que d'honorable pour lui. »

Clemenceau lit ses documents. Il constate que chacun depuis la guerre dit et écrit ce qu'il veut, que l'un accuse la France de n'avoir pas tout fait pour maintenir la paix; qu'un autre rend l'Angleterre responsable de la guerre; qu'un troisième fait l'apologie du peuple allemand; qu'à Lyon, enfin, un journaliste a pu écrire que les soldats français commettaient autant d'atrocités que les soldats allemands... La lecture se poursuit au milieu de l'émoi général et Clemenceau ajoute :

— Voilà les gens avec lesquels on traite, pour ne pas faire fonctionner le carnet B.

Implacable, l'accusateur déchire le voile qui cachait aux regards du pays le secret de tant de défaillances, de tant de découragements, de tant d'attitudes troublantes, de tant de lenteurs. Il y a corrélation entre les grèves et les révolutions. Des malheureux ont payé de leur vie le crime des autres. Il y a des hommes qui ont souffert.

— Quand j'entends dire que notre politique de paix n'a pas fait couler de sang je réponds : « Elle en a fait couler plus que n'aurait fait l'autre! »

Cela signifie-t-il que Clemenceau est opposé à la répression ?

— Vous savez bien le contraire. Seulement je veux dire qu'il y a des hommes qui, subissant leur peine, ont avoué qu'ils avaient été victimes d'une abominable propagande.

Malvy, à son banc, n'a pas le visage d'un coupable. Il se défend mal, parce que sa politique n'a de défense qu'en elle-même, ne tient que par un principe : « Laisser faire, laisser dire, pour tout savoir, tout surprendre. » Ce ne sont pas là des arguments de tribune; mais ce sont d'excellentes raisons de cabinet en temps de paix. La guerre comporte la réduction des risques au minimum. La manière de Malvy les augmente au lieu de les diminuer. Clemenceau, maintenant, raconte l'histoire de deux Allemands surpris à Dinard, avec un permis du ministère de l'Intérieur. Le maire de l'endroit, le lendemain, a recommandé à la population le respect des étrangers. Ce singulier personnage ne distingue pas entre l'ennemi et le neutre. Il couvre généreusement l'un et l'autre de son autorité municipale. Enfin, c'est l'Autrichien Fridiger qui rentre à Paris en mars 1915; c'est l'Autrichienne Kovacs que l'on fait accompagner en Espagne, après quatre mois d'efforts inutiles pour l'expulser.

— Monsieur le ministre de l'Intérieur, — crie soudain Clemenceau, — je vous accuse d'avoir trahi les intérêts de la France[1].

Et il achève :

— Il faut que cela cesse. Je suis monté à cette tribune, ce sera mon dernier mot, pour faire que cela ne puisse pas recommencer.

Sur-le-champ, l'émotion fut grande au Sénat et le succès de Clemenceau considérable dans l'auditoire. Mais le pays n'apprit que par lambeaux les détails de la séance. Tous les grands journaux étouffèrent le réquisitoire et résumèrent le vote unanime de l'ordre du jour qui invitait le gouvernement « à assurer la répression de la propagande criminelle dirigée contre la discipline et la sécurité du pays ».

1. Cette phrase, qui, effectivement, fut prononcée, a été rayée dans les épreuves de l'*Officiel* et remplacée par : « Vous avez manqué à tous vos devoirs. »

***

Un homme, des hauteurs qui le condamnent à l'impuissance, assiste à la mêlée politique : c'est Poincaré. Il ne nourrit pas pour Clemenceau des sentiments très tendres. Clemenceau n'appelle pas cette sorte de sentiments, mais, dans la conflagration des ambitions, des haines, dans l'affaissement général des consciences, dans la servilité des abandons, dans la gangrène qui gagne le pays, il apparaît à Poincaré, que tout ce qui est vigoureux, énergique et grand s'est réfugié chez le vieux fauve de la rue Taitbout. Auprès de lui quelqu'un le répète sans cesse : Alfred Capus. Il y a peu de temps, l'écrivain du *Figaro* avait polémiqué assez durement avec Clemenceau; celui-ci, dans l'*Homme Enchaîné*, s'était attaqué une nouvelle fois au haut commandement. Capus lui rappela qu'en 1907 et 1908 il avait laissé réduire systématiquement les budgets de la guerre et de la marine.

Clemenceau, vexé, voulut connaître Capus. Ils devinrent amis aussitôt; depuis ce jour, Capus regrettait ouvertement, devant le Président de la République, que, dans cette tempête sans exemple, Clemenceau ne fût pas au gouvernail, mais Poincaré avait un autre ami, Sembat, qui haïssait Clemenceau.

— Tout plutôt que Clemenceau, le coup d'État même.

— Que voulez-vous dire? — questionnait Poincaré.

— Oh! — faisait Sembat, — ce n'est pas un coup d'État bien terrible que je vous propose; mais je pense avec tous mes amis socialistes... *tous*...

Sembat insistait sur cette unanimité.

— ... Je pense avec eux qu'il serait préférable pour le pays que vous vous proclamiez chef du gouvernement en gardant la présidence de la République.

— Les deux présidences fondues ensemble?

— Oui, avec tous les pouvoirs.

— La dictature?

— Oui, la dictature.

Poincaré considéra Sembat longuement avec un sourire des yeux et des lèvres. Sembat, qui ne lui connaissait pas cette attitude mystérieuse, fut interloqué.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, mon cher président?

Poincaré eut une hésitation, puis il déclara :

— Je vous regarde ainsi, parce que vous venez de toucher le fond même de ce qui est ma pensée depuis de longs mois. C'est vrai, l'échec d'avril, les mutineries, la trahison, le découragement, m'ont souvent fait me demander où serait en fin de compte la solution du désespoir si tout venait à craquer. J'ai retourné les textes de la Constitution; j'ai fouillé les précédents, j'ai scruté la légalité. Rien ne s'oppose à ce que je me proclame demain Président du Conseil. Ce serait un petit coup d'État par l'absence de précédent, mais je m'y résignerai, si, toutes les autres cartes jouées, il ne me reste plus que celle-là.

Sembat était très agité.

— Il ne faut pas attendre plus longtemps. La situation est mûre. Nous allons à l'abîme, si vous ne vous décidez pas.

Poincaré, de sa table, fit « non » doucement.

— Il y a encore une carte...

Sembat, nerveux, réfléchit un instant.

— Oui, je sais... Mais alors il y en a deux... au choix. Il y a Clemenceau et Caillaux.

— C'est exact! — fit Poincaré. — Le moment est venu de choisir. Quant à moi, j'ai choisi.

Le député socialiste eut un mouvement d'inquiétude.

— Clemenceau? — interrogea-t-il.

— Oui, Clemenceau... C'est notre dernier atout... S'il n'est pas bon, ce sera moi.

Sembat ne se contenait plus.

— C'est une folie : entendez-vous, mon cher ami, une folie...

— Qui sait?... — fit Poincaré.

Le lendemain, le Président de la République recevait Stephen Pichon, mandaté par Clemenceau.

***

Nous étions au tournant décisif de la guerre. Deux hommes face à face, avec des réactions communes et des buts opposés, incarnaient le double espoir de la France. Avec Caillaux, c'était la paix immédiate, avec tout ce qu'elle imposait d'aban-

dons, de sacrifices inutiles, de vies sacrifiées. Avec Clemenceau, c'était la guerre jusqu'à la victoire, avec l'espoir des réparations nécessaires et d'une paix durable. Après trois années d'efforts surhumains, la France était placée devant un dilemme : tout lâcher avec Caillaux, tout reprendre avec Clemenceau. Mais si depuis 1914 les partisans de la paix blanche et ceux de la paix victorieuse avaient jusque-là pu cohabiter sans trop de dommages, aujourd'hui la question ne se posait plus. Il fallait que l'espoir d'une paix prématurée fût coupé dans ses racines, ou que l'énergie de la résistance jusqu'au bout fût brisée d'un seul coup. Les deux politiques ne pouvaient aller de pair. Ou Caillaux irait en prison et Clemenceau monterait au pouvoir; ou Clemenceau serait *fusillé* pour laisser Caillaux négocier avec l'Allemagne. Des deux hommes l'un était de trop. Il n'y avait pas de place pour deux politiques; il fallait agir.

Le 16 octobre, Sembat avait dit :

— La journée achève de régler les destins du cabinet Painlevé.

Ces destins ne furent réglés que le 13 novembre par 277 voix contre le cabinet et 186 pour. La droite applaudit. La gauche répond en hurlant : « A bas Clemenceau! » Augagneur en sortant de la séance dit seulement :

— Il faut Clemenceau.

***

Clemenceau fut appelé par un mot signé de l'officier de de service à l'Élysée et ainsi conçu :

*Le Président de la République prie monsieur Clemenceau de vouloir bien se rendre aujourd'hui à l'Élysée à* 14 *heures.*

*L'Officier de service :*
L. PORTIER

Il n'avait pas remis les pieds à la présidence de la République depuis le 27 août 1914; il serra la main de Poincaré comme si rien ne s'était passé. Il fut aimable, enjoué, plein d'entrain et de résolution. Poincaré montrait quelque cou-

rage en l'appelant. Dans les couloirs parlementaires, les hommes de Caillaux et de Sembat avaient fomenté une espèce d'émeute contre le futur président du Conseil. Les socialistes avaient déjà prononcé l'exclusive contre lui; ils voulurent inciter les radicaux à les imiter; mais ceux-ci refusèrent. Antonin Dubost et Deschanel étaient allés trouver Poincaré et lui avaient déconseillé d'appeler Clemenceau. Steeg, dit en quittant la place Beauvau :

— Le cabinet Clemenceau, c'est la paix avec l'Allemagne par la guerre civile.

La C. G. T. emboîte le pas aux socialistes. Ses dirigeants parlent de grève générale. Barthou veut les Affaires étrangères ou rien. Doumer veut tout. Sembat annonce que, fort heureusement, l'expérience sera courte. Tout se ligue, se coalise contre celui que Laval, du reste fort bien dans la circonstance, appelle « le Vieux ». Mais la vague parlementaire est roulée dans le flot de l'opinion; et celle-ci est pour Clemenceau...

Ce sera l'éternel honneur de Poincaré d'avoir oublié, à cette heure, les injures ou les suspicions dont l'avait accablé Clemenceau, pour ne songer qu'au salut du pays. Tous les prétextes s'offraient à lui, tous les concours se proposaient pour rejeter Clemenceau. Il a résisté : c'est bien. Un homme pourtant était venu du front à l'Élysée pour demander qu'on appelât Clemenceau : le général Pétain.

— Nul gouvernement ne pourrait faire meilleure impression au front, — déclara-t-il au président[1].

GEORGES SUAREZ

1. Tout le monde connaît les événements qui suivirent, ce que fut le ministère Clemenceau, les services immenses, décisifs qu'il rendit au pays.

M. Georges Suarez compte, dans un ouvrage qui sera très prochainement publié, *La Vie orgueilleuse de Clemenceau* étudier l'ensemble de la carrière du grand homme d'État.

# CE DOUX NOM : NATACHA

En l'an de grâce mil neuf cent vingt-cinq, la Régie française, désireuse de venir en aide aux réfugiés russes, a jeté sur le marché des cigarettes « Natacha » au bout cartonné. J'en achetai aussitôt une boîte et, lançant en l'air des anneaux irréguliers de fumée malodorante, je me mis à songer à ce doux nom auquel sont liés plusieurs souvenirs touchants de ma vie.

Pas une seule Natacha adulte n'a croisé le fil de sa vie avec le mien, — mes souvenirs ne sont point de cet ordre-là. Mais il y eut plusieurs Natacha, petites et blondes, les unes réelles, d'autres créées par mon imagination, qui ont failli apporter dans le brouhaha de mon existence la lumière égale de la vie de famille. Ont failli, mais ne l'ont pas apportée... Que vois-je là-bas, à l'horizon? N'est-ce pas l'aube du coucher?... Ont failli, mais ne l'ont pas apportée et donc ne l'apporteront plus.

A l'époque où le soleil luisait encore haut à mon horizon, j'ai voulu adopter un enfant (pour savoir pour qui et pourquoi vivre). Je demeurais alors à Rome en émigré politique et on m'écrivit un jour de Russie qu'il y avait une petite fille appelée Natacha dont la mère venait de mourir de tuberculose, et dont le père se trouvait en prison : ne voudrais-je pas m'en charger? C'était en l'année mil neuf cent sept.

Je demandai : pour quelle raison le père est-il en prison? Si c'est un criminel de droit commun, ce ne sera pas un obstacle. Mais si c'est un délinquant politique... Ne serait-ce pas par hasard un marxiste?

J'appartenais moi-même à cette époque au parti des *populistes*. De toutes les maladies, je ne craignais qu'un seul mal héréditaire; le mal des socialistes-démocrates. On peut redresser des enfants défectueux selon le système de Montessori. Mais quant au marxisme, je l'ai toujours considéré comme un vice organique très grave; est-il guérissable? N'est-il pas causé par l'atrophie de la glande thyroïde, ou de quelque autre glande importante? N'est-il pas transmis aux enfants par atavisme comme le strabisme, le bec-de-lièvre, le rachitisme, ou l'imbécillité héréditaire?

On me répondit : le père est en effet un marxiste. Je dis : non, je ne puis me décider à prendre cette petite fille, la responsabilité est par trop grande.

Et cette première Natacha ne devint pas ma fille.

Nous demeurions alors dans une villa sur le littoral élevé de la Méditerranée, dans un charmant hameau de pêcheurs italiens. C'était au printemps. J'avais pour cabinet de travail une petite chapelle transformée et j'y travaillais la nuit, car, le jour, le soleil brillait et la mer appelait; comment voulez-vous que l'on écrive? Nous vivions en une communauté de jeunes où il n'y avait que deux couples mariés.

Tard, un soir, une charmante jeune fille entra chez moi, s'assit avec gêne près de ma table et dit :

— Oncle Michel, si un homme m'a plu, que faut-il faire?

« Oncle » : je n'étais point son oncle, mais j'étais l'un des plus âgés de la villa. Et je lui ai demandé :

— Dites-moi, vous plaît-il beaucoup?

— Beaucoup.

Et ses yeux disaient : beaucoup!

Alors je lui dis :

— Que voulez-vous? Il n'y a pas à y réfléchir longtemps; vous n'inventerez rien d'autre. Que Dieu vous bénisse. C'est bête, évidemment, mais, que voulez-vous? l'homme est ainsi fait...

Elle s'en alla, et moi, je me dis :

— Voilà qu'on commence déjà à me demander conseil en pareilles affaires. C'est flatteur et triste...

Et j'étais un peu envieux aussi...

Une autre nuit, j'avais travaillé jusqu'à l'aube. A l'aube

je sortis prendre l'air au jardin; au moment de rentrer, je mis quelqu'un en fuite dans l'escalier. Elle se cacha sur le palier supérieur, mais mal; pieds nus, les cheveux défaits, des yeux étranges — ça ne trompe pas.

Et je me demandai : qu'ont-ils besoin de se cacher?

Le soir de ce même jour, on nous servit un énorme plat de macaronis — pour quinze personnes. « Y a-t-il du vin? » Oui, en voici deux *fiaschi*! Alors je demandai la parole :

— Camarades, je propose de boire à la santé de nos gentils compagnons, Hélène et Nicolas.

Ils rougirent et nous bûmes encore et encore.

Nous changeâmes la distribution des chambres de façon qu'Hélène et Nicolas ne fussent plus logés à deux étages différents. Inutile, dès lors, de courir pieds nus dans l'escalier.

En automne ils partirent pour Paris. Lui avait un passeport, elle n'en avait pas. A cette époque on ne demandait pas de passeport à la frontière, mais à Paris il fallait avoir un permis de séjour. Plutôt que de les laisser se débrouiller et s'improviser un passeport, je leur donnai mon vieux permis de séjour parisien, commun pour ma femme et pour moi. Ils seraient tranquilles ainsi, jusqu'au moment où ils se seraient procuré ce qu'il leur fallait. Il était plus commode pour eux de porter un même nom.

Ils s'étaient donc installés à Paris, et un jour ils m'écrivirent :

— Félicitez-nous. Une fille nous est née; il a fallu l'inscrire à votre nom, car nous n'avons toujours pas d'autre passeport. La petite s'appelle Natacha.

Et je devins père.

Une année plus tard, lui rentra en Russie; le délai de son expulsion était expiré; et elle revint en Italie, dans une autre agglomération d'émigrés russes où j'allais deux ou trois fois par an. J'y vis ma fille, ma douce petite blondinette. Elle savait dire « papa », mais son papa n'était pas là et elle se mit à me dire « papa » à moi.

Son vrai papa s'attardait en Russie. Maman s'énervait, maman pleurait, maman ne pouvait plus vivre toute seule, sans ami et sans but. Petite et frêle d'apparence, elle avait jadis été une « terroriste », s'était enfuie de prison, et ne pouvait rentrer légalement en Russie. Quelque chose de

pénible et de compliqué se passait dans son âme, — ne cherchons pas à le pénétrer. Et elle décida de partir pour Paris, où se trouvait déjà à cette époque le centre de l'émigration politique, pour tenter peut-être de regagner la Russie. Le seul obstacle à ses projets était sa petite fille — Natacha. Mais il y avait « l'oncle Michel », devenu maintenant « papa Michel ». Et elle me donna sa petite fille — avec son extrait de naissance sur lequel j'étais inscrit comme le père et ma femme comme la mère de l'enfant.

Mais je ne suis demeuré père que près d'un mois. La mère ne put rester longtemps séparée de son chef-d'œuvre aux boucles blondes. L'amour maternel l'emporta sur les élans « révolutionnaires ». Elle revint. Et pendant une longue série d'années j'allai de temps en temps visiter celle qui m'avait été donnée, puis reprise, ma fille de nom, la petite Natacha. Maintenant, en disant « papa », elle ne pensait plus qu'à moi. L'autre « papa », papa Nicolas, était trop loin.

Je lance en l'air des anneaux de fumée en tirant sur la cigarette française « Natacha » et d'une main je caresse une grande enveloppe jaune. A l'intérieur, dans d'autres petites enveloppes, se trouvent des boucles de cheveux dorés. Sur les enveloppes des inscriptions : « Les cheveux de Toussia[1] à un, à deux, à cinq, à sept ans »... Que voulez-vous, eh bien, oui, je suis très sentimental. C'est que, voyez-vous, je n'ai jamais été père, — et c'est pourquoi il y a en moi tant de tendresse paternelle inépuisée. Ces reliques étaient conservées dans mes archives de Rome; je les ai trouvées, les ai apportées ici. Je les garde dans le tiroir de mon bureau.

Mais où donc est-elle, ma fille?

Je l'ignore. Je sais seulement qu'elle est en Russie.

Je me rappelle : en mil neuf cent dix-sept, les derniers émigrés revenaient en Russie. Un coup de sonnette à ma porte. J'allai ouvrir. La mère et la petite entrèrent et cette rencontre aurait été joyeuse, si dans les yeux de la mère il n'y avait eu de l'effroi et du désespoir.

— Vous arrivez de la gare?

— Non, nous avons été... encore... ailleurs.

1. Diminutif de Nathalie, tout comme Natacha.

Pendant qu'on lavait, peignait et restaurait la petite fille, la mère, assise dans mon cabinet, me racontait d'une voix entrecoupée, avalant ses larmes :

— Il ne m'avait pas prévenue... évidemment, il ne le pouvait pas, il n'y a pas de poste régulière. J'ai sonné et j'ai demandé :

» — Monsieur est-il là?

» La bonne m'a dit :

» — Monsieur est en voyage, mais madame est là.

» — Madame? Quelle madame?

» — Mais sa madame.

» Et nous sommes parties. J'ai tiré Toussia par la main... »

— Mais écoutez, pourquoi n'êtes-vous donc pas venue chez moi d'abord? Je vous avais cependant écrit.

Étonnée, elle me dit :

— Mais, papa Michel, je croyais rentrer chez... moi. Il ne m'a pas écrit un seul mot pour me dire que je ne pouvais pas venir chez lui.

Après un silence :

— Vous croyez que je le blâme pour... pour ça? Non, pas pour ça, mais pour sa lâcheté. Je lui ai télégraphié en route, pensant qu'il viendrait à la gare. Et lui, il a fui. J'arrive de la gare, je sonne, et Toussia a tout entendu. Elle est si éveillée. Elle m'a demandé : « Maman, papa Nicolas n'est pas là? Il n'y a que madame? » Je l'ai vite emmenée. Que vais-je faire maintenant?

Puis on amena Natacha, propre, mais point gaie. Et sa mère dit :

— Tenez, papa Michel, voici votre fille. Toussia, voici ton papa Michel.

Papa Michel ne resta pas père longtemps. En dehors de lui des drames humains se déroulaient. Mais dans les moments les plus tragiques les deux parties venaient frapper à sa porte. Un homme échevelé, confus; une femme amaigrie, aux nerfs complètement ébranlés. Papa Michel les aimait beaucoup, mais aurait souvent voulu les envoyer au diable. Lorsqu'il en eut définitivement assez, il leur dit :

— Vous êtes fous tous deux et je regrette vivement de

vous avoir bénis jadis avec des macaronis et du vin italien. Que me voulez-vous encore?

Un jour, il leur dit à tous deux de venir à la même heure. Chacun vint sans savoir que l'autre serait là. Et alors papa Michel ouvrit bien grande la porte de ses deux chambres contiguës, poussa dans le cabinet où se trouvait la mère de Toussia l'homme échevelé et confus, et leur cria d'une voix irritée :

— Tenez, vous voici tous deux, battez-vous, embrassez-vous, séparez-vous, réunissez-vous, mais laissez-moi tranquille!

Il partit de chez lui et ne rentra qu'une heure plus tard. Il les trouva tous deux assis sur le divan avec des physionomies idiotes de jeunes amoureux. C'était écœurant et papa Michel était sombre et furieux. Quand les deux idiots tentèrent, avec une feinte indifférence, d'adresser la parole à papa Michel, en prenant, bien entendu, ainsi qu'il sied à toutes personnes heureuses et raisonnables, un ton protecteur, — papa Michel sortit de son tiroir l'extrait de naissance de sa fille et le tendit aux nouveaux parents. L'homme échevelé ne manqua pas de faire observer qu'il faudrait un acte notarié — la renonciation de papa Michel à ses droits paternels en faveur des parents de Natacha.

— Si drôle que cela paraisse, — dit-il, — il vous faudra nous autoriser à adopter notre propre fille.

Papa Michel est avocat. Il rédigea un papier et le fit légaliser. Si drôle que cela paraisse, il renia sa fille. Si drôle que cela paraisse, lui qui toute sa vie durant avait chéri le rêve d'avoir une fillette blonde, il en fit cadeau à ce couple de fous.

Et papa Michel cessa d'être le père de Natacha. On emmena l'enfant dans une autre ville et il ne la vit plus jamais.

Il réunit des contes écrits pour des enfants d'autrui, les édita en un volume intitulé : *Contes et autres choses*, et inscrivit à la première page cette dédicace :

*C'est à toi, petite fille Toussia, ma fille de nom, mon héroïne constante, que je dédie ce recueil. Tout comme toi, ces contes sont nés en exil; tout comme en toi, le puéril s'y mêle au sérieux. Je ne les avais point écrits pour toi : — à cette époque lointaine la*

*terre ne baisait pas encore les petits pieds; mais je les ai réunis pour toi, pour pouvoir, par la promesse de te lire ce petit livre sur un divan moelleux, t'attirer en Russie du lointain et merveilleux pays où nous nous chauffions jadis aux rayons du soleil étranger.*

Quelques années plus tard, revenu en exil, il apprit incidemment que son livre avait été traduit en italien et publié à Milan. Il se le procura et apprit dans l'avant-propos du traducteur que « l'auteur du livre est allé à la guerre et a disparu sans laisser de trace »; mais il ne fit point grief à l'éditeur, ni au traducteur, d'avoir disposé de son livre sans autorisation. Pouvait-il leur en vouloir, puisqu'ils avaient si bien choisi le titre du petit volume, emprunté à l'un des contes :

*Rondinella Natascia,* Natacha l'Hirondelle.

Je fume encore une cigarette française « Natacha » au bout cartonné et je songe que tout cela s'est passé il y a terriblement longtemps, dans une autre existence et sous une autre latitude.

Et je songe aussi que le cycle des Natacha ne se borne pas à ce que je viens de raconter. Il y eut encore une autre candidate à la fondation du bonheur familial du stérile papa Michel, à la fibre paternelle si sensible.

Le bonheur et le malheur de ceux qui écrivent consistent à noyer dans l'encre et à transposer sur le papier le trop-plein de leurs émotions. Si la cigogne a refusé de m'apporter une fille, si toutes mes recherches sous les feuilles de chou furent vaines, rien ne pouvait pourtant arrêter mon imagination!

Je devins alors père d'une petite fillette aux boucles blondes, aux yeux bleus, née d'une union avec l'imagination. Elle n'était pas ma fille par le sang, mais l'était par l'esprit, fruit d'un amour spirituel. Je l'ai élevée dès les premiers mois de son existence, et cet être minuscule remplit d'une signification nouvelle toute ma vie personnelle.

Ses premiers pas hésitants, son premier mot, le premier bâton qu'elle traça au crayon, — tout cela était inscrit et

enregistré dans un précieux *Journal de Toussia*, le journal de mon trésor inappréciable. Je lui parlais, à elle qui était née sous le ciel italien, de la neige légère, de la forêt de pins, du lièvre qui a toujours une oreille dressée, de la rivière où poussent des nénuphars si semblables à des tasses de porcelaine sans anse, de notre pays qu'elle verrait un jour. Je lui donnai tout l'amour d'un père stérile et toute la tendresse léguée par sa mère morte prématurément, par celle qui n'avait jamais été ma femme, mais seulement ma compagne spirituelle. Et nous vécûmes tous deux, retranchés par notre amour du reste de l'univers qui ne servait que de fond indispensable à notre vie, mais en son essence ne nous était pas nécessaire. Il n'était qu'un bruit familier à peine perceptible.

Et soudain, l'absurde et l'effroyable se glissa près de nous : ma Toussia tomba malade. Je passai près de son lit des jours et des nuits, luttant contre l'horrible bourreau obstiné à se saisir de la vie de ma petite qui n'avait point encore vécu; et je parvins à la lui arracher, mais pas pour longtemps. Après avoir surmonté la crise de la maladie, ma petite fille n'eut plus la force de revenir à ce monde qui lui préparait tant de joies — la neige blanche, la rivière aux nénuphars, la forêt de pins, le lièvre à l'oreille dressée. Au bord de la mer où je l'avais emmenée, une ondine, petite comme elle, sortit de l'eau et lui fit signe. Et ma fille unique, l'enfant de mon imagination, commença à dépérir lentement.

Ce fut à l'aube d'une claire journée; un traîneau blanc sortit du lointain laiteux de la mer, et des chevaux blancs emmenèrent ma petite fille, ma Natacha. Ils l'emmenèrent dans un autre monde, inaccessible encore pour moi. Une chose était arrivée qui n'a pas de nom, qui ne peut avoir de sens, à laquelle ni l'esprit ni le cœur ne peuvent survivre. J'eus un rêve affreux... et je ne pus m'éveiller.

Les écrivains, ce sont des conteurs de mensonges; mais il arrive à chacun d'entre eux de vivre une fois son mensonge dans toute son intensité, — c'est à l'époque de sa création. Cela s'appelle, je crois, de l'inspiration. Je mis deux ans à écrire la nouvelle en question et je subis une vraie torture au moment où ma petite héroïne tomba malade. Je ne savais

jusqu'au bout si je pourrais l'arracher aux griffes de la mort et les derniers chapitres furent pour moi une réelle souffrance.

Je pense que ce n'est pas ainsi qu'il faudrait écrire. L'art exige un esprit calme et détaché. Actuellement, alors que plusieurs années se sont écoulées, je vois parfaitement tous les défauts de mon œuvre. Mais alors... je ne voyais clairement, jusqu'à son moindre détail, jusqu'à son grain de beauté, jusqu'à son petit ongle rose, que ma Natacha, qui n'était jamais née, n'avait pas vécu, et que je ne l'aimais pourtant pas moins que j'aurais pu aimer une enfant en chair et en os.

Un jour, ayant relu pour la dernière fois mon grand manuscrit, intitulé *Ma Fille*, je l'expédiai en Russie pour être imprimé.

Ce jour s'est gravé dans ma mémoire parce qu'il a été marqué d'une surprise stupéfiante, d'une de ces coïncidences bizarres qui ne se répètent jamais.

C'était à Rome. Ayant remis mon manuscrit à la poste, j'avais traversé la rue et j'étais entré dans le célèbre café *Aragno* où se réunissait tous les jours la confrérie internationale des hommes de lettres. Je m'assis à une table et l'on me présenta un journaliste bulgare, un homme de haute taille, sérieux et réservé. Nous échangeâmes quelques phrases.

Lorsqu'il eut pris congé et fut parti, l'un de mes amis me dit:

— Savez-vous, ce Bulgare a une fillette, Natacha, toute blonde et blanche et si gentille. Il l'a amenée à ma petite fille pour qu'elles jouent ensemble. Et l'on raconte qu'il la bat et voudrait, semble-t-il, s'en débarrasser.

— Il bat sa petite fille?

— Oui. Et pourtant, c'est un amour d'enfant, très caressante.

— Quel âge a-t-elle?

— Cinq ans, pas davantage.

L'enfant blonde de mon imagination s'était appelée Natacha; elle avait cinq ans au moment où la mort me l'a arrachée. Elle avait eu des yeux bleus et avait été très caressante. Mais moi, j'avais été meilleur père.

Le lendemain, je retrouvai au même endroit le journaliste bulgare. Il était seul. Je m'assis en face de lui et lui demandai :

— Vous avez amené avec vous votre petite fille? J'ai entendu dire que c'est une enfant délicieuse.

— Oui, elle est gentille.

— Ne s'appelle-t-elle pas Natacha?

— Si.

Je voyais qu'il ne parlait pas volontiers de sa petite fille. Alors je lui dis franchement :

— Écoutez, je suis seul, je gagne passablement bien ma vie et j'aime les enfants. L'on m'a raconté que pour certaines raisons vous... vous pouvez ne point me répondre... que vous seriez disposé à confier pour un certain temps ou peut-être définitivement votre fille à quelqu'un d'autre, car elle vous gêne. Si c'est vrai, je voudrais m'en charger.

Il me répondit simplement :

— Oui, c'est exact.

— Mais consentiriez-vous à vous en séparer pour toujours? Pour qu'elle vous oublie et nomme un autre son père? Attendez avant de répondre. Écoutez-moi encore. Je viens de vous le dire : je prendrais votre fille sans l'avoir vue. Mais vous devez y renoncer définitivement et ne plus la revoir qu'elle ne devienne grande. Je l'adopterai et nous régulariserons votre renoncement, pour autant que c'est possible, devant les légations russe et bulgare. Je suis un émigré politique, mais je m'engage à régulariser tout.

Il réfléchit un peu, et dit :

— Ma foi, c'est acceptable. Je ne vous cacherai pas ce que vous avez déjà entendu dire — que ma petite fille me gêne. Elle est née à Pétersbourg au moment où j'y faisais mes études. Sa mère est russe. Notre liaison était restée secrète et nous avons réussi à cacher aux parents la naissance de l'enfant. La petite a vécu d'abord dans un orphelinat, puis chez une brave femme, puis, il n'y a pas bien longtemps, je l'ai prise. Mais il faut vous dire que moi, je me suis marié en Bulgarie; la mère de Natacha s'est mariée à Pétersbourg. Le passé est oublié depuis longtemps. Pour diverses raisons — compréhensibles d'ailleurs — il me faut cacher que j'ai une fille. Il est évident qu'elle me gêne.

— Par conséquent, vous êtes d'accord?

— En principe, oui. Mais nous ne pouvons guère discuter

ici les détails. Permettez-moi de venir vous voir demain avec la petite. Vous pourrez la voir et nous causerons.

— Parfait. Venez donc déjeuner.

Le lendemain matin, l'appartement du petit fonctionnaire italien, dont j'occupais trois pièces, était en émoi.

Ayant appris que j'attendais une petite visiteuse qui allait peut-être devenir ma fille adoptive, mon gros ami et domestique, mon échevelé, malpropre, mais tendre et soucieux Sérafino, ne fut pas moins ému que moi-même. L'eau pour les macaronis bouillait à gros bouillons, la poussière fut balayée même sous les divans. Sur ma table à écrire s'étalait, les bras écartés, une poupée neuve aux grands yeux, un gros nœud de soie dans les cheveux. Dans la salle à manger luisaient trois couverts et deux bouteilles : du Chianti rouge et du Frascati couleur d'ambre. Dans l'escalier, derrière les portes entr'ouvertes, veillaient nos voisines auxquelles Sérafino avait confié l'événement attendu. Je demeurais depuis cinq ans dans ce grand immeuble du quartier ouvrier, aux fenêtres donnant sur la place du Risorgimento et sur le Vatican, et tous mes voisins étaient de mes bons amis.

Vers midi, j'allais et venais nerveusement dans mon cabinet de travail, tentais de m'asseoir sur le divan, me levais d'un bond, arrangeais les livres sur les rayons, ouvrais et refermais mon encrier, allumais cigarette après cigarette. Sérafino, affublé d'un tablier qui recouvrait son gros ventre, passait à tous moments son visage soucieux à l'entre-bâillement de la porte et disait :

— *Vedrà! Ma stia tranquillo, che tutto va benone...*

Mais... voilà qu'on sonne...

Je m'assieds dans un fauteuil près de la table et m'efforce de paraître calme.

J'entends des pas d'enfant... Puis, devançant son père, une petite fille paraît à la porte, sourit et court à moi.

C'était elle, ma Natacha, l'héroïne de ma nouvelle. Je n'étais pas le seul à la reconnaître : nous nous reconnûmes l'un l'autre. Elle accourut, grimpa sur mes genoux, m'entoura le cou de son bras et saisit aussitôt la poupée. A la porte se tenaient un homme sérieux et barbu, de haute taille, et mon Sérafino dont les yeux étaient humides d'attendrissement.

C'était elle, il était impossible de s'y tromper! C'étaient ses yeux, ses cheveux d'or clair, son rire d'or clair également, sa chaleur et son contact. C'était cette petite fille Natacha que je m'étais inventée à moi-même, à laquelle je parlais des pins, du lièvre et de la neige blanche.

Elle passa près de deux heures avec moi et je ne découvris pas un seul geste qui ne me fût familier. Nous nous souriions, et l'homme barbu était un étranger lointain, un témoin fortuit de notre bonheur. Il me semblait même qu'il nous considérait avec une certaine ironie ou peut-être une certaine hostilité. Nous ne pûmes causer avec lui — j'étais trop occupé de Natacha et l'on ne pouvait parler devant elle. En nous quittant, nous prîmes rendez-vous pour le lendemain au café.

Natacha emporta avec elle la grande poupée et nous laissa pour toute la journée son sourire. Après son départ je tentai d'être sérieux, mais les coins de ma bouche sautillaient. Sérafino ne voyait pas la nécessité de se contenir. Il bavardait sans trêve, poussait des exclamations, invoquait l'opinion enthousiaste des voisines, celle de la sora Julia principalement — qui avait des enfants à ne savoir qu'en faire et s'y connaissait; il faisait des projets de déplacements de meubles et me vantait le magasin dans lequel on pouvait acheter à bon compte le meilleur petit lit d'enfant. Il avait apparemment l'intention de devenir lui-même bonne d'enfant.

Mon pauvre Sérafino, mort depuis longtemps, mon meilleur ami italien, si sincère, absurde et bon!

J'arrivai au café bien avant l'heure du rendez-vous. Je m'assis à la table d'un ami italien, le directeur de la bibliothèque publique; c'était un russophile et un connaisseur de la langue russe. Je ne pouvais parler que de ma joie et je ne pus me retenir de confier à mon ami l'événement extraordinaire de ma vie.

Il me demanda :

— Qui est le père? Un Bulgare? Quel est son nom?

Je le lui nommai.

— Écoute, — me dit-il, — je n'ai pas le droit au fond de t'en parler, mais je ne voudrais pas que tu aies des ennuis, et de gros. Il faut que ce que je vais te raconter reste entre nous. Ce Bulgare va être arrêté.

Et il me conta :

— Grâce à ma connaissance du russe, j'ai parfois à traduire des documents pour notre Ministère des Affaires étrangères. Et je viens justement de traduire des papiers joints à un document secret du gouvernement russe, transmis par votre légation. Ce document est une demande d'arrestation immédiate d'un journaliste bulgare P... accusé de chantage. Il a amené avec lui sa petite fille née d'une liaison avec une jeune fille de l'aristocratie de Pétersbourg; la jeune femme s'est mariée tout récemment en cachant son passé à son fiancé. Le Bulgare en question cherche actuellement à la faire chanter, lui soutire de l'argent et la menace de tout raconter au mari. Il y a longtemps déjà que ce chantage dure et elle en est venue à la décision de se confesser à son mari. Le mari semble devoir être un homme de cœur, et, comme ils n'ont point d'enfant, ils ont décidé de prendre cette fillette. Pour désarmer ce père escroc, ils ont montré ses lettres et ses télégrammes, et ont obtenu l'intervention du tribunal russe. La légation de Russie exige actuellement l'arrestation de l'homme; ainsi que je te l'ai dit, il sera prochainement arrêté. C'est un secret, bien entendu, et tu me promets de n'en dire mot à quiconque, n'est-ce pas?

Je promis... j'étais abasourdi et abattu.

Je n'eus pas à garder ce secret pendant longtemps. Mon ami à peine parti, des journalistes arrivèrent du télégraphe et la première chose que j'appris d'eux fut cette nouvelle :

— Savez-vous, on vient d'arrêter au télégraphe un Bulgare, cet homme barbu avec lequel vous nous avez vus ici. Il était en train d'expédier une dépêche pour Pétersbourg et on l'a pris près du guichet.

Je ne demandai qu'une chose :

— Et sa fille, Natacha?

— La petite est probablement à la maison, ou peut-être chez des amis. La pauvre enfant!

Il faisait déjà nuit. Le lendemain je me présentai, premier visiteur, au consulat russe. Malgré ma qualité d'émigré, étant le correspondant d'un grand journal, je connaissais tous les diplomates, tout comme ils me connaissaient. Le consul fut un peu surpris de me voir dans la salle

d'attente et s'étonna encore davantage lorsque je lui déclarai :

— On a arrêté hier à Rome, sur la demande de la légation, un journaliste bulgare, P... Vous êtes certainement au courant de la chose. Je ne connais absolument pas ce monsieur P..., l'ai vu deux fois et son sort ne m'intéresse nullement. Je m'intéresse uniquement à sa petite fille âgée de cinq ans. Où se trouve-t-elle?

Le consul se taisait; il dit enfin sans enthousiasme :

— Ce ne sont pas là des affaires sur lesquelles on peut se renseigner dans un consulat. Et d'ailleurs...

Je continuai avec émotion :

— J'ai vu cette fillette, une seule fois, il est vrai. Je me suis attaché à elle. Je n'ai pas d'enfant et j'ai un gain assuré. Le sort du père, je vous le répète, ne m'intéresse pas. Mais la petite reste seule, sans soins, il faut que l'on s'en occupe. Permettez-moi de vous déclarer que je suis prêt à la prendre immédiatement. Si la chose apparaît possible — je l'adopterai. Sinon, je pourrais la recueillir chez moi, l'entourer de soins, lui trouver une bonne, lui servir de père, faire tout enfin.

Le consul sourit :

— Je vous comprends bien, mais cette enfant a déjà un tuteur, il est là; c'est lui-même qui a apporté les papiers. Sa mère la reprend chez elle, à Pétersbourg.

On m'enlevait ma fille.

— Ne pourrais-je pas la... lui venir en aide d'une façon ou d'une autre, la revoir au moins pendant qu'elle est encore à Rome? Je me suis tant attaché à elle.

— La revoir? Je ne le pense pas.

— Mais au moins... écoutez, ne pourrais-je pas lui... envoyer au moins un jouet, je vais l'acheter aussitôt... lui envoyer peut-être une poupée?

Le consul regarda sa montre.

— Je regrette beaucoup, — dit-il, — et je vous comprends. C'est en effet une fillette délicieuse, je l'ai vue brièvement. Mais c'est une malchance... vous ne pourriez guère... le train part en ce moment même. Le tuteur part avec la petite, vous n'auriez plus le temps. L'affaire est si délicate et il était très pressé. Je regrette beaucoup.

Je fis demi-tour et je m'en allai. Ma fille, ma petite Natacha vivante, réelle, était perdue pour moi — perdue sans retour.

Le soir, j'étais couché sur mon divan. Sérafino s'était placé à côté de moi sur une chaise et tirait sombrement sur son affreuse pipe.

— *E una vera disgrazia! Eh gia... povero sor Michele...*

Je me taisais obstinément, et lui, marmottait, branlant la tête :

— *Ma guarda un po'che boiacia sto bulgaro... una ragazzina cosi bella... Madonna santa!... povero cocco mio, sor Michele...*

Et il me caressait la joue de sa main lourde et humide de sueur...

Je tire une dernière cigarette du carton bleu sur le couvercle duquel le peintre a tenté de représenter un hiver russe. Le tabac est affreux, mais la cigarette s'appelle « Natacha ». La direction de la Régie des tabacs est positivement aimable. Merci!

Je voudrais vous conter encore un autre cas étrange relié d'une façon lointaine au précédent.

C'était à Moscou, durant les années de communisme militaire et d'épidémie de typhus. Je me tenais derrière le comptoir de la petite librairie des écrivains, dans la rue Léontiévsky.

Nous avions grand nombre d'acheteurs et mes mains étaient lasses de froisser le papier d'emballage et de faire des nœuds. Une toute jeune fille, au visage ouvert et agréable, quoique point joli, s'approcha du comptoir.

— Pourrais-je vous parler?

— Je vous en prie.

— Mais pas ici. Il me faudrait...

— Veuillez alors attendre une seconde. Je vais me rendre libre.

Nous possédions à l'étage supérieur un dépôt et un bureau modeste. Je l'y fis monter.

— Voici. Asseyez-vous. Que puis-je faire pour vous servir?

Elle, sans baisser les yeux, rougissant seulement, me dit d'un ton presque affairé :

— Je voudrais avoir un enfant de vous.

On se figure aisément ma stupéfaction, — quoique nous nous fussions habitués dans la Russie d'alors à ne nous étonner de rien. Elle continua rapidement :

— Mais il ne faut pas que vous croyiez que je suis... Ne vous étonnez pas de ce que je parle aussi franchement. Je suis vierge, mais cela ne fait rien, c'est-à-dire, au contraire...

— Attendez, quel âge avez-vous? Comprenez-vous bien ce que vous dites?

— J'ai dix-huit ans. Et bien sûr que je comprends, je comprends parfaitement.

— Mais pourquoi — de moi? D'où me connaissez-vous?

— Je vous ai vu quelquefois. Je suis déjà venue à la librairie avec un ami. Et puis, j'ai lu votre nouvelle intitulée *Ma Fille*. Et alors, j'ai décidé que je veux que vous ayez une fille réelle.

Je me mis à rire :

— Écoutez, vous êtes enfant à un point inconcevable! Que dites-vous là? Abandonnez vite cette pensée!

— Pourquoi? Vous ai-je donc vexé?

— Mais non, voyons, je vous suis reconnaissant de... de vos bons sentiments et de... de ce que vous êtes si étonnante, mais je ne puis pourtant pas discuter cela avec vous. Mon Dieu, est-il possible d'être aussi enfant!

— Je ne suis pas une enfant du tout et comprends parfaitement...

— Excusez-moi, quel est votre nom?

— Mon nom? Je m'appelle Natacha. Et l'on pourrait l'appeler également Natacha, elle...

— Allons, Natacha, levez-vous, descendons. Vous êtes une petite fille tout à fait drôle. Venez.

Elle sortit docilement. En l'accompagnant je m'efforçai de plaisanter, très prudemment toutefois, pour ne point froisser cette étrange jeune fille. Je parlai de choses indifférentes, lui demandai des nouvelles d'un homme qu'elle venait de nommer et que je connaissais depuis longtemps comme client assidu de notre librairie. Elle examina distraitement quelques livres et s'en alla. En prenant congé elle me dit bas, avec confusion :

— Seulement, je ne suis pas du tout une petite fille et je comprends parfaitement...

Trois semaines environ passèrent. Je vis plusieurs fois venir à la librairie l'ami de l'étrange jeune fille, mais elle-même ne revint plus. Un jour je demandai au jeune homme des nouvelles de la jeune visiteuse qu'il avait accompagnée parfois. Je la lui décrivis brièvement et il se rappela aussitôt :

— Ah, Natacha! C'est une charmante jeune fille et point sotte. Je connais sa famille et la connais depuis son enfance. C'est un peu une rêveuse. Figurez-vous qu'elle est malade et assez sérieusement.

— Qu'a-t-elle?

— Le typhus probablement; une température terrible. Quel dommage!

Quelques jours plus tard il me rencontra dans la rue et m'arrêta :

— Vous souvenez-vous de la jeune fille dont vous m'avez parlé, de Natacha?

— Mais oui. Comment se porte-t-elle?

— Elle est morte hier. Quel malheur, quel malheur! A dix-huit ans. Où allons-nous?

Nous nous tûmes. Puis, nous serrant la main, nous nous quittâmes. La mort était partout et l'oreille était habituée à des nouvelles de ce genre. L'horreur guettait chacun, à chaque pas : typhus, exécution, n'est-ce pas la même chose? La vie est pleine de cas fortuits.

Et des plus horribles.

A ce propos, comment, si ce n'est par un hasard, faut-il expliquer que la direction de la Régie française, dans son désir de satisfaire le consommateur russe, ait choisi pour ses cigarettes à bout de carton ce nom qui ne dit rien à l'oreille française et qui m'en dit si long, à moi, ce doux nom — Natacha!

MICHEL OSSORGUINE

(Traduit du russe par LYD. ACVERDI.)

# L'ASSASSIN[1]

## III

« Naturellement, le jour est arrivé où il s'est mis à regarder les filles. Il n'y avait pas de raison pour qu'il soit exempt tout seul, du moment que ça nous chipe tous.

» D'abord, je n'ai pas remarqué grand'chose, qu'une certaine façon ridicule de se graisser les tifs et de fumer de cigarettes toutes faites. Un peu après, je me suis aperçu qu'il s'amenait chaque dimanche avec une cravate nouvelle, ou un mouchoir brodé qui dépassait de sa pochette : ça lui allait comme une mitre à un chien. Enfin, bon, des bricoles, rien encore de sensationnel.

« Ce qui m'a éclairé à plein, c'est l'air pocheté qu'il s'est accroché sur la figure, tout d'un coup : on aurait cru que ça lui avait poussé en une nuit, qu'il s'était réveillé avec. J'avais saisi, et en même temps j'étais déçu. Alors, sans blague, Soucaille allait gratter la mandoline, soupirer en grelotteux, en mendigot? Comme ces petits crevards dont les filles s'offrent le portrait parce qu'ils sont timides, respec-tu-eux, qu'ils voudraient bien et qu'ils n'osent pas, chéris... Ce qui me rassurait un peu, c'est que Soucaille avait l'air déguisé, empêtré. Je sentais bien que ça ne durerait pas longtemps avec un lascar de sa trempe, qu'il marquerait le coup à sa manière qui ne pouvait être celle de personne. Ma curiosité frétillait, je le regardais venir, du coin de l'œil.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 février.

» Je ne m'étais pas gouré; presque aussitôt il piquait l'arrêt. Je ne vous apprends rien, vu que tout le monde l'a su au pays : il était tombé sur Blanche Beauclair.

» Pas mal tombé, non, le moins mal possible. D'abord, Blanche était vraiment belle fille, une brune gironde moulée au pouce, dure de fesses et de poitrine, et pimentée, vous pouvez m'en croire sur parole. Elle avait dû un peu noircir depuis qu'on l'avait baptisée : je n'ai vu des cheveux aussi noirs qu'à certaines femmes de baladins, vous savez, de ces bougresses maigres qui trottent pieds nus dans la poussière des routes. Noiraude comme elles, avec les mêmes yeux trop grands, elle était de ces femmes qui font dire à leurs bonnes amies qu'elles ressemblent à des mouches dans du lait. Mais entre parenthèses, elles auraient tort de se vexer : la jalousie des amies, c'est flatteur...

» Question de Blanche, elle tenait ce qu'elle promettait. Elle était généreuse, si je peux dire, en général et en particulier. Bien appliquée à chaque partie, elle passait facilement d'un partenaire à un autre. Il suffisait de lui demander : « Tu veux jouer? » C'était son faible, elle ne savait pas résister.

» A force de toujours dire oui, il faut avouer qu'elle avait glissé tout doucement à devenir une vraie guenuche, un paillasson. A ce point de vue encore, Soucaille n'était pas mal tombé : pour se laisser aller avec lui, il fallait un rude entraînement.

» Tout réfléchi, j'ai approuvé Didier. Je me suis dit que ça serait peut-être difficile, mais qu'enfin, en s'y prenant bien, ça pourrait tout de même arriver. Et j'ai été content, et cette nouvelle idée m'est entrée dans le crâne, assez creux pour m'exciter à fond : faire avoir Blanche à Soucaille; lui apporter enfin, belle et chaude, une vraie joie.

» A partir de maintenant, je me demande si je réussirai à vous donner une petite idée de la chose. D'un sens, l'histoire est de première cuvée; d'un autre sens, elle n'existe même pas. Avant tout, mettez-vous bien devant les yeux la binette de Didier Soucaille, mais telle qu'elle était, par exemple, sans tricherie... Ça y est? Bon. Essayez à présent de vous imaginer ce que pareille binette pouvait devenir, ce qu'elle pouvait donner comme réussite avec un Soucaille amoureux.

Je vous dis d'essayer, mais je suis sûr que vous resterez loin de compte, même si je tâche de vous aider. En un mot comme en cent, lui qui d'habitude faisait peur, il devenait épouvantable. Son tourneboulage, son envie d'homme, plus ils lui sortaient des yeux ou bien lui tremblaient dans les mains, et plus ils le rendaient... comment vous dire? insubissable.

» Naturellement, tout de suite Blanche a eu peur. Mais là, peur, une de ces peurs de bête contre quoi il n'y a rien à faire; plus de sang dans les veines, froid partout, la tête vide, sauf une idée toute seule qui tourbillonne en rond : se sauver n'importe où, se cacher, s'enlever de devant l'homme qui est là... Ainsi donc, presque d'avance, c'était par terre et même enterré. Adieu paniers, l'histoire était finie.

» Oui bien, elle aurait dû finir. Et c'est justement à présent qu'elle commence, qu'elle prend son air à la Soucaille avec son air à la Fauvel : Blanche elle-même, dans le fond, ne devait plus guère compter.

» Deux acharnés, lui et moi, chacun à sa mauvaise manière. Peut-être même que j'étais pire, car enfin il était bien mordu et son entêtement s'expliquait, tandis que, sans que je m'en doute, le mien était vraiment vicieux. Le recul de la fille m'avait piqué au vif, absolument comme une crasse personnelle. J'ai ressauté à l'intérieur, en méchant bougre, en coléreux à froid : « Ah! tu as peur? Ah! tu dis non? » Et l'idée m'a serré davantage. Et je les ai cuisinés tous les deux.

» Avec Soucaille, ça n'était pas malin. Le pauvre type! Oui, je le dis, malgré tout ce qui s'est passé : le pauvre type! Pendant des mois je lui ai parlé de Blanche, et comment... Lui si sauvage, si renfermé, il n'avait pas assez de questions à me poser sur elle : je n'avais pas besoin de me pressurer les méninges, je n'avais qu'à lui répondre. A nous deux, on a bien détaillé la fille, coin de peau par coin de peau. Il me regardait comme ça, tenez, sans rien de brutal dans les yeux : « Toi qui la connais, Adrien. Toi qui l'as eue... » Et je lui découvrais, tout petit à tout petit, ce que je savais en effet, ce que je savais, c'est le cas de le dire ou jamais, sur le bout des doigts de ma main.

» Je lui disais : « Tu ne te figures pas comme elle embrasse. Ses grosses lèvres, tu les sens d'abord un peu sèches, résis-

tantes, mais sans bouger. Seulement, à mesure que tu les gardes sous ta bouche, elles se mouillent, elles fondent, et puis elles se mettent à remuer, à battre comme un cœur de sang. Tu ne peux pas t'empêcher de fermer les yeux sur ton plaisir. Mais tu l'entends qui respire court et fort, qui se plaint du fond de sa gorge, et tu rouvres les yeux malgré toi sans te déprendre de sa bouche. Alors, tout près, tout près, tu découvres ses yeux à elle, presque clos et pourtant si grands : entre les rangées des cils ses prunelles qui ne voient plus rien, deux fleurs noires qui chavirent doucement, qui se renversent en arrière pendant que ses paupières tremblent, se rapprochent et se joignent tout à fait. »

» Il m'écoutait, il m'écoutait... Lui aussi il fermait les paupières; il devenait, c'est la vérité vraie... il n'était presque plus laid. Si Blanche avait pu le voir, à ces moments, elle aurait fini d'avoir peur.

» Avant sa crise d'amour pour elle, on ne se rencontrait que les dimanches. Quand il a été amoureux, il ne se passait guère de jour qu'il ne descendait au patelin. Ça le poussait comme un vent d'orage; mais il n'essayait pas de se trouver sur le chemin de Blanche, c'était moi qu'il venait chercher. Et de nouveau des questions, des questions... Et souvent dans la nuit, après que l'électricité de la ville s'était éteinte, on traînait par les rues noires en parlant toujours de Blanche.

» Ces paroles que je pouvais trouver... Je me rappelais, je pensais à des souvenirs, et les mots me montaient tout naturellement aux lèvres, des mots extraordinaires qui touchaient, qui caressaient, des mots si tièdes que j'en étais moi-même chamboulé. Quelquefois il poussait un grand soupir, on aurait cru qu'il étouffait; ou bien, d'une voix toute basse, toute écrasée, il faisait seulement : « Ah... Ah... »; et puis plus rien, un silence d'après l'amour.

» Je ne peux pas savoir ce qui me tenait moi-même. Mais je voulais, je voulais qu'il réussisse, comme je n'ai jamais, je crois bien, voulu pour moi, désiré prendre une femme. On était de même âge tous les deux, mais j'en savais tellement plus que lui, sur le chapitre, qu'il me semblait souvent être très vieux, et en même temps très bon, je vous jure... Quand on domine de loin un autre homme, on se sent porté à l'aimer,

même si cet autre homme est Soucaille : j'en ai fait l'expérience avec lui à ne plus pouvoir en douter.

» Je lui disais en lui entourant les épaules : « Mon petit gars, ne te fais pas un monde de ça. Va droit devant, ne crains pas de courir ta chance. Avec les femmes, il n'y a pas de partie sans espoir. Il faut toujours avoir confiance, même quant tout te paraît perdu... » Et des tas d'autres choses pareilles, que je croyais capables de le tranquilliser, de le soutenir, quand souvent, au contraire...

» Ainsi tenez, je lui disais encore : « Ne va pas croire, surtout, qu'elles fassent tant attention à la figure de leurs amoureux. Entre un mollasson joli-cœur et un vrai costaud, un dur, même si sa bille est mal rabotée... » Mon Dieu oui, qu'est-ce que vous voulez, je lui lâchais doucement, gentiment, des pavés de ce poids-là. J'étais tellement sincère que j'en devenais abruti. Dans la nuit où je lui parlais et qui nous cachait l'un à l'autre, j'oubliais le vrai Soucaille, je ne sentais plus devant moi qu'un pauvre gars en mal d'amour.

» Et quand il m'avait quitté, je restais avec mon idée, mon désir; j'avais besoin de rencontrer Blanche, de la supplier pour lui. C'était moi qui la cherchais, moi qui lui cavalais après. Quand je lui parlais, à elle, j'y allais avec tout mon cœur, moins ému pourtant qu'avec lui et donc reprenant toute ma tête. J'étais malin, je trouvais à n'en plus finir des raisons pour la rassurer et en même temps pour la tenter. Je lui disais : « Tu ne sais pas, si tu voulais, ce que tu obtiendrais de lui... Essaye seulement, d'abord, de ne pas t'ensauver. Tu verras : tu prendras l'habitude... Quoi? Parce qu'il est un peu moche? Parce que... » Elle se reculait tout d'un coup comme si Soucaille lui avait apparu. Elle se mettait à secouer le front, à trembler : « Oh! non, c'est pas ça... c'est pas ça... » Alors la colère m'empoignait et je reperdais la tête : « Mais qu'est-ce que c'est, bon Dieu, à la fin? » Je la saisissais aux deux bras, la faisais plier contre moi. Et de tout près, en lui coulant ma moustache sous l'oreille, en la chauffant avec mon souffle : « Ma petite Blanche, voyons... si tu voulais... Qu'est-ce que ça te coûterait... à toi? »

» J'étais parti, je ne mesurais plus mes paroles; je la traitais autant dire, de catin. Ça finissait comme ça devait finir,

par un énervement soigné, des « laisse-moi » et des « va-t'en », et puis des larmes et encore des larmes : « Dire que c'est toi... que c'est toi... » Monsieur, devant une femme qui pleure, je ne vois que deux choses à faire : fiche le camp, ou l'embrasser. Je l'embrassais, dégoûté de moi, et elle répondait aussitôt. C'était son tour de dire : « Si tu voulais... » Je sentais qu'elle m'aimait encore, qu'elle ne m'avait pas oublié. En en même temps que je sentais cela, — vous voyez, je vous dis bien tout, — je pensais encore à Soucaille, et je me demandais s'il n'y aurait pas là un moyen, vous comprenez, une condition... Voilà, je vous avais prévenu : si ça n'est pas être cinglé, qu'est-ce que c'est? »

Fauvel soupira très longuement. Il esquissa ce geste de la main qui semblait chez lui un tic, mais cette fois avec mollesse, avec une sorte d'indifférence.

Depuis un long instant ses yeux, toujours fixés sur moi, regardaient au delà de moi. Une lueur d'éveil y reparut, et leur regard toucha le mien. Le grand Fauvel me sourit timidement.

« Une drôle d'histoire, sûr et certain. Soucaille et moi, on ne s'arrêtait plus de grimper à l'échelle, on se fichait du tiers et du quart. A des moments je sentais le danger, je me mettais à voir clair tout d'un coup, et j'avais une venette terrible : d'un côté une Blanche toute butée, raidie à ne pas la dénouer, et de l'autre côté un Soucaille qui devenait fou. Je me disais, le froid aux reins : « Ça va faire du vilain. Un jour ou l'autre, il la tuera. »

» Mais heureusement c'était mal le connaître, en admettant qu'on puisse connaître un pareil homme. Tuer pour l'amour d'une fille, si elle lui avait dit « tue », il l'aurait fait sans barguigner. Mais tuer une fille par passion pour elle ou seulement lui faire du mal, ça non. Tout Mandrin qu'il était, il se montrait meilleur avec les femmes que la plupart de nous autres hommes, meilleur que moi, je le dis bien franchement. Il l'a montré dans cette histoire, et mieux encore plus tard, avec une autre femme que Blanche. Assez là-dessus : j'en dirais tout à l'heure un peu plus que je ne voudrais.

» Si incroyable que cela paraisse, sa folie pour la fille Beauclair a paru tomber d'un seul coup. Sans qu'il m'ait averti

d'avance, il a cessé de descendre au patelin. Un dimanche, un autre dimanche, pas de Soucaille. Bien entendu, j'en étais sidéré; mais ça me paraissait si bon de pouvoir respirer à l'aise que je me laissais aller, sans chercher à connaître le pourquoi de son évanouissement. Malade? Ça le doucherait un peu. Terré au gîte en ruminant un mauvais coup? Pour moi c'était le plus probable, mais, à mesure que les jours passaient, je songeais que c'était autant de pris, de gagné, et que peut-être, le temps aidant, tout finirait pas s'arranger.

» Justement, sur ces entrefaites, j'apprends que Blanche a quitté le pays, qu'elle est partie en place à Paname. J'ai su depuis que ça n'avait aucun rapport avec la disparition de Soucaille, que c'était un pur hasard (ça arrive souvent, dans la vie) s'ils s'étaient trissés en même temps. Mais enfin le fait était là, et je lui trouvais bonne mine.

» De Soucaille, toujours pas de nouvelles. Je me rassurais de plus en plus : la Ronce n'est pas si loin du bourg qu'on ne sache tout ce qui s'y passe, s'agirait-il d'un vol de poules. Trois semaines, un mois, un mois et demi... Rassuré tant que vous voulez, mais tout de même pas tranquille, au fond. Je pensais à lui tous les jours, je faisais compte d'aller le voir, de lui parler; mais jour sur jour je trouvais de nouveaux motifs d'attendre encore, de patienter. Enfin je me suis décidé, j'en ai pris sur moi un bon coup.

» Je me rappelle. C'était vers la Saint-Jean d'été, dans le moment où les soirées sont si belles et si longues, à croire que la nuit ne viendra plus. Je suis monté jusqu'à la Ronce en suivant le bord de la Loire. Il y avait tout au long du chemin de grands vols de moucherons qui dansaient. Ils faisaient par endroits comme un brouillard doré, et leur chanson était si forte qu'on se serait figuré, à l'entendre, que c'était le soir qui chantait. Je ne pensais pas trop à ce que j'allais faire à la Ronce. Je n'avais rien voulu imaginer d'avance. Je me fiais à l'événement. A mesure que j'approchais, mon cœur se mettait à taper, et je voyais de moins en moins comment j'allais m'y prendre pour rejoindre Didier Soucaille, l'aborder et causer avec lui.

» En arrivant devant votre château j'ai aperçu quelqu'un de loin, sur le petit pont de la réserve. Je ne sais pas pourquoi

j'ai été sûr que c'était lui, et encore moins pourquoi, tout aussitôt, je me suis senti calmé, sûr de moi. Je le voyais de mieux en mieux : il était assis à même les planches du tablier, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, les deux bras appuyés à la traverse du garde-fou et le front caché dans ses bras. Il avait l'air paisible et fatigué.

» Quand j'ai été tout près, j'ai pensé que le bruit de mes pas allait lui faire tourner la tête. Mais il n'a pas bougé, il est resté tel qu'il était. Je lui ai touché l'épaule et lui ai dit : « Bonsoir, Didier. » Enfin il a levé le front, et il m'a dit d'une voix bien calme : « Ah! c'est toi, Adrien? Bonsoir. » Tout s'est passé ensuite le plus simplement du monde, et pourtant je ne peux pas vous dire l'impression que j'en ai gardée. J'ai commencé à bafouiller des mots, debout à côté de lui, pendant qu'il me regardait en silence. Il m'a laissé parler un temps, je lui disais vraiment n'importe quoi. Et puis je me suis aperçu... Non, tenez, ça n'est pas la peine. Il vaut mieux que je vous fasse voir. »

Fauvel venait de se dresser, comme soulevé par une impulsion trop forte. Dans cette salle de café déserte, il se prit à mimer, à vivre devant moi une brève scène hallucinante, dont moi non plus je ne saurais traduire l'intensité contenue, mystérieuse. Fauvel parlait presque à voix basse. Ses rares gestes, les expressions que prenait son visage demeuraient comme en deçà d'eux-mêmes : j'y percevais des prolongements secrets, en vérité inexprimables, une espèce de retrait palpitant, la fuite d'une bête, sa coulée silencieuse et souple aux profondeurs noires d'un terrier.

— Il a levé la main tout doucement. Vous voyez...

La main de Fauvel se levait, Je voyais la main de Soucaille se détacher du garde-fou, se lever « tout doucement » vers Fauvel.

— Il m'a dit comme cela, sans colère, sans impatience : « Tais-toi, Adrien, je t'en prie... »

Et j'entendais la voix de Soucaille, sa voix vivante, tandis que les yeux de Fauvel me semblaient étrangement s'abolir, attachaient à mes yeux le regard de ce mort que je voyais soudain ressusciter.

Non, je ne saurais rendre mon émotion et mon malaise.

C'était Soucaille qui parlait devant moi. Il avait l'air « paisible et fatigué ». Je l'écoutais :

— Maintenant, mon gars, c'est bien fini... Elle est partie? Ça ne fait rien. Elle aurait pu rester si elle avait voulu. Mais il vaut mieux, peut-être, qu'elle soit partie.

Un silence, pendant lequel je sentais mon cœur battre comme avait dû battre, là-bas, le cœur d'Adrien Fauvel. Enfin Soucaille, avec une violence brusque et sourde :

— Il faut que je te dise merci. Tu as été... Tu as été...

De nouveau le silence. Par intervalles l'image charnelle de Soucaille s'estompait, et la haute stature de Fauvel, son beau visage sanguin resurgissaient devant mes yeux.

— Tu as été... — reprit Fauvel.

Et tout à coup sa voix se brisa, il me parut qu'il suffoquait. J'entendis sortir de sa gorge un affreux bêlement saccadé, je ne sais quel rire sec et fêlé dont le timbre inhumain me glaça. Pendant une interminable seconde l'hallucination prit corps, s'imposa : ce front bossu sillonné de grosses veines, ces orbites creuses et remplies d'ombre, ce cou maigre où tressautait la saillie de la pomme d'Adam... J'aurais voulu détourner les yeux, me sauver, demander grâce...

Fauvel se rassit lourdement. Il but son verre d'une lampée goulue. Sa main tremblait légèrement, et de fines gouttes de sueur perlaient au bord de ses cheveux.

— Et alors? — demanda-t-il. — Qu'est-ce que vous dites de l'imitation? Nature, s'pas?... C'est qu'aussi, quand je pense à lui, je le retrouve comme si c'était hier. Pas moyen d'oublier un pareil zigoto. Sans compter, — ici Fauvel se mit franchement à rire, — sans compter mon petit souvenir à moi, la marque de la griffe qu'il m'a enfoncée sous la peau.

Ce cabotinage ingénu, ce rire me restituèrent tout mon sang-froid. Fauvel lui-même me semblait libéré, allégé. Il poursuivit désormais son récit de sa voix habituelle, sa voix de beau garçon livreur, grasseyante, canaille un peu :

« Ce même soir, il m'a accompagné jusqu'à mi-chemin du bourg. Nous bavardions de tout et de n'importe quoi. A plusieurs fois, pour une blague que j'envoyais, il a souri. Je ne pouvais plus croire à ce qui s'était passé sur le pont de la

réserve. Je le voyais gentil, pas farouche; j'aurais pu le prendre à la main.

» — Écoute, Didier, il faut que tu reviennes au bourg.

» — Oui.

» — On sortira ensemble, on retourner apartout, à *la Ville*, à *l'Eden*, où tu voudras...

» — Oui.

» Et encore oui, et toujours oui, jusqu'au moment où nous nous sommes quittés.

» — A dimanche?

» — Oui.

» Et voilà. Il est venu le dimanche suivant, et nous sommes retournés partout. C'est à partir de ce temps-là que nous sommes devenus, dans nos sorties, quasiment inséparables. »

## IV

» Pendant tout l'hiver 13-14, on ne nous voyait plus l'un sans l'autre. Un riche hiver, mouvementé, bien meublé, où j'en ai pris tant que j'ai pu. Je ne veux pas vous dire que les jeunes prévoyaient la guerre, mais on aurait pensé, à les voir faire, qu'ils devinaient la fin de leur pain tendre. Toutes les occasions étaient bonnes pour ginguer des nuits entières : la Sainte-Cécile de la fanfare, la Sainte-Barbe des pompiers, la Saint-Vincent des vignerons, tout le calendrier y passait. Sans compter la foire de Noël, et même les marchés ordinaires, et tous les dimanches, comme de juste. On buvait, on gambillait, on faisait des parties de quille à défoncer les billards des bistrots; et sur les cinq heures du matin on allait gueuler dans la ville pour réveiller les gens sérieux, à dix ou quinze se serrant par le bras, garçons et filles entremêlés et tenant la largeur des rues.

» J'allais avoir vingt ans bientôt, et blague à part, j'étais un bougre. Tout me gâtait, je ne voyais que sourires à la ronde, mais aussi je m'en donnais la peine : si grande était la place qu'on me faisait, j'étais capable de l'occuper. Mener un quadrille à l'*Eden*? Voyez Fauvel. Chanter à voix la romance, l'opéra, envoyer la scie de caf' conce que l'assistance reprend au refrain? Fauvel encore. J'étais connu comme le

loup blanc. Vous n'aviez qu'à dire « Adrien », et tout le monde applaudissait. J'ai peut-être l'air d'installer, mais je n'exagère pas, au contraire. Parole d'honneur, il n'y en avait que pour ma pomme.

» Bien entendu ça me faisait plaisir. Mais j'en connaissais un qui se montrait encore plus content. Je donnerais quelque chose pour que vous l'ayez vu assis sur la banquette de l'*Eden*, toujours dans le même coin, sous la volée de l'escalier. Pendant que je dansais il ne me quittait pas des yeux. Malgré lui, sans bouger, il suivait ma danse de tout son corps. Et même, quand je me déchaînais dans un quadrille, lançant le pied à décrocher les girandoles, il se soulevait lui aussi, du genou, de l'épaule, et il avait l'air bienheureux. Encore plus lorsque je chantais. Alors, vraiment, il me mangeait des yeux. Et moi j'aimais à le regarder, à retrouver à la même place sa figure d'adoration : ça me chauffait dans la poitrine et ça m'embellissait la voix.

» En attendant je me prenais pour lui d'une amitié qui ne devait rien qu'à elle-même. Au commencement j'y avais mis de la braverie, du caprice. A présent je n'y pensais plus, je m'étais réellement habitué.

» Quelquefois, pas souvent, des bons copains risquaient un mot; pas de reproche, non; d'étonnement : « Qu'est-ce qui te tient, avec ce Soucaille? Il te fait tort auprès du monde. Garçon ni fille, c'est vrai, on ne peut plus approcher de toi sans se prendre les pieds dans lui. » Je rigolais, je haussais les épaules : « Tort auprès du monde? Vous direz au monde que je l'emmielle. » Et point final. Pourtant, si je me trouvais dans mes bonnes, j'en répondais un peu plus long : « Moi, je connais Soucaille; et comme je le connais, je l'estime. La pelure est vilaine, mais le dedans est de bonne qualité. S'il y en a un seul de vous capable de se faire tuer pour moi, qu'il s'aligne. Autrement qu'il me foute la paix. »

» Vous, monsieur Jean, vous êtes un homme intelligent. C'est pour ça que je vous dis tout, même si les choses que je vous dis paraissent des contes de rêve-debout. Je sais bien que tout le monde se trompe; je sais aussi, mieux que personne, que c'est une amitié bizarre, celle qui finit par un coup de couteau. Mais je suis sûr, vous entendez, et je soutien-

drais mordicus qu'il se serait lancé dans le feu, jeté à l'eau sans savoir nager pour me sortir d'un mauvais pas. Je vais vous dire plus fort : il tenait tellement à moi qu'il n'en était même plus jaloux. Ou du moins je ne le crois pas. Je vous parlais de sa figure quand il me regardait danser, quand je chantais, quand je faisais n'importe quoi : eh bien! Monsieur, c'était exactement comme s'il s'était mis à ma place, comme s'il s'était imaginé qu'il n'était plus Soucaille, mais Fauvel. Et il en réclamait pour moi, il n'en avait jamais assez.

» Écoutez... Je m'étais bien juré que je la bouclerais là-dessus, mais me voilà parti à tout vous dire, et d'ailleurs j'ai confiance en vous. Promettez-moi seulement de ne répéter à personne ce que je vais vous raconter maintenant... C'est bien promis? Merci.

» Vous connaissez ma femme? Et surtout vous vous la rappelez au temps où elle était jeune fille? Armande, la gosse au père Coyard qui gérait le bateau-lavoir... Quand je l'ai épousée, à la fin de 1920, elle venait d'avoir vingt et un ans; ça lui en faisait quinze, à peu près, avant la guerre. Je garantis qu'auparavant je n'avais jamais fait attention à elle : une gamine, vous comprenez, un bourgeon pas encore débourré. Celui qui m'a ouvert les yeux, qui me les a vraiment conduits sur elle, c'est Soucaille. Je crois qu'environ la Noël il avait commencé à l'aimer. Ne souriez pas : rien de l'histoire de la Beauclair, mais là, rien. Pour la Beauclair il avait eu un coup de flamme, quelque chose comme une ribote. Armande, — j'ai été seul à le savoir, — je pense qu'il l'aimait pour de bon, qu'il l'avait mise sur un autel.

» Je reconnais que cela se comprend. Dans ce temps-là, elle ressemblait à une petite sainte : toute mince, toute fine, avec ses beaux grands yeux couleur de ciel, ses cheveux d'un châtain si doré, elle portait autour d'elle comme une lumière d'apparition. On aurait cru qu'elle ne touchait pas terre en marchant; et quand elle s'avisait de sourire, alors elle devenait tellement mignonne, tellement claire, qu'elle était à se mettre à genoux.

» Lui, Soucaille, il était à genoux devant elle. A peine s'il osait la contempler de loin, à peine même lever les yeux.

La seule fois où il m'a parlé d'elle, avec des mots si peureux, si légers, il tremblait de tout son corps. Et m'a-t-il seulement parlé d'elle? Je suis tenté de dire que non. Pourtant un jour est arrivé où j'ai compris qu'il pensait à nous deux, à elle et à moi réunis. Il y pensait tout le temps, tout le temps. Il attendait, il espérait... Il se donnait confiance à force de m'admirer. Et je sentais de plus en plus son espoir qui pesait sur moi, qui me poussait.

» A vrai dire, je ne me suis pas tout de suite laissé faire. Cette domination cachée, il y avait de quoi me hérisser de bout en bout : je ne suis pas obéissant de ma nature. N'empêche que j'y suis venu, que j'ai fini par aimer Armande comme je n'avais jamais aimé, jusqu'à penser à elle du commencement à la fin de la guerre, et jusqu'à faire la grande bêtise, après : si je l'ai épousée, je peux dire que c'est grâce à Soucaille... Ou par sa faute, car depuis six ans bientôt j'ai eu belle de changer d'avis. Enfin bref, la question n'est pas là : si cette jolie tête d'ange cachait un caractère de chien, Soucaille ni moi n'en pouvions rien savoir à l'époque dont je vous parle. Ce qui est fait est fait, tant pis pour moi. »

Le grand Fauvel roula ses épaules, promena les yeux autour de lui avec une visible anxiété. Il se prit à grommeler brusquement :

— Quand même, non, je suis trop ballot! Je cause, je cause, et je vous envoie des bobards... Qu'est-ce que ça peut vous faire, tout ça? Vous m'avez questionné sur Soucaille, et moi...

J'avançai ma main sur la table et la posai sur son poignet :

— Mais je vous ai promis, Fauvel. Vous pouvez compter sur moi.

Pendant un court moment il continua de hocher la tête, le visage mécontent et chagrin. Je l'exhortai affectueusement, le remerciai de sa franchise, lui répétai que je l'avais compris, qu'il avait eu raison de me parler aussi d'Armande. Rapidement son front s'éclaircit. Avec une versatilité d'enfant il me sourit de toutes ses dents :

— Vrai? Je ne vous barbe pas? Depuis le temps que j'occupe l'estrade... Ça fait combien? Trois bons quarts d'heure. Mince! Et je n'ai pas encore fini... Voilà tout, on

est tranquille ici : pas le nez d'un client depuis que nous sommes entrés.

Nous échangeâmes, pendant quelques instants, des considérations sur les cafés des petites villes, Fauvel prônant à leur désavantage les bouchons sans prétention, les zincs où les clients défilent. Nous demeurions absolument seuls. Une ou deux fois, discrètement, le patron s'était montré sur le seuil de ses chambres privées. Comme il apparaissait encore, Fauvel lui fit signe de la main.

— Remettez-nous... Qu'est-ce que c'est pour vous, monsieur Jean? Un porto sec? Pour moi un amer-curaçao.

Nos verres servis, le patron s'éclipsa, et Fauvel reprit son récit.

## V

« Ce que j'espère au moins vous avoir fait comprendre, c'est la vérité vraie de son attachement pour moi. Faute de la piger à fond, et faute d'y croire sans marchandage, la suite de mon histoire vous paraîtrait fade comme de l'eau. Car c'est bien au plus fort, au plus vif de son amitié, qu'il m'a flanqué son mauvais coup.

» On arrivait au carnaval. Vous êtes bien trop « Monsieur » pour vous être lancé dans la fête, vous ne la connaissez que du dehors : le noce pedzouille du dimanche gras à la suite des violoneux, toutes les nippes de l'ancien temps sorties ce jour-là des armoires, les blouses brodées, les tromblons à poils, les bonnets de tulle fin et les fichus à ramages rouges et jaunes; les chars à surprises du mardi avec leurs tableaux vivants, leurs danses, leurs pistons et leurs trombones... Pour vous ça n'est même plus curieux, guère plus que les bandes de conscrits au conseil de révision. Mais pour ceux qui suivent le branle je vous réponds que ça existe, que ça ronfle à plein régime. Beaucoup de gars se déguisent en bouelles, beaucoup de bouelles enfilent des pantalons. De part et d'autre, ça les excite; et les masques donnent de la hardiesse. Du dimanche au mardi on a déjà beaucoup crié, beaucoup dansé, beaucoup bu. Tout ça énerve, forcément. Et puis on s'imagine que les convenances n'existent plus, qu'on les a

balancées dans un coin avec les vêtements de travail. Toutes ces heures de bringue à la file, le jour et la nuit confondus, rien de tel pour troubler les cervelles et pour travailler les reins. Quand s'amène le mercredi des Cendres, on est à point, à moitié dingue.

» C'est ce qu'il faut pour ce jour-là. Dès le matin on se colle en blanc. Vous avez vu : des grimpants de treillis blanc, une chemise blanche par-dessus le tricot, et comme coiffure un mouchoir blanc qui enveloppe toute la tête sauf la place de la figure. Je dis la place, à cause du masque, le même pour tout le monde, noir comme suie, à part les lèvres peintes en rouge. De chaque côté du front les coins noués du mouchoir font deux petites cornes de diable. Toute la jeunesse du bourg est cornue, frusquée de blanc, masquée de noir et ceinturée de flanelle noire. On ne reconnaît les filles qu'à cette ceinture plus serrée à la taille, et aussi, sous la taille, à des rondeurs plus pleines que les nôtres.

» Du fin matin jusqu'à la nuit, c'est un boucan à n'y pas croire. Vous pouvez vous trouver à n'importe quel coin de la ville, vous entendez les coups des grosses caisses, les roulements des tambours, la musique déchaînée des trombones, des pistons, et les beuglements des voix. Défilé sur défilé : on tape, on souffle, on braille comme des enragés. Une, deux! Une, deux! Chaque coup de caisse vous bascule en avant comme un coup de pied dans les fesses. Ça n'est plus marcher, ni courir, c'est culbuter d'un pied sur l'autre. On promène Mardi Gras, on le juge, on le condamne, on le hisse sur un bûcher. Et la nuit, quel sacré feu de joie!

» De tous les carnavals que je retrouve dans ma mémoire, c'est celui de 14 qui me paraît le plus riboteur. A parler franc, je tenais une tempête dans les voiles. Le soir du mercredi, à partir du moment où les bourrées se sont allumées, je peux malement m'y retrouver : je n'étais pas seulement sorti des gonds, je les avait cassés au démarrage.

» Mais il y a une chose que je n'ai fichtre pas oubliée, que je revois sans même fermer les yeux : ce masque muet qui me suivait partout, qui se collait à moi comme mon ombre. Petit, maigre, exactement la taille et la découpure de Soucaille. A des moments, intrigué malgré moi, je le regardais sous le

nez, je cherchais à découvrir son cou, ses mains. Rien à faire : son mouchoir le coiffait trop serré, ses mains se sauvaient sous mes yeux, et je ne voyais plus que sa face de négro, ses joues en bosse, ses grosses lèvres rouges, une dégoûtante figure immobile, impénétrable.

» Quand on chantait, je tendais l'oreille, guettant le timbre de sa voix : il se taisait, seul à se taire de toute la foule. Ça me rendait mal à mon aise. Je me disais : « Il va finir par s'en aller, par me lâcher... » Il restait là, de plus en plus près, à me toucher. Dès que la farandole tournait autour du feu, ses doigts crochaient les miens, des doigts nerveux, durs comme ceux de Didier Soucaille. Aux moments où on s'agenouillait, où on pleurait les uns contre les autres, je faisais exprès de l'empoigner, de l'étreindre en tâtant ses membres. Alors il me serrait aussi, de toutes ses forces, mais sans gémir, muet comme une tombe. Je commençais à en avoir marre.

» Le feu de joie fini, j'avais soif à vider un tonneau. Je me suis retourné vers le type, droit en face, et je l'ai invité à boire. Il a fait signe qu'il acceptait : rien qu'un coup de menton, comme ça, mais sans savoir pourquoi je sentais qu'il était content.

» On a fait cette nuit-là, je pense, à peu près tous les troquets du bourg. Toujours ensemble, bras-dessus, bras-dessous. Plus on allait, plus j'en tenais, naturellement. Il me soutenait d'un bistrot à un autre, comme une mère soutient son enfant. J'avais changé d'avis, en franc soulard que j'étais : ça me paraissait original, cette nouba tête à tête avec un inconnu gentil. Mais peut-être qu'au fond j'étais tranquillisé, sûr que le bougre était Soucaille, ne pouvait être que Soucaille.

» Un à un les autres masques avaient cané, ils étaient rentrés se coucher. L'*Eden* avait bouclé ses portes. On continuait, toujours ensemble, à bagoter à travers les rues, moi tirant d'un trottoir à l'autre, dégoisant comme un moulin, et lui me tenant sous l'aisselle, le bec cousu à triple fil.

» Je me rappelle vaguement des salles de débit bien chauffées, la caresse de l'air tiède en venant de la nuit mouillée. On s'asseyait l'un devant l'autre, le mercanti servait n'importe quoi, du vin chaud, du rhum, de la menthe verte. L'autre aurait dû être aussi noir que moi, il ne buvait

pas beaucoup moins : mais il portait la dose d'une façon extraordinaire. A travers les fentes de son masque, je le sentais qui me regardait sans arrêt; je le sentais, sans réussir à voir ses yeux. Il devait les avoir percés creux, comme Soucaille : deux trous d'ombre dans sa tête de carton, au fond desquels quelque chose me guettait, quelque chose qui restait caché. Pour ne pas découvrir son portrait, il pompait les verres dans une paille qu'il enfonçait à hauteur de sa bouche. Ça me semblait de plus en plus gonflant. Je me tordais, à moitié couché sur la table, à petites secousses de ventre. Je lui disais : « Bonsoir, mon vieux Didier. Il n'y en a pas trois comme Fauvel et Soucaille. Hein, Didier? Pas vrai, Didier? » Et tout à coup les lampes brillaient trop fort, elles se mettaient à voyager, à faire les chevaux de bois dans ma tête, à me chavirer l'estomac.

» Il comprenait tout de suite, se levait et m'aidait à sortir. Ses bras, maigres pourtant, avaient une force à n'y pas croire; et en même temps une douceur, une tendresse... A des moments, des idées idiotes me prenaient : j'avais envie de me coucher sur place, au coin d'une borne, dans un égout. Il attendait bien patiemment, et finissait toujours par m'emmener.

» La nuit tournait. Il pouvait être deux heures et demie, trois heures. On était revenu sur la place d'Armes, toute vide maintenant, traversée d'un grand vent pluvieux qui charriait une odeur de suie. Mon masque déchiré me pendait sur le cou, ma soif avait tellement grandi que la rivière ne l'aurait pas éteinte. On est encore entré chez Lamontagne, au *Point du Jour*. Ça devait être la cinquième fois.

» Ici je me rappelle très bien; c'est un de ces coups de lumière que je retrouve de place en place dans l'épaisseur de ma muffée. Lamontagne a refusé de nous servir et nous a vidés poliment :

» — Eh bien! tu es frais, Adrien! Tu devrais pourtant avoir honte. Va te coucher, allons, rentre chez toi.

» Voilà bien les bistrots, n'est-ce pas? Ils commencent par vous soûler, et après ils vous font la morale. Lamontagne me disait encore, en reniflant tout autour du copain :

» — Qui c'est, l'homme qui est avec toi?

» Pour le coup je n'en pouvais plus, la rigolade me coupait le souffle.

» — Ah! qui c'est!... Demande-lui voir. C'est l'Homme masqué, un terrible assassin.

» Lamontagne rigolait à son tour, nous poussait tout doucement dehors. Et il disait à l'autre, sur la porte :

» — Tu n'es pas saoul, toi, à la bonne heure! Reconduis-le chez lui, mon petit gars. Remmène-le jusqu'à la Ronce.

» Et la lourde qui retombe, et les deux bougres à la rue.

» J'étais salement vexé, coléreux contre Lamontagne : à la Ronce! à la Ronce! Tu parles d'un crétin, quand même! Tout ce chemin, toute cette flotte qui coulait au bas... J'étais sûr qu'on se serait noyé, je me voyais déjà déguisé en macchabe, repêché à la pile d'un pont. Et je me pendais à Soucaille, je larmoyais dans son gilet :

» — Ne me quitte pas, Didier, Je n'ai plus que toi au monde.

» Ce qu'on est bête, quand on est saoul! Il a recommencé à me soutenir, en me serrant à même la taille. Il m'a fait traverser le champ de foire, il me portait plus qu'à moitié. On est arrivé comme ça devant la remise des pompes à incendie. Il m'a déposé par terre, et il s'est mis à frigousser après la porte : je pense qu'il crochetait la serrure. La porte s'est ouverte, et il m'a repris dans ses bras.

» A l'intérieur de la remise, il faisait moins froid que dehors. La terre était sèche, poussiéreuse. A chaque instant Soucaille frottait une allumette, et je voyais dans des reculements d'ombre des voitures, des échelles rouges comme des grandes araignées de cauchemar, et aussi, sous des bâches de toile, deux carcasses de bêtes effrayantes qui me paraissaient remuer. Heureusement, la présence de Didier me calmait. J'aurais seulement voulu, bien voulu, qu'il se décide à ôter son masque. Je trouvais qu'il poussait la blague trop loin.

» Il a retiré les bâches qui couvraient les deux pompes à bras, toujours frottant des allumettes pour s'éclairer. Il les a étalées par terre, une ici, l'autre là, à se toucher. Il m'a porté sur la première, bien doucement, en a ramené les plis sur moi comme s'il m'avait bordé dans un lit. Et il s'est couché sur l'autre. J'ai continué à gazouiller dans le noir, un bon moment, et j'ai fini par m'endormir.

» Monsieur, j'avais beau être schlass : je suis sûr que je ne me trompais pas quand je pensais dormir, flanc à flanc, contre Soucaille. Il y a eu quelqu'un, au Tribunal, pour dire que l'homme qui m'accompagnait n'était peut-être pas Soucaille, que rien n'autorisait personne à prétendre que c'était Soucaille. Je dis, moi, que ce docteur Chabert avait un certain culot. Pas Soucaille? Alors qui donc? Je n'avais pas d'ennemis au pays, bon camarade pour tout le monde, bien estimé et même gobé. Une vengeance? J'aurais pu chercher cent sept ans... Et le docteur a balancé encore, à l'influence, qu'on n'avait pas le droit de condamner durement un homme sur le témoignage d'un ivrogne; que Soucaille, jusqu'ici, n'avait jamais fait un sale coup (alors, chez qui? Et les Laborderie? S'ils se taisaient, les malheureux, ils auraient pu, déjà, égrener un fameux chapelet); que ce pauvre garçon n'avait pas eu de chance dans la vie; qu'il fallait se méfier... comment a-t-il envoyé ça? d'une ambiance défavorable; et que ci, et que là, une belle décoction de bobards. Et plus tard, qu'est-ce qui est arrivé? Alors on a bien vu que j'avais eu raison, mais on aurait mieux fait de s'en apercevoir à temps.

» Dire que je dormais comme un ange, dans cette remise, non. Je piquais des plongeons de petite mort, sous trente-six mille pieds de nuit. Et puis je remontais d'un sursaut, sans pourtant m'éveiller tout à fait. Je me sentais la langue râpeuse, la racine des cheveux agacée. Et je sentais aussi, le long de moi, la présence de cet autre corps. Je songeais, je devais songer : « Il est là, il ne dort pas. Pourquoi ne dort-il pas comme moi? On serait si tranquille, tous les deux... Ah! dormir, bon Dieu, dormir!... »

» Je me rappelle que dans mon écrasement, je me rappelle, vous entendez, qu'il me semblait être touché, frôlé par des choses froides, des coulis d'air glacé, des filets d'eau; et qu'à d'autres instants des bêtes couraient sur ma figure, peut-être des rats, peut-être de la vermine de cave, des cloportes, des mille-pattes, toute une engeance de dégoûtation. Je me mettais à avoir peur. Je voulais appeler Didier pour me défendre contre ces choses rampantes, et aussi, et surtout, contre l'homme muet allongé près de moi. Je ne

pouvais rien dire, je ne pouvais pas m'éveiller, je devais être immobile comme un mort.

» Quand son bras m'a saisi par le cou, je ne dormais vraiment presque plus. Mais toujours impossible de bouger. Je suivais parfaitement le glissement de sa main sur ma peau. Une main... c'était une main, une main d'homme. Elle était sèche et chaude, presque brûlante; cette chaleur me faisait plaisir. Je la suivais toujours, qui me tâtonnait bien doucement, — sous l'oreille, sous la mâchoire, sous le menton, — qui avançait, qui revenait. Je n'avais plus la moindre peur. Je me disais : « C'est bien Didier, cette fois; c'est bien sa main. Il est bon type, mais il m'assomme avec son amitié crampon. Maintenant que j'ai senti sa main, il devrait me laisser dormir. » Si j'avais été moins flapi, je l'aurais secoué de moi sans colère, comme on secoue un chien ou un chat dont les caresses vous accrassinent.

» A un moment donné je me suis aperçu que son autre main approchait, sa main droite. Elle approchait sans se presser, mais sans dévier, sûre de son chemin. Je ne pensais qu'à cette main nue, à son toucher, à sa chaleur pareille à celle de l'autre main; pas du tout à ce qu'elle pouvait tenir. J'ai été... comment vous dire?... saisi; même pas saisi, surpris, quand j'ai senti ce froid contre ma peau. Et aussitôt ce froid m'est entré dans le cou, pas brutalement, non, franchement, tranquillement, bien poussé du tranchant, la lame raide, le manchon serré sans tremblement.

» Après... Après je ne peux plus rien dire, vraiment rien. Comment on m'a trouvé au matin endormi dans une flaque de sang, comment on m'a porté au *Point du Jour*, lavé, recousu, pansé, je ne sais pas, je ne me rappelle plus rien. Tout ce que je sais aujourd'hui, c'est parce qu'on me l'a raconté.

» Il paraît que j'avais bien saigné. Quand on marchait dans la poussière à la place où j'avais la tête, on écrasait du pied des caillots gros comme des noix : une belle vendange. L'entaille avait neuf centimètres, nette d'entame, bien ouvragée. La lame du surin s'était arrêtée à propos, juste contre la carotide. Vous pouvez voir et même toucher, j'exhibe à l'œil pour les amis. »

Je dus toucher la cicatrice de Fauvel, une cicatrice très nette en effet, une mince et longue ligne rose, à peine visible, qui courait sous le maxillaire. Il l'offrait à mon examen avec une fière complaisance, insistait sur sa beauté. Complaisant moi aussi je dominais ma répugnance, je félicitais Fauvel : « Vous l'avez échappé belle. » Nous nous souriions l'un à l'autre; cela devenait pénible et grotesque.

Cependant je pensais violemment à Soucaille, à son retour solitaire vers la Ronce, à tout ce qu'il avait pu faire depuis l'instant où il avait frappé, à son plaisir sauvage, à Soucaille seul. J'attendais, avec une anxiété avide qui me tremblait au fond de la poitrine, que Fauvel parlât encore de lui. Fauvel se laissa aller en arrière. Ses yeux se fixèrent dans le vague, un long moment. Je l'entendis prononcer d'une voix neutre :

« On l'a chauffé dès le matin. Il ne s'était même pas caché. Il travaillait dans un champ, à la Ronce, derrière la maison des Laborderie... C'est Puyrajoux et Pradeau qui l'ont arrêté. »

Puis il se tut et secoua les épaules. Il m'était évident qu'il avait tout dit désormais de ce qu'il pouvait m'apprendre. Il me fallut réellement me contraindre pour lui poser encore quelques questions, tant j'étais sûr de ses réponses et de leur inutilité. Je les lui ai posées néanmoins, par acquit de conscience, parce que je voulais ne pas avoir à me reprocher, plus tard, quelque négligence que ce fût.

— Vous m'avez dit, Fauvel, que vous n'aviez pas d'ennemis au pays, que vous ne connaissiez personne qui souhaitât se venger de vous. Alors Soucaille?... Est-ce qu'il a voulu se venger?

Fauvel écarquilla les yeux :

— Se venger? Et de quoi donc?

— Mais pourquoi ce coup de couteau?

— Ah! pourquoi... — murmura Fauvel.

Il réfléchit avec application, de nouveau secoua les épaules :

— Pour rien. Par malfaisance. Parce qu'il avait le crime dans le sang.

J'insistai encore, mais en vain : je n'en pus tirer rien de plus. Alors je profitai de nos derniers instants pour l'interroger sur Pradeau, sur Puyrajoux. J'appris de lui que Puy-

rajoux avait pris sa retraite, qu'il tenait une gargote dans son pays, l'Aveyron, le Tarn ou le Lot, Fauvel ne savait au juste; et que Pradeau, promu maréchal des logis, puis adjudant, comptait encore à la légion d'Orléans.

— Un vicieux, ce Pradeau, — disait Fauvel, — service à bloc, subtil, fouinard, enfin ce qu'on appelle une vache.

Je ne l'écoutais plus qu'à peine. Déjà mon impatience, ma faim me portaient vers Pradeau, je voyais se formuler devant moi, sur le marbre de la table, les termes de la lettre que j'allais lui écrire.

Maintenant que Fauvel n'avait plus rien à me révéler, sa présence me semblait importune, sa jovialité encombrante. Il ne voulait plus me lâcher, me provoquait à un match de billard, prétendait m'entraîner dans un autre café. J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de lui. Je le laissai sur le bord du trottoir, sautai au volant, démarrai. Au virage de Marcilly, je pus le voir encore debout à la même place, qui agitait les bras vers ma voiture comme vers un paquebot en partance.

## VI

J'aurais vraiment mauvaise grâce à me plaindre. Le temps est loin de mes premières prospections, de ces coups de sonde hésitants vers un passé qui me fuyait. A présent ma recherche est aisée, presque trop. Chaque fois que je tends les mains, je les referme sur des objets solides, lourds à mes paumes : au point que je serais tenté de trouver la récolte trop riche et de me plaindre de ma chance.

Combien de fois ai-je entendu les miens, ou Nalie, ou des camarades, me reprocher mi-plaisants, mi-sérieux : « Toi, mon petit, le jour où tu seras content!... » Ils avaient donc raison? Moi aussi : tout le monde n'a pas le contentement facile.

Mais pourquoi, cette fois, mon insatisfaction? Mon Dieu, je pense que c'est bien simple. A mesure que je vais, et que j'avance d'une marche qui maintenant ne rencontre plus d'obstacles, je suis inquiet de mon point d'arrivée, je crains de n'avoir accompli qu'une excursion de dilettante. Je sens la pesanteur des matériaux que j'exhume au jour, l'inertie

des visages regardés, le manque de résonance des paroles entendues. Tout cela m'apparaît privé d'âme, aussi pauvre que des bibelots « souvenirs » : galets ramassés sur une plage, clichés doubles pour vérascope (l'appareil donne le relief), ou thermomètres en bois sculpté.

Ah! je me reconnais bien là! Exclusif, exigeant, ennemi des approximations, des compromis... trop jeune, décidément trop jeune.

J'ai écrit à Pradeau, j'ai eu sa réponse aussitôt, je l'ai vu. C'était dans son bureau, à la caserne : une pièce froide aux murs peints à l'huile, meublée de règlements, d'affiches racoleuses où des négresses exhibaient leurs seins, de paperasses dans des casiers.

J'ai très bien reconnu Pradeau. Il est de ceux sur qui les années ont peu de prise : un homme de taille moyenne et même plutôt petite, blond, mince, d'apparence douce, presque falote. C'est de l'apparence que je parle, de l'impression qu'il donne à un premier abord. Lorsqu'on cause avec lui un moment, on s'aperçoit très vite que cette impression est trompeuse, que l'homme est de bonne trempe au physique et au moral. Pendant l'assez long entretien que nous avons eu ensemble, bien rares furent les instants où je vis en lui le gendarme. Il n'était pas besoin de son uniforme, de ses galons, pour me faire sentir que j'avais devant moi un soldat, capable de servir autant que de commander.

— L'affaire Fauvel? — m'a-t-il dit. — Naturellement, je m'en souviens. Qui ne se souvient de Soucaille dans tout le département?

Il parlait d'une voix un peu grêle, mais nette; assez lentement, — car il ne disait rien qu'il n'y eût d'abord réfléchi, — mais avec précision et franchise.

— Cette vieille affaire Fauvel, peut-être n'est-il pas inutile, si l'on veut la juger sainement, de la débarrasser une bonne fois du battage qu'on a fait autour d'elle. Vous connaissez comme moi les petites villes. On s'y passionne à froid, les questions de personnes y priment tout. Il est donc difficile d'y rester juste, ou même simplement d'y voir clair. Fauvel était plutôt aimé, Didier Soucaille détesté. D'un côté une victime, un agneau blanc, et de l'autre une immonde fripouille.

Je souscris en ce qui concerne Soucaille; quant à Fauvel, je réclame un supplément d'enquête.

Mes yeux prirent une expression d'étonnement que je forçai un peu, exprès. Pradeau sourit :

— Mais vous le savez bien, ou du moins vous vous en doutez! C'est une brute, ce Fauvel, un individu peu recommandable. Il est enragé de plaisir, et quand il a envie d'une chose les scrupules ne le retiennent guère.

— Pourtant, — dis-je, — Fauvel est honnête.

— Honnête? Comment l'entendez-vous? Si vous voulez dire, par exemple, qu'il est incapable de commettre un vol de sang-froid, d'accord. Mais s'il lui fallait voler pour satisfaire un violent désir, — et tous ses désirs sont violents, — soyez-en convaincu : il volerait. Non, voyez-vous, à la considérer en elle-même, l'affaire Fauvel est peu intéressante. Pour moi ce n'est qu'une rixe banalement crapuleuse, une « explication » un peu rude entre deux jeunes mâles en virée. Probable qu'il y avait là-dessous une histoire de jalousie, une rivalité secrète provoquée par quelque poule. De ce côté Fauvel allait très fort, il avait dû semer derrière lui quelques rancunes bien conditionnées.

» Et tenez, si je suis ma pensée jusqu'au bout, je n'oserais même pas soutenir que l'autre masque, l'homme au coup de couteau, était sûrement Didier Soucaille. Je le parie à cent contre un, j'en suis intimement persuadé; mais je ne me reconnais pas le droit de supprimer la chance contraire, la cent unième.

» Rappelez-vous que le drame n'avait pas eu de témoin, qu'il s'était joué entre deux masques. Le jour du mercredi des Cendres, toute la jeunesse du bourg porte le même déguisement. Ce n'était certes pas pour faciliter la besogne des enquêteurs. Parbleu oui, je vous l'ai donné à comprendre, il n'y a eu qu'une voix dans le pays : c'était Soucaille qui avait fait le coup. Pourquoi Soucaille? Parce que « ça ne pouvait être que lui ».

» Avec cela, je puis bien vous le dire, Puyrajoux, mon chef de brigade, n'était pas homme à conduire une enquête. Maintenant qu'il a pris sa retraite et qu'il a quitté la contrée, j'estime que je suis libre d'exprimer un jugement sur son

compte. C'était un soldat très intègre, très zélé, mais impulsif et maladroit. Lui aussi, trop souvent, il avait le grand tort de céder à ses sentiments d'homme et de s'engager tout entier, passionnément.

» Nous sommes allés ensemble à la Ronce, le jeudi matin. Nous n'avions pas de mandat d'arrêt, naturellement : il n'y avait pas une heure qu'on avait trouvé Fauvel, à peine si le parquet était prévenu. Eh bien, je me rappelle que, le long du trajet, Puyrajoux n'a pas cessé de trépider. Visiblement, il était sous pression; il faisait de telles enjambées que je m'essoufflais à le suivre. J'ai essayé, par quelques mots prudents, de le refroidir un peu : il a marché encore plus vite. Il fonçait vers Soucaille avec une animosité joyeuse, il avait toute l'allure d'un homme qui va régler un compte personnel. »

Le visage de Pradeau se fit songeur, il secoua lentement le front. Je suivais sur ses traits le reflet de sa songerie, ou du moins m'imaginais le suivre. Je pense qu'il se souvenait, alors, d'une longue et difficile obéissance sous les ordres d'un chef borné. Très supérieur à Puyrajoux, il a dû souffrir bien des fois de sa supériorité même et ronger son frein en silence : de telles blessures, si virilement qu'on les accepte et les subisse, marquent profondément et restent sensibles toute une vie.

— Dès que nous sommes arrivés à la Ronce, — reprit Pradeau, — nous avons vu notre homme dans un labour. Il nous avait certainement vus aussi, mais il a poursuivi sa besogne : il semait, une besace sur la hanche. Nous approchions, il atteignait l'extrémité opposée du champ. Au bout de la sillée il s'est retournée tranquillement, d'un mouvement tout à fait naturel, et il a continué à semer en marchant alors droit vers nous. Puyrajoux s'est heurté à lui :

» — Qu'est-ce que tu fais là?

» — Vous voyez, je sème de l'avoine.

» — Et cette nuit, hein, qu'est-ce que tu faisais?

» Si Puyrajoux comptait ainsi le démonter, il se trompait comme il n'est guère possible. L'autre est resté impénétrable. Entendez-bien, je ne dis pas qu'il n'a pas tressailli, que sa figure n'a pas changé : cela laisserait encore à croire qu'il avait pu être touché et dissimuler le coup. Rien de tel. Il

était devant nous comme une pierre. Pareille absence, je vous assure que c'était impressionnant.

» Puyrajoux, lui, en a vu rouge. Le peu de sang-froid qui pouvait lui rester encore, il l'a immédiatement perdu. Il s'est mis à bousculer Soucaille, le traitant de bandit, lui disant que son compte était bon. Et des « tu vas nous suivre! » et des « oust! » exactement comme si Soucaille avait avoué qu'il était coupable. Du beau travail : impossible déjà de revenir en arrière et de prendre un départ correct.

» Naturellement, Soucaille a dit : « Si vous voulez. » Puyrajoux sortait déjà ses menottes. Je lui ai fait comprendre qu'il exagérait sans droit, et il les a rentrées dans sa poche. Mais je pense que, s'il avait persisté et voulu chaîner Soucaille, l'autre se serait laissé faire. Il était devenu docile, inexistant : un courant d'air. Puyrajoux était curieux à regarder, éberlué, penaud, furieux, la mine d'un citoyen qui s'est lancé contre une porte fermée, et qui voit la porte s'ouvrir avant d'y buter de l'épaule.

» D'un bout à l'autre de cette histoire il a collectionné les gaffes. Tout ce que j'ai pu faire pour ma part, ç'a été de freiner un peu, d'ouvrir l'œil aux accrochages et d'y parer dans la mesure possible. Très mal, évidemment : toute initiative m'était à peu près interdite; et s'il m'arrivait par hasard de risquer une question, un mot, aussitôt un soubresaut de Puyrajoux venait tout flanquer par terre.

» Je nous revois dans cette petite turne de la mairie où nous avions conduit Soucaille, en attendant l'arrivée des magistrats. C'était une espèce de soupente au carrelage de briques lézardé, derrière la salle des séances. Nous en avions fermé la porte; mais nous entendions, au travers, le bourdonnement de la foule qui s'épaississait dans la rue, sous les fenêtres. Ce bourdonnement s'enflait dans la grande salle vide et sonore, à croire que des centaines de gens battaient la cloison même du réduit : il nous semblait par moments qu'elle pliait.

» Le mieux que nous avions à faire, et d'ailleurs la consigne que nous avions reçue, c'était de garder à vue notre type, bien patiemment et calmement : encore une heure, deux au plus, le parquet serait arrivé. Mais Puyrajoux brû-

lait de se signaler avec éclat : on n'a pas tous les jours, dans une petite brigade rurale, la veine de tomber sur une tentative de meurtre, de tenir sous sa poigne un assassin en chair et en os. La nouveauté violente de l'incident est un peu à l'excuse de Puyrajoux, et aussi l'atmosphère qui enveloppait la scène : cette rumeur d'émeute au dehors, la chute soudaine d'une vitre enfoncée dont les éclats tintaient longuement sur le carreau de la grande salle, et surtout l'attitude de Soucaille, debout devant le mur contre lequel il s'appuyait du dos, les mains aux poches, et l'air fantastiquement lointain, indifférent.

» Fichtre oui, je revois tout cela! Puyrajoux fouillant l'homme inerte, frémissant des narines en trouvant ce couteau de tâcheron, un couteau de cinquante centimes, à une seule lame et à manche de bois noir. J'entends son cri, son appel de triomphe :

» — Pradeau! Pradeau!

» Il me jetait cette lame sous les yeux. Il exultait :

» — Il y a du sang... du sang!

» L'autre ne bougeait toujours pas, ne disait rien, les yeux creux, les prunelles si éteintes qu'on l'aurait cru aveugle. Et Puyrajoux qui répétait toujours, provoquant, acharné à le provoquer : « C'est bon, c'est bon. Ton compte est bon... »

» Je ne sais pas comment Soucaille a trouvé l'énergie de ne pas réagir. Je le regardais de tous mes yeux, avec une attention dont c'est trop peu de dire qu'elle était tendue à l'extrême : il m'effrayait à force de placidité. Dès cet instant, j'ai été sûr qu'aucune puissance ne le ferait avouer, ni ruse, ni persuasion, ni menace, rien au monde.

» Et tenez, monsieur Patentier, si mon sentiment personnel peut vous intéresser, je dois vous dire que ce qui m'a le plus frappé en cette affaire, la seule chose qui m'ait vraiment frappé, c'est précisément Soucaille, rien que Soucaille, en dehors même du drame où je le trouvais engagé. Des vilains bougres, j'en ai vu pas mal dans ma carrière. Je n'en ai jamais vu un seul qui me rappelât, même de très loin, la dureté de ce phénomène... Il paraît qu'autrefois, quand on voulait faire avouer un coupable présumé, on le mettait à la torture. Je vous le dis, vous auriez pu torturer cet homme-là, le broyer, le faire

griller à petit feu : aucun supplice n'aurait mordu sur lui, la mort comprise. »

J'interrompis alors Pradeau, non sans quelque vivacité :

— Mais pourtant un homme est un homme, s'appelât-il Didier Soucaille! Si déformée, si monstrueuse que soit sa sensibilité, il est impossible de croire qu'elle ne soit accessible à rien : la crainte, la haine, le remords, la souffrance physique, que sais-je...

Le sourire de Pradeau m'humilia. Il répartit de sa voix fluette :

— Je me serai mal fait comprendre. Je crois qu'il est peu d'hommes capables d'éprouver, avec autant d'intensité que Soucaille, la sauvagerie de certaines passions. Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il possédait à un degré inconcevable la faculté de se fermer à toute influence extérieure, à toute tentative étrangère. Alors ce qu'il sentait, pensait, ne relevait plus que de lui, refoulé dans ses profondeurs, muré comme dans un cachot. Il était là, on le voyait, on le touchait : et pourtant ce n'était pas lui.

— Tout de même, — insistai-je alors, — il était là, ni sourd, ni aveugle, vivant! Quand Puyrajoux le questionnait, ou vous, il entendait, il devait répondre!

— Naturellement, il répondait, il niait. Ou plutôt il parlait à son tour. Rien qui fît moins penser à un échange, à une communication. Je suppose que, s'il niait, ce n'était point qu'il fût poussé par le désir d'esquiver un châtiment : la crainte, et d'ailleurs le remords, il y était inaccessible. Il niait par jeu, par besoin de braver, de vaincre. Veuillez y réfléchir un peu : à partir du moment où nous l'avions appréhendé, où Puyrajoux surtout, inconsidérément, l'avait traité en condamné, nier devenait pour lui le seul moyen de résister, nier jusqu'au bout le seul moyen de ne plier contre aucune force. A un moment, pendant que je le scrutais, j'ai senti entre lui et moi comme un contact, une étincelle. Il m'a semblé voir poindre sur sa face une bravade d'une autre nature, une tentation assez dangereuse pour lui : car cette tentation-là aurait permis peut-être, si on avait su l'exploiter, de trouver l'accrochage et de le prendre en défaut.

» Il venait de penser, sûrement, à la scène nocturne de la

remise, à son coup de couteau dans la gorge de Fauvel. Son visage jusque-là impassible avait exprimé quelque chose, une jouissance, une volupté. Ce fut pour moi, immédiatement saisie, l'occasion d'une de ces tentatives auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure. Je me suis approché de lui, j'ai murmuré d'une voix cordiale : « Ça ne fait rien, tu l'as bien piqué. » Je vous donne ma parole qu'il a failli sourire, et par conséquent se livrer. Si j'avais été seul avec lui, libre de moi, je ne puis m'empêcher de croire que j'aurais réussi, peut-être, à mettre le doigt sur la fissure, à y insinuer la main, à l'élargir...

Je devançai Pradeau et coupai :

— Mais à ce moment Puyrajoux...

Il sourit.

— Même pas. Il a suffi d'un rien, peut-être un sursaut des voix au dehors, peut-être un battement de mes cils. C'était déjà fini, il s'était refermé, je ne le retrouvais plus. Et désormais le juge pouvait venir, tout l'engrenage judiciaire le happer : il n'y avait plus rien à faire.

— Intelligent? — ai-je dit alors.

— Certes oui, si c'est l'être que de trouver à son service des ressources fabuleuses d'attention froide, de présence d'esprit et d'astuce. Il a très bien su voir, au cours même de l'audience correctionnelle, le parti qu'il pouvait tirer des maladresses et des excès de mon chef. Je l'entends encore dire, tourné vers Puyrajoux, avec un naturel absolu : « Du sang à mon couteau? Mais si j'avais piqué Fauvel, j'aurais nettoyé la lame. Le temps ne m'avait pas manqué. J'avais saigné un lapin la veille : que j'aie laissé le couteau tel quel, c'est preuve que j'étais bien tranquille. » Et aussitôt après, lorsque l'acharnement de Puyrajoux a provoqué l'intervention du docteur Chabert, Soucaille a su garder l'attitude juste qu'il fallait : silencieux, déférent, satisfait certes, mais calme aussi, sûr de son innocence, de son bon droit.

— Alors, quand on l'a condamné?

— Pas bien durement, vous conviendrez... Deux mois de prison pour coups et blessures, — mais en fait pour une tentative de meurtre, — c'était léger. Lui qui savait à quoi s'en tenir sur sa nuit avec Fauvel, il devait estimer qu'il avait remporté la victoire. N'oubliez pas que si son défenseur

a pu plaider le doute et l'en faire bénéficier, c'est en somme grâce à lui et à la maîtrise de son jeu. Et de même plus tôt, d'un bout à l'autre de l'instruction, la tranquillité sans effort dont il ne s'est jamais départi a dû ne pas être étrangère au renvoi de l'affaire devant la correctionnelle. Quand on l'a condamné, il lui a suffi de rester impassible. Il avait joué sa partie jusqu'au bout : un mois de prison de plus ou de moins, dorénavant cela lui était bien égal.

Pradeau songea encore, quelques instants. Une lueur furtive éclaira son visage.

— A quoi pensez-vous? — demandai-je.

Il rougit imperceptiblement.

— A des choses... des choses personnelles.

— Dois-je me taire?

Il releva les yeux vers moi avec un jeune et franc sourire :

— Bah! Cela n'a guère d'importance : un souvenir, un mouvement d'orgueil. Pensez-en ce que vous voudrez, je vous en fais l'aveu quand même.

» Je songeais que j'ai sans doute été le seul à inquiéter Didier Soucaille, à l'inquiéter dès cette première affaire. Après tout, non, je ne crois pas céder à une poussée de vanité, ce que je vous dis là est vrai : Soucaille, tout de suite, a flairé en moi l'adversaire. Il y avait entre lui et moi des espèces de vibrations, des ondes imperceptibles aux autres, mais qui nous excitaient, qui nous émouvaient lui et moi. Je l'ai senti attentif et défiant, gardé contre moi seul avec une vigilance âpre et sourde. Et voici cette fois un aveu : j'en suis fier. »

Pradeau, ensuite, m'a parlé de l'autre affaire. J'y reviendrai le moment venu.

MAURICE GENEVOIX

(*A suivre.*)

# NOTES

## SUR LA

# CONFÉRENCE DE LONDRES

### LE QUARTIER GÉNÉRAL FRANÇAIS

Les observateurs ont noté que les encourageants et nobles discours qui ont marqué l'ouverture de la Conférence de Londres, furent prononcés devant de grandes fresques qui commémorent, dans la salle royale de la Chambre des Lords, deux faits de guerre dont la Grande-Bretagne tire une fierté particulière. L'une évoque la rencontre de Wellington et de Blücher à la ferme de la Belle-Alliance, le soir de Waterloo; l'autre représente Nelson mourant dans l'agitation du combat naval. Le ciel a décidé, d'ailleurs, que, durant le séjour des Français à Londres, le rappel de ces souvenirs serait quotidien; à peine sortis de l'hôtel, nous sommes dans Trafalgar square dont M. Briand peut contempler de sa chambre la colonne de bronze dédiée à Nelson; quelques pas à droite pour aller aux réunions du Palais Saint-James, et nous voici devant le monument de Waterloo où nous retrouvons l'image du duc de Wellington. Ce sont des sujets de méditation. Au surplus, rien ne ressemble autant à l'organisation de la guerre que l'organisation de la paix et du désarmement, et les installations de la délégation française, dans l'hôtel Carlton de Londres, évoquent naturellement pour moi les souvenirs de l'hôtel du Grand Condé de Chantilly où étaient établis les services du grand quartier général des armées françaises, sous le commandement du général Joffre. Ce sont mêmes couloirs remplis

d'allées et venues, mêmes dispositions de bureaux, de casiers et de machines à écrire dans des pièces dont les destinations ordinaires étaient différentes, parfois aussi mêmes visages : le général Réquin, qui est devenu l'un des indispensables techniciens de la Commission préparatoire de Genève à la Conférence du désarmement et qui assiste ici les experts de l'arme navale, n'était-il pas en 1915 à Chantilly, le commandant Réquin du 3e bureau de l'État-Major? Là, comme ici, chaque étage avait son affectation dans l'ordre des hiérarchies. La porte du général de Castelnau faisait vis-à-vis à l'entresol, à la porte du général Pellé; les brevetés des opérations possédaient leur sanctuaire au 1er étage, et puis venaient la direction du personnel, le 2e bureau, les services de renseignements, — le fameux S. R. — le 4e bureau qui règle les transports et tout en haut, parent lointain, mais indispensable de la famille militaire en temps de guerre, le bureau des informations à la presse où Maurice Pernot, Jean de Pierrefeu et moi-même, tentions d'imiter les exemples de notre étincelant prédécesseur le capitaine André Tardieu, dont les notes à l'usage de la presse et de la propagande sur la marche des opérations et l'état des armées françaises faisaient, par leur clarté, leur précision et leur imperturbable assurance notre émerveillement. La délégation française à la Conférence du désarmement naval, comme les autres délégations étrangères, a fait son logement dans des conditions pareilles. Un grand hôtel dont elle est devenue la cliente presque unique l'abrite. Le président du Conseil et son cabinet, M. Aristide Briand et ses collaborateurs sont au premier étage. Le fidèle Émile, valet de chambre du ministre des Affaires étrangères, installé devant une petite table à l'entrée des appartements de son patron, distrait son oisiveté en prenant des vues d'enfilade sur les mouvements du couloir de face et du couloir de gauche. Ainsi, l'œil du gendarme qui veillait à la porte du major général des armées flanquait les vestibules de l'hôtel du Grand Condé. Sur le palier, le taciturne Martin, maître de la garde-robe du Président du Conseil, échange de lents propos avec l'agent de Scotland Yard chargé de la sécurité des hauts personnages français. Qui est ce jeune diplomate au pas rapide qui, un dossier sur le bras, entre dans la Chambre 131?

M. René Massigli, ministre plénipotentiaire et délégué adjoint, qui joue le rôle d'un chef d'état-major intelligent.

Et voici M. Seydoux, qui n'a pas vingt-cinq ans, et qui a hérité de l'étonnante vivacité d'esprit du père qu'on retrouve avec émotion dans le fils. Voici enfin M. Moysset, philosophe épicurien, sentencieux, mystérieux, sachant tous les détours du problème du désarmement naval, plein du bon sens de son vieux terroir aveyronnais, et qui attend les revendications de l'adversaire comme le braconnier attend le lièvre à l'orée du bois. Le second étage est occupé par la marine. Il y a M. Georges Leygues, toujours suivi de son officier d'ordonnance, le médecin de 1re classe Lapierre, le vice-amiral Violette que le langage naval dénomme « l'humble fleur », le contre-amiral Descottes-Genon, le contre-amiral Darlan que les non initiés prennent, tant il est jeune, pour un lieutenant de vaisseau, le capitaine de vaisseau Deleuze des équipages de la S. D. N. et le capitaine de frégate Sablé, attaché militaire à Washington, et l'homme le mieux documenté sur les programmes de constructions navales des États-Unis. Au-dessus siègent les coloniaux pénétrés de leurs besoins particuliers; M. François Piétri dont l'activité intellectuelle et l'agilité manœuvrière souffrent un peu de ne pas trouver dans les trop lents travaux de la Conférence un emploi suffisant, dirige souvent à travers l'hôtel la longue théorie du chœur de ses techniciens. Madame Piétri, qui représente le charme dans la délégation française et fait souvenir ainsi que nous ne sommes plus en guerre, précède son mari ou bien le suit emportant sur ses pas les hommages de qualité. L'autre jour, au bal de l'Ambassade de France, elle entraînait dans son sillage le premier lord de l'Amirauté qui dansait le fox trott en tanguant comme une goélette. Entre le second et le troisième étage, le ravissant chien qu'elle a acheté à Londres fait la liaison par des cris déchirants d'indigène abandonné. Enfin, dans le voisinage du coiffeur et du marchand de cigares, à côté des chefs de service de l'hôtel, on a placé le bureau de la presse sur lequel M. Bargeton, désormais sous-directeur des Affaires d'Europe au Ministère des Affaires étrangères, règne avec un détachement lointain. Là, dès six heures du matin, tandis que tout dort encore dans l'hôtel, le portier de nuit accomplit son der-

nier travail. Il arrive les bras chargés des journaux du matin. Aussitôt deux jeunes gens se précipitent sur le butin. Ils lisent, choisissent et ordonnent. Discernant d'un coup d'œil ce qui est important, M. Brière traduit avec une promptitude et une précision étonnantes. M Gaucheron présente et condense avec le soin du chartiste qu'il fut avant de devenir diplomate et la fine et souple mademoiselle Gautier, diligente abeille de la ruche Bargeton, extrait de sa machine à écrire le suc que Gaucheron et Brière butinent chaque matin dans toutes les feuilles de Londres. A huit heures, toute la délégation est ainsi informée de l'opinion de la Grande-Bretagne en même temps que le fil direct avec Paris lui fait connaître les événements de France et leurs commentaires. Entre temps, on prépare la documentation des envoyés spéciaux et des correspondants de journaux qui, deux fois par jour, précisément aux heures des repas, arrivent affamés dans les couloirs. Bref, si l'histoire de la Conférence de Londres se commente au troisième étage, se prépare au second et se fait au premier, c'est à l'entresol qu'elle s'écrit et cela vaut à la Chambre 4 une considération méritée.

## SCÈNES DE LA DIPLOMATIE PUBLIQUE

Le jeudi 6 février, un représentant de la *Chicago Tribune* s'en fut interroger M. Dawes, ambassadeur des États-Unis à Londres et délégué à la Conférence navale : « Quand communiquez-vous votre accord? lui dit-il, avec la prodigieuse assurance qui est la force principale de l'armée des journalistes américains. — Quel accord? demanda M. Dawes, d'autant plus surpris sans doute que, depuis quelques jours, il entendait surtout parler de divergences de vues au sein de la délégation américaine, et que les revendications de M. Adams au nom de l'Amirauté, les objurgations des sénateurs Robinson et Reed, censeurs entêtés, les vues pratiques de M. Dwight Morrow et la soumission de M. Stimson aux coups de téléphone lointains de la Maison Blanche étaient pour lui des sujets de problèmes qu'il portait dans sa tête sans pouvoir les résoudre.

— Mais votre accord avec les Anglais. Tout le monde est au courant, — reprit imperturbable le représentant de la *Tribune de Chicago.*

— Ah, bien, — répliqua M. Dawes, — je vais en parler à Stimson, vous aurez peut-être du nouveau ce soir.

Ainsi, l'ambassadeur de la République des États-Unis, s'efforçant de dissimuler aux observateurs professionnels répandus dans le Ritz le trouble qui l'agitait, gagna les appartements de sa délégation et entra chez le secrétaire d'État Stimson, afin de lui rapporter que les damnés journalistes étaient avertis de la déclaration que l'Amérique se proposait de faire et dont on pesait les termes depuis le début des travaux, tour à tour dans la balance des amiraux, des sénateurs et des hommes politiques de la délégation, sans avoir pu encore se mettre d'accord. Ce qu'il dit exactement, je l'ignore. Mais, il dut être convaincant, puisqu'il est sûr qu'à la fin de l'après midi de ce jeudi, vers 6 heures du soir, on apprenait que M. Stimson recevrait à huit heures à l'hôtel Ritz les représentants de la presse. La nouvelle ne provoqua aucune sensation. Depuis quinze jours, on avait entendu déjà quelques exposés du premier délégué des États-Unis. Ils étaient faits toujours avec une cordiale et solennelle lenteur. Ils répétaient les sentiments de confiance dans un succès que tous les peuples désirent et le soin qu'apporte l'Amérique à tenir compte de toutes les opinions nationales. Quand il avait fini d'invoquer l'esprit de paix qui, seul évidemment, porte son pays à mettre son armée navale sur le pied de la flotte de la Grande-Bretagne et même un peu plus haut, M. Stimson fermait les yeux, comme s'il appelait sur les vues de son Président les bénédictions célestes, puis, il s'exposait aux questions. On lui en posait souvent de fort saugrenues, mais il arrivait également qu'on lui en posât de précises. A toutes il répondait qu'il ne pouvait rien dire. Enfin il marquait en se levant qu'il souhaitait se replonger dans sa méditation intérieure. C'est ainsi qu'on avait un peu délaissé ses exposés, et c'est le motif pour lequel il n'y avait que de rares invités pour répondre à la convocation du 6 février.

Cependant le bruit qu'un événement sensationnel était survenu dans le cours monotone de la Conférence se répandit

promptement dans les milieux de Londres que la chose intéressait. Depuis deux semaines, faute de pouvoir s'entendre sur le fond de l'affaire, car chacun savait bien que c'était impossible, on discutait sur la meilleure manière de l'aborder. C'était ce qu'on appelait le problème des méthodes. Il y avait la limitation des armements navals par la fixation d'un tonnage global, à laquelle nous avions été attachés, et la limitation par catégories, à laquelle tenaient les Anglo-Saxons. Nous avions obtenu la prise en considération de notre système transactionnel, ce qui représentait un succès d'importance, si l'on se souvient qu'en 1921, à Washington, les représentants de la France étaient arrivés pour se faire dicter la loi de M. Hughes et un système impératif de proportions entre les flottes dont on se demandera longtemps comment on eut l'audace de nous le proposer, et pour quel motif nous eûmes la faiblesse de l'admettre. Bref, afin d'éviter les écueils qui n'auraient pas manqué d'entraîner un naufrage, on essayait dans des conversations particulières de concilier les thèses et de préparer les voies d'une entente qu'on pourrait entériner solennellement ensuite dans les séances plénières. Il y avait eu ainsi plusieurs entretiens à deux ou à trois, entre MM. MacDonald, André Tardieu, Aristide Briand, Stimson et Dwight Morrow. Le Premier ministre de l'Empire britannique venait précisément de montrer les avantages de ce mode de négociations tout en déplorant les lenteurs de solutions dont les principes cependant étaient arrêtés. Et c'était le moment choisi par la Délégation des États-Unis pour lancer une bombe à la fin d'une journée paisible! On voulait découvrir des motifs profonds à son geste. Beaucoup parlaient d'une riposte personnelle de M. Stimson à ceux qui paraissaient le rendre responsable des atermoiements. D'autres voyaient dans l'événement l'entrée sur la scène de Londres de la diplomatie publique que M. Wilson avait appelée de ses vœux et ils la saluaient avec considération, sans se douter le moins du monde que l'origine première de ce bruit était plus simplement la conversation matinale de M. Dawes avec un de ses compatriotes qui avait de l'aplomb. Les esprits étaient donc échauffés. Heureusement, en ce qui concerne la France, la plupart des représentants de la presse, ignorant

la communication américaine ou convaincus de sa banalité, avaient quitté l'hôtel de la délégation sans s'en inquiéter davantage ce qui évita un grand éclat dans nos journaux du lendemain. M. Albert Bayet, par exemple, découvrit à Paris seulement, le 9 février, le soi-disant accord anglo-américain. Il en fit contre M. Tardieu un article virulent dont la suite des jours a rendu la lecture fort amusante mais un peu inquiétante si l'on songe que M. Bayet est professeur d'histoire!

Vers 8 h. 40, ce jeudi soir 6 février, M. Aubert, qui fut à Washington, au commissariat général des affaires franco-américaines, un des meilleurs collaborateurs de M. André Tardieu et, que ses relations et sa compétence ont fait charger à la Conférence de Londres d'une mission de liaison particulièrement utile, entrait dans le salon 132 réservé au premier délégué de la France. M. Dwight Morrow l'avait prié de passer le voir et il tenait dans la main le papier de M. Stimson qui avait fait l'objet de l'entretien.

M. André Tardieu travaillait. Il rédigeait les passages essentiels du discours sur les assurances sociales qu'il devait prononcer le lendemain soir à la Chambre des Députés. Plusieurs pages couvertes de sa grande écriture alerte et nette étaient devant lui sur la table. Son collaborateur le mit au courant et lui passa le texte de la déclaration. Il lut le rappel de l'accord de principe établi sur la parité navale entre la Grande-Bretagne et les États-Unis et la référence aux négociations du dernier été entre M. Hoover et M. Mac Donald. Les chiffres des suggestions américaines propres à concrétiser les principes passèrent sous ses yeux; il s'arrêta à la phrase sur la réduction des sous-marins au plus bas tonnage possible et sur l'un des derniers paragraphes qui dit : « Nous n'avons pas fait de propositions aux Français et aux Italiens dont les intérêts ne sont pas assez directement liés aux nôtres pour que nous estimions nécessaire actuellement de leur soumettre des suggestions. Bien entendu, le règlement du problème franco-italien est essentiel pour l'accord envisagé. » Sans doute, les souvenirs de 1921 vinrent-ils à son esprit avec la préoccupation d'une entente anglo-américaine dont on prétendrait imposer à la France l'exemple et les conséquences paritaires; car, parlant de son départ fixé au

lendemain matin à 9 heures et du discours qu'il était en train d'écrire pour le Parlement français, il dit :

— S'il le faut, je reste ici.

Dans le moment suivant, on songea à mettre au courant les délégués français. Surtout, il fallait informer M. Aristide Briand et connaître son jugement, l'un des plus sûrs qui soient dans les affaires critiques. M. Moysset, alerté, parut le second dans le salon du Président du Conseil; il écouta le récit qu'on lui fit tout en fumant sa pipe avec placidité, marqua qu'il n'y avait là rien qui pût le surprendre, et, entourant son jugement des formules philosophiques dont il aime parer son rustique bon sens, il prononça qu'il nous faudrait peut-être bien exposer un jour prochain comment nous sommes à Londres invités à faire les frais de la parité des flottes de l'Amérique et de la Grande-Bretagne, et pourquoi une opération, exigée par la première en raison de sa jeune force orgueilleuse et acceptée par la seconde pour des motifs d'économie, ne doit pas être réglée au détriment de la France.

C'est alors qu'on alla porter la nouvelle chez le ministre des Affaires étrangères dont les appartements se trouvent dans le même couloir, deux portes plus loin. M. Briand qui est un sage était déjà dans sa chambre. Le fidèle Émile, sachant sa présence inutile à son maître, reposait également. Ce fut M. Massigli qui frappa à la porte, se fit reconnaître et tout le cortège de la présidence du Conseil : M. Tardieu, M. Moysset, M. Massigli, M. Aubert, pénétra dans la pièce où la lampe de la table de nuit jetait sur le lit d'hôtel une lumière rose.

M. Briand était couché. Il aime au terme d'une journée repasser ainsi sa vie merveilleuse chargée d'expériences incomparables et on peut imaginer quel défilé d'humains et quelles anecdotes passent alors dans sa méditation ironique. Souvent aussi il doit rêver de la mer qui est son amie apaisante, car cet étonnant navigateur de la politique possède un cerveau de marin, et, si on l'entend parler des émotions de la pêche ou des joies de la chasse au chien d'arrêt, on découvre aussi son âme de poète. Mais, ce soir-là, quand la « diplomatie publique » de M. Stimson pénétra dans la chambre du Carlton dans la personne de M. Aubert qui marchait derrière le Président du Conseil, c'est dans la lecture d'un

roman policier qu'il avait mis son goût de l'aventure.

Debout au pied du lit, semblable à un notaire, M. Aubert lut d'une voix grave les phrases de M. Stimson, et, dans ce décor, dans cet appareil, elles semblaient en vérité d'un comique funèbre : « D'après notre suggestion, la différence actuelle entre les deux flottes de croiseurs serait réduite à 12 000 tonnes. La Grande-Bretagne aurait 15 grands croiseurs armés de canons de 8 pouces, les États-Unis 18, ce qui leur donnerait un avantage de 30 000 tonnes. Pour les croiseurs légers armés de canons de 6 pouces, la Grande-Bretagne aurait un avantage de 42 000 tonnes sur les États-Unis... » Les chiffres des tonnages et les calibres des canons se succédaient dans la lecture comme les legs dans un testament. Appuyé sur son coude, M. Briand écoutait. Il avait proféré d'abord un jugement énergique; mais, à mesure qu'arrivaient les termes de « parité », « d'égalité absolue », de « faculté de reproduire exactement la flotte de l'autre », on voyait, qu'amusé par la vanité de ces mots, il se détendait peu à peu. Au surplus, ne convenait-il point, avant de s'émouvoir, de connaître le sens réel d'un manifeste qui ressemblait à tant de programmes électoraux? Que les gouvernements des États-Unis et de la Grande-Bretagne eussent admis d'égaliser leurs marines de guerre, ce n'était pas une nouveauté, puisque c'est pour s'inspirer de leur exemple que les gouvernements du Japon, de l'Italie et de la France avaient été conviés à venir à Londres. Mais l'intention est une chose et la réalisation une autre. Rien n'indiquait ce soir que l'accord concret fût soudain établi, alors que le matin même il paraissait bien éloigné. Ce qui était remarquable dans le papier de M. Stimson, ce n'était pas tant son contenu, qui était connu, que la manière insolite dont il avait été publié. La question à poser était celle-ci : « Oui ou non la Grande-Bretagne et l'Amérique s'étaient-elles entendues sans prévenir leurs invités? »

M. Tardieu déclara qu'il allait poser la question sur-le-champ, parce qu'il désirait être fixé avant de s'embarquer pour Paris. Bientôt, M. Massigli, chargé de se mettre en rapport avec la demeure de Downing street, fit connaître que le Premier ministre était encore à la Chambre des Communes où il attendait le représentant de la France.

C'est bien souvent qu'au cours de la Conférence navale M. Ramsay MacDonald aura donné audience aux délégués des puissances étrangères dans le bureau des Communes réservé au chef du gouvernement du Royaume-Uni. C'est une pièce gothique comme l'édifice lui-même, avec des boiseries et de hauts fauteuils raides; plus spacieuse que le salon des Ministres de notre Palais-Bourbon, elle offre un aspect moins officiel, plus confortable et plus guindé. M. MacDonald était en train d'étudier des papiers quand il fit entrer M. André Tardieu. Tout de suite, on aborda le sujet de la visite tardive. Que signifiait exactement la publication de ce soir et les conditions brusques dans lesquelles on l'avait faite? Devait-on en conclure qu'il existait un accord qui aurait été négocié dans le secret, tandis qu'on prétendait travailler à écarter des délibérations publiques de la Conférence tous les motifs de heurts? Si on devait s'entendre à deux, la présence des invités était inutile et la France ne pourrait pas manquer d'en tirer les conséquences. Le premier ministre britannique semblait désolé par la suite logique de cet exposé qu'il écoutait avec attention en ponctuant les interrogations de signes de négation. Il expliqua qu'il ignorait complètement la publication américaine. M. Stimson lui avait bien fait porter la veille au soir un papier qu'il avait remis pour étude à ses services; mais ce papier était de dimensions différentes de celui qu'on venait de communiquer à la presse et dont il avait lui -même appris l'existence par les représentants des journaux britanniques. Il affirmait de la manière la plus nette qu'il n'existait actuellement sur ces bases aucun accord, ni aucun commencement d'accord, entre son gouvernement et la délégation des États-Unis à Londres. Au surplus, autant qu'il avait pu en juger par une lecture rapide, il y avait dans le document remis la veille deux ou trois points qui, s'il les acceptait, étaient parfaitement propres à le faire renverser par son Parlement. Une conversation cordiale succéda aux explications. Quand M. Tardieu se retira, M. MacDonald lui offrit de faire procéder à une enquête dont il donnerait, sitôt qu'il les recevrait, les conclusions à la délégation française...

A l'hôtel Carlton, on attendait le retour de M. Tardieu.

Des émissaires de la marine chargés d'avertir leur ministre l'avaient découvert en train de déguster un poisson chez Scott, renommé pour ses spécialités de la mer, et M. Georges Leygues avait interrompu son repas pour les suivre. M. Piétri qui était allé au cinéma avait été introuvable. Mais, dans l'impossibilité où ils étaient de les lui dire, ses vénérables conseillers confiaient leurs alarmes aux personnes qu'ils rencontraient dans l'escalier. L'arrivée du Président interrompit les conciliabules. Un conseil réduit fut convoqué dans le salon 132; M. Aristide Briand prévenu y vint dans un pyjama couleur de feuille morte. La séance fut courte, et, M. Tardieu ayant rendu compte des propos de M. MacDonald, on tomba d'accord pour prier le représentant de l'Agence Havas de marquer dans son télégramme « qu'il convient de bien souligner que le communiqué de M. Stimson ne constate à aucun degré la réalisation d'un accord entre les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Japon. En réalité, comme l'a dit à plusieurs reprises le chef de la délégation américaine, il ne s'agit là que de simples suggestions de propositions que la Grande-Bretagne et le Japon seront appelés à discuter ».

Telle fut l'entrée nocturne de la diplomatie publique dans la Conférence de Londres. Née de la conversation d'un journaliste avec M. Dawes, d'une méprise de l'honorable ambassadeur des États-Unis sur la portée de cette conversation et d'un message impérieux de M. Hoover sur l'activité insuffisante de la délégation américaine, elle bouscula la tranquillité d'un soir de Londres en rappelant un peu brutalement la fameuse parité des flottes américaine et anglaise oubliée dans les détours des discussions sur la méthode.

## PARITÉ

Qu'est-ce donc que la parité? Un mot qui produit de l'effet dans les discussions anglo-saxonnes mais dans la réalité un mot vide de sens pratique. Parce que, l'été dernier, M. MacDonald, chaud du triomphe de son parti et plein encore de ses promesses électorales, est allé faire visite à M. Hoover afin de sceller par la limitation des armements navals, l'en-

tente de l'Amérique et de la Grande-Bretagne, on imagine qu'un grand pas vers la paix des peuples a été accompli. Affirmant solennellement qu'il ne peut exister de guerre entre elles, les deux nations en tirent la conclusion qu'elles auront désormais exactement la même flotte, et elles appellent cela désarmer. Mais, si, pour la Grande-Bretagne, l'opération se traduit, au mépris de son orgueil traditionnel, et même de préoccupations légitimes, par une économie dont ses budgets ont un pressant besoin, elle consacre pour les États-Unis un accroissement considérable de leur puissance guerrière. On dira que la parité et les propositions de M. Stimson représentent cependant un abattement sérieux sur les derniers programmes de constructions navales votés par le Sénat et exigés par l'Amirauté. Cela est bien vrai. Mais ces programmes constituaient un maximum destiné à égaler et à surpasser l'Angleterre sur les mers, et l'on peut se demander par quel décret céleste la marine de guerre américaine qui dépassait de peu en 1914 la marine française (893 133 tonnes contre 755 148)[1] exige soudain pour l'organisation de la paix en 1930 le développement prodigieux qui doit établir sa « parité » avec l'Angleterre? A vrai dire, on ne découvre guère d'autre réponse à cette question naturelle que le droit de la force et le droit de la richesse de dicter la loi aux moins puissants et aux moins forts. Ainsi, alors que le budget naval de la Grande-Bretagne présente pour 1930 une augmentation minime de son budget d'avant-guerre : 6 milliards 480 millions de francs stabilisés contre 6 milliards 405 millions de francs stabilisés en 1914, que les budgets français ont diminué de 3 205 millions en 1914 à 2 618 millions en 1930, les budgets des États-Unis font ressortir la formidable augmentation de 9 250 millions (1930) contre 3 560 millions (1914). On aperçoit ainsi de quel prix est payée la parité.

Parité toute théorique d'ailleurs. Quand la note publiée par M. Stimson à Londres, pour suggérer les bases possibles de cette parité, s'exprime ainsi : « Afin de permettre d'arriver à une égalité absolue, les États-Unis proposent que chaque pays ait la faculté de reproduire exactement la

1. Chiffres des flottes sur mer en 1914 d'après les tableaux de l'*Europe nouvelle* du 25 janvier 1930.

flotte de croiseurs de l'autre », cela signifie-t-il que les flottes désormais auront la même valeur et par là cesseront d'être un danger l'une pour l'autre? En aucune manière. D'abord, parce qu'en un tel domaine, il est absolument impossible de faire des constructions pareilles et que tout être capable de réflexion comprend bien que deux machines aussi compliquées que des croiseurs ou des torpilleurs modernes n'auront pas, même construits exactement sur des données identiques, une similitude parfaite que les voitures automobiles de grande série n'atteignent pas. De plus, tous ceux qui connaissent les problèmes des constructions navales savent qu'il est impossible d'être certain qu'un navire du dernier modèle, et supérieur sur le papier à tout ce qui existe dans le moment où on le met en chantier, ne sera pas surclassé un an après sa sortie par un navire nouveau utilisant un récent progrès de la science, ce qui revient à dire qu'il faudrait standardiser les laboratoires et les chantiers. Et, si la chose était réalisable, elle ne suffirait pas encore à assurer l'équivalence complète : il faudrait encore établir la parité des canons et de leurs servants, celle des capacités intellectuelles des amiraux et des officiers, et surtout la parité des courages et des hasards de la bataille. La marine anglaise forte d'une expérience séculaire et d'une longue gloire sait bien cela puisque, durant que les États-Unis se reposent sur la force de l'argent pour assurer leurs desseins, c'est sur la formation incomparable de ses équipages qu'elle s'en remet orgueilleusement pour accepter les conséquences d'une politique qu'elle réprouve. Et, dans le même temps qu'elle accepte ainsi cette parité avec l'Amérique, elle réclame cependant la supériorité du nombre sur l'ensemble des flottes française et italienne qui furent, dans la lutte, contre la tentative d'hégémonie germanique, des alliées fidèles.

Donc, c'est au nom de principes contestables et d'exemples impossibles à admettre qu'on prétend imposer à la France de réduire les besoins de sa défense navale en lui dictant le choix de ses navires. Mais ce qui fut possible à Washington en 1921, dans un temps où, épuisés par la guerre et surpris par l'organisation de la paix, nous avions dû accepter la loi de l'argent, ne l'est plus aujourd'hui grâce au relèvement

financier qui reste le plus grand titre de M. Raymond Poincaré à la reconnaissance de son pays. Nous avons recouvré la liberté de répondre non, et ce non, M. André Tardieu a prouvé déjà qu'il saurait le dire à des amis trop impérieux. Les trois notes qu'il a rédigées à Londres pour la délégation française ont été des modèles de clarté, de logique et de bon sens. Note sur les besoins découlant de la position géographique et de nos possessions lointaines, note sur les sous-marins, note sur le programme naval français, toutes les trois, selon l'expression de M. le comte de Fels, ont projeté les clartés d'un esprit français dans les brouillards de la Tamise et de l'Hudson. Elles en ont atténué les effets, mais elles ne l'ont pas dissipé encore. Déjà, au moment où j'écris, on profite à Londres de l'absence forcée de M. André Tardieu et d'un gouvernement français pour soutenir, à l'abri des brouillards qui se reforment, que les exigences de la France risquent de faire échouer le désarmement attendu par les peuples. C'est la campagne qu'on tentera de mener demain si la Grande-Bretagne, reculant devant les conséquences d'une parité à laquelle elle donnait un sens religieux alors qu'elle n'a aucun sens précis, se trouve contrainte d'augmenter ses budgets. On dira que nous sommes la cause de la nouvelle charge imposée aux contribuables britanniques, alors que nous aurons éclairé pour eux les aspects d'un problème vital. Là réside le danger de la rupture. Il ne serait pas bon qu'on prétendît abandonner l'œuvre du désarmement général à Genève sous le prétexte que nous avons refusé d'accepter à Londres les conséquences d'une thèse sur la limitation des armements qui portait à augmenter les armements des uns au détriment des autres. Mais la conclusion de l'exposé français du 13 février demeure avec toute sa force convaincante. La France ne s'est jamais alarmée de voir les États-Unis et la Grande-Bretagne soit réduire, soit augmenter en vue de réaliser leur accord, leurs forces navales respectives. Elle demeure, ainsi qu'elle l'a toujours déclaré, prête à examiner toute formule de garantie mutuelle de sécurité qui permettrait de transformer en besoins relatifs les besoins absolus de chacun. Mais, comme le disait le chef de la délégation française à M. MacDonald, le vendredi 14 janvier,

avant de s'embarquer pour Paris, on ne doit pas compter sur nous pour faire les frais d'un accord que nous ne discutons pas, mais que nous n'avons pas conclu.

## LA CONFÉRENCE ET LA CRISE MINISTÉRIELLE

Le 17 février, un scrutin de la loi de finances amalgamant les hostilités politiques, les rancunes, les impatiences, les considérations électorales et les alarmes qu'avaient suscitées les dispositions fiscales de M. Chéron, a entraîné la démission du gouvernement. On sait que le Président du Conseil, rentré à Paris depuis quarante-huit heures, afin d'être présent au Palais-Bourbon et de résister à une conjuration enhardie par sa longue absence forcée, fut empêché de livrer bataille. Abattu par une attaque de grippe contre laquelle il luttait depuis le mercredi précédent, c'est dans son lit, au premier étage du ministère de l'Intérieur, qu'il apprit le vote de la Chambre.

Quand on connut cet événement à Londres, vers neuf heures du soir, il y eut plus que de la surprise; parmi les Français de la consternation, dans les délégations étrangères de la sympathie, chez les Anglais un étonnement presque naïf. On sentait fort bien, aux questions qui vous étaient faites, qu'un peuple dont les trois grands partis s'accordent pour maintenir au pouvoir, en dépit de sa position chaque jour plus critique, un Cabinet qui a la charge de conduire et de terminer les négociations de la Conférence navale, ne pouvait comprendre une manière si différente de pratiquer le parlementarisme. Mais nous n'insisterons pas sur les impressions de cette soirée du 17 février, ni sur celles de la journée du 18. Il y eut alors bien des anecdotes graves ou comiques, qui feraient des chapitres de la petite histoire que peuvent écrire les observateurs de ces réunions. Elles avaient toutes, pour des Français vivant avec les représentants de leur pays, une saveur pénible.

Quels seront les effets de la chute du ministère Tardieu sur la Conférence réunie à Londres pour limiter et réduire les armements navals? Il est malaisé de le prévoir. Le 19 février,

le Président de la République, auquel M. André Tardieu avait voulu faire sa première visite, afin de le mettre au courant des renseignements apportés de Londres, la veille au soir, par M. Moysset, a vivement insisté pour qu'il consentît à reprendre le pouvoir. Après lui avoir exposé que le vote de la Chambre n'atteignait ni sa personne, ni son œuvre, il a fait valoir surtout qu'il convenait de maintenir intacte la position prise à Londres et que nul ne pouvait mieux assurer la continuité nécessaire de la politique extérieure française que le chef de gouvernement qui l'avait définie en termes lumineux. Il semble que M. André Tardieu ne se soit pas laissé convaincre et que, désireux de laisser à ceux qui l'ont renversé les charges du pouvoir, il veuille s'en remettre à eux de défendre leur programme naval et la souveraineté du pays. On peut être certain d'ailleurs que, spectateur attentif de leurs efforts, il donnera l'exemple de ne les point gêner. Voilà quelle est la situation le 20 février. Ajoutons que le cours des événements politiques comporte toujours une part d'imprévu. Quoi qu'il en soit, les trois notes sorties de la plume de M. André Tardieu resteront pour les négociateurs français de Londres le résumé précis et lucide de leurs devoirs. Ils ne pourront rien changer du fond, et il leur serait bien difficile de modifier le style. Nous ajouterons que, dans le désarroi où nous vîmes la Conférence de Londres, c'est un bienfait des Dieux que le Palais-Bourbon ait bien voulu laisser à M. André Tardieu la possibilité de rédiger, le 12 février, et de remettre, le 13 février, l'exposé de la politique navale et des demandes de la France.

FERNAND DE BRINON

# AU MAROC

## COLONISATION ET PACIFICATION

Au cœur de l'été, si l'on quitte les plaines torrides de Fez et de Meknès pour gagner, par les routes neuves, les délicates vallées des Aït Youssi et des Béni M'Guild, on éprouve un genre de sensation promis par le Prophète aux fils du désert quand ils verront se changer l'horizon de leurs dunes en feu contre les frais paysages du Paradis d'Allah. Sefrou et Bahlil, oasis pimpantes, où tout semble disposé pour la joie des yeux et la paix du cœur, s'étalent entre des collines rocailleuses où elles apparaissent comme deux étincelantes améthystes dans un écrin de velours fauve. On passe sous des voûtes de frênes et de platanes, coupant des « traines » ombreuses des sentiers bordés de cactus et d'aloès qui rappellent l'Afrique, et des alignements d'oliviers qui évoquent la Provence; et, le long de la grande voie du sud, on observe l'embryon d'une ville nouvelle, aux contours alanguis comme des arabesques, mais aux maisons encore trop rares. Immouzer, Daïet Ahoua, Daïet Achleff, Ifrane, les futures Sinaïas et Simlas marocaines, étalent ensuite leurs sites aimables au milieu de mamelons bleuâtres et de cimes perdues dans l'opale du ciel. Miracle inouï, on traverse de vraies forêts qui ont échappé à l'incendie des pâtres et à la dent de leur chèvres : les forêts de Maurusie vantées par Strabon, où voisinent des essences diverses sans former des groupes séparés et monotones comme les arganiers de

Mogador et les chênes-lièges de la Mamora. Des cèdres trapus et dentelés découpent au sommet d'un piton un paravent japonais. Des pins parasols garnissent une crête pareille à celles de l'Hellade; et, des chênes-zéens aux larges feuilles évoquent les châtaigneraies du Limousin. Il y a encore une profusion de thuyas, de cyprès, de genévriers, de lentisques et de chênes verts avec çà et là quelques érables, trembles et caroubiers qui jouent au passage de l'auto, d'étourdissantes gammes de bleu et de vert; et, sous la futaie, les genêts, cytises, lavandes, romarins, menthes, et thym parfument des vallons dignes de Watteau et de Lancret. De place en place, le dais de verdure s'étiole. La montagne reparaît dans sa nudité avec des cimetières de cèdres qui feraient pleurer Ronsard, des charniers d'arbres, si l'on ose dire, où des milliers de troncs livides jonchent le flanc des ravins dans le désordre d'un soir de bataille ou d'un lieu de sépulture musulman. Œuvre de destruction où s'étale l'incurie du vieux Maghzen et qu'on appréhende de voir continuée par de trop nombreux douars de charbonniers, corvées de perches, scieries et exploitations indigènes.

Des daïas, petites et grandes, dorment dans les bas-fonds, bordées de landes comme des étangs bretons ou couvertes de joncs et de brousse comme les gueltas du Sahel, peuplées de myriades de tadornes dont l'appel continu et triste rappelle le chant des oiseaux-trompettes et la plainte des crapauds-buffles. Certaines, comme l'Aguelman Sidi Ali et Daïet Ifrah, sont tapies au creux d'immenses cratères dont les flancs se parent au crépuscule de tons rosés et de reflets mauves que nul pinceau ne rendra jamais. A la surface de l'eau, se déroulent des mousselines aux tons multiples, comme les voiles d'une Loïe Fuller éclairée par un subtil réflecteur, et la moire liquide, caressée par les rayons qui filtrent entre deux mamelons, passe sans cesse, mais avec une infinie douceur, du violet au gris perle, et du rose pâle à l'orangé. Décor wagnérien où Siegfried évoquerait les esprits de ses pères et Elsa ses malheurs, et où, à la nuit tombante, dans les brumes du lac et les vapeurs du ciel, aimerait à s'élever le génie des eaux.

Des tentes de bure, au long des pistes, peuplent de place en place ces paysages changeants. On y voit des femmes

vaquer au soin de leur ménage à côté de haridelles entravées, qui, près de ce wigwam, ont l'air de mustangs de Cooper. Des enfants saluent en riant le passager et lui demandent un « fabor », tandis que sous un cèdre vénérable une jeune Berbère, couverte d'oripeaux multicolores, sourit à un berger inattentif à ses moutons. Pastorales et bucoliques qui respirent la paix et le calme, dans la magnificence d'une nature hautaine, mais qu'on s'étonne cependant de rencontrer à intervalles réguliers. Il n'est point dans les habitudes musulmanes d'étaler la vie privée aux regards des passants et la vie publique aux regards des autorités, et, si l'on se rapproche volontiers des chemins en Europe, on s'en éloigne toujours en Afrique.

Un écriteau placé près d'un carrefour fournit la clef de ce semi-mystère, en indiquant que chacun des petits campements est un douar de garde. Toute la forêt est ainsi soumise à un régime de surveillance dont la sévérité s'accroît à mesure qu'on s'approche du « front ». Les tentes, d'abord séparées, se groupent en cercle sous la protection d'une zériba sourcilleuse, et des pancartes invitent les promeneurs à hâter leurs excursions, car, passé cinq heures, des chevalets rébarbatifs empêchent la circulation et obligent les récalcitrants à accepter l'hospitalité cordiale, mais sans confort, des mokhazenis de faction. Dans la zone même des stations estivales, un système de protection plus ou moins invisible, comme jadis à Essen, veille à la sécurité des baigneurs. Deux douzaines de sentinelles, des patrouilles, des vedettes, un appel discret, le soir, rendu par une sorte de chaouch de semaine, voilà bien des mesures qui, en pays de contrôle civil, évoquent la chambrée et les groupes mobiles. On ne signale pas d'incidents. Le pays paraît plus sûr qu'aux environs de Fontainebleau ou de Saint-Germain; et, pourtant, ces précautions ne sont pas superflues. Des « guettas » ou coupeurs de route, des « chef-fars » ou voleurs de grands chemins, des petites bandes même, se hasardent parfois autour des lieux habités. Ils razzient ici un mulet, là un troupeau, et regagnent de caverne en caverne, avec leurs prises, la zone dissidente. Par bonheur, ils n'ont ni l'âme romantique des pirates du désert, ni l'instinct commercial des montagnards de Thessalie. Autrement, ils songeraient davantage à l'enlèvement célèbre qui, voici

deux ans, rendit ses auteurs riches comme des héros de Schéhérazade et défraya les conversations de Tanger à l'oued Draâ et de Colomb-Béchar à Mogador. Mais un Hadji Stavros peut surgir, audacieux et pratique, qui, de son repaire inviolé, organiserait les captures en série à la façon des brigands chinois, troublant la quiétude de la partie la plus riante du Maghreb, et montrant le caractère un peu factice de la sécurité qui règne dans les zones d'apparence les plus sûres, tout près des territoires colonisés.

« Un pays n'est jamais pacifié tant qu'il est entouré de zones qui ne le sont pas. » Cette remarque de Tacite, s'applique d'autant mieux au Maroc que les territoires insoumis ont de tous temps exercé une influence considérable sur les destinées politiques du pays. Au IIIe siècle, l'histoire de Saint Cyprien nous l'apprend, la Numidie était en butte aux déprédations des Barbares du Sud. Elle a, dans la suite, subi de la part des populations méridionales une poussée démographique analogue à celle que le Nord et l'Est ont exercée sur l'Europe. Abdallah ben Yacim et les Almoravides sont des nomades de l'Adrar et du Sahel. Ibn Toumert et les Almohades prennent naissance à Tinmel sur le versant sud du Grand Atlas. Les Béni Mérin viennent du désert. Les Saâdiens, du Draâ, et les Alaouites, du Tafilalet. Dynasties, conquérants, thaumaturges, agitateurs, prophètes, hommes de science ou hommes de sabre, chefs de secte ou fondateurs d'Empire, tous ceux qui révolutionnent ou gouvernent le Maghreb, se recrutent presque exclusivement dans ces contrées d'où souffle durant l'été le brûlant chergui, et leur renommée ou leur doctrine, apportée par le sirocco, se propage chaque fois, avec la rapidité d'un feu de brousse poussé par le vent dans les taillis obscurs et inflammables de l'âme berbère.

Qualifiée trop vite d'inutile par une époque plus préoccupée de richesses matérielles que de richesses morales, cette zone, désolée comme les environs de la Mecque, est toujours la même mine féconde d'ascètes et d' « amghars ». El Hiba y monte son insurrection en 1912. Son frère, Merebbi Rebbou, y prêche chroniquement le djihad, tandis que vers l'est, Si Saïd au Djebel Sagho et Bel Kacem N'Gadi au Tafilalet y

attisent l'ardeur des djichs et la cupidité des rezzous. Aucun de ces marabouts ou chefs de guerre ne possède encore une notoriété dépassant les limites de son « sof » ou les bornes de son canton. Mais qu'un succès soudain, guet-apens réussi, poste enlevé, détachement surpris, donne un peu de lustre à leur « baraka », et tout aussitôt, de ces rocs arides, peut dévaler une avalanche mystique entraînant les tribus et les clans dans son sillage éperdu. Le mahdi! Cette hypothèse fait sourire quand on l'envisage à Casablanca du haut d'un building, voire à Fez, en face de l'avenue de France. Et pourtant, avec la baguette du nationalisme, la foi accomplit encore des miracles en terre d'Islam; et les pays insoumis, où tiennent quelques poignées de montagnards résolus, évoquent un peu le spectacle de la Turquie en 1919. La patrie d'Osman épuisée paraît alors incapable d'opposer la moindre résistance aux Alliés et, en particulier, à la toute-puissante Angleterre. Les troupes françaises, britanniques, italiennes, grecques, occupent la capitale et l'Anatolie presque entière, sauf quelques territoires très loin du côté de Sivas, près de ce Caucase d'aspect désolé comme le versant sud du Moyen Atlas. Enclaves si insignifiantes qu'on néglige de les garder. Les Kemalistes s'y installent. Ils y organisent la lutte; et, quatre ans plus tard, à Lausanne, ceux qui ont vaincu l'Allemagne souscrivent aux exigences d'une faible nation. De même, en 1926, les délégués de deux grandes Puissances, assis à la même table qu'un ancien berger, discutent les conditions de paix d'un aventurier heureux...

Il serait d'un pessimisme tout à fait injustifié de conjecturer le retour des événements riffains au Maghreb : une prodigieuse expansion économique qui émerveille les visiteurs; — la mise en valeur de ces richesses agricoles qui amenaient jadis le père de Foucauld à déclarer : « L'Algérie est un désert à côté du Maroc »; — la prospection de ressources minières insoupçonnées il y a deux ans, et aujourd'hui entrées dans la phase des contrats, des marchés et des prix de revient; — des villes nouvelles surgissant aux côtés des anciennes et quadruplant en étendue et population depuis la reddition d'Abd El Krim; — autant de symptômes rassurants pour le sort d'une contrée qui n'intéresserait pas les plus puissants trusts du

monde, si l'on concevait quelque doute sur son avenir et la rémunération future des capitaux qu'on y investit. Mais, d'autre part, pour se développer, le pays a besoin de calme. Et il ne peut garder indéfiniment à ses portes une zone peu sûre où les incidents sont fréquents, contiguë à une autre où les agressions sont constantes. Le problème de la pacification, si peu agréable qu'en soit l'examen au milieu de tant de perspectives réjouissantes, est donc le premier qui doive retenir notre attention.

En 1927 et 1928, une centaine d'escarmouches aux abords du Tafilalet ou sur les pentes de l'Atlas nous ont coûté quelque 400 hommes hors de combat, dont 250 tués; et l'*Officiel* énumère onze engagements, deux affaires et trois occupations, donnant droit pour cette période à la médaille coloniale avec agrafe « Maroc ». En 1929, les pertes sont un peu plus sévères. Dès le début de l'année, nos troupes ont maille à partir avec les dissidents du sud. Puis survient la tragédie d'Aït Yacoub, suivie le 8 septembre du guet-apens d'Atchana, et, le 14 octobre, du combat de Djihani dans le Sud Oranais, ce qui, au total, porte nos sacrifices en hommes à un chiffre important. Cette guerilla où succombent tant de braves gens reste ignorée de l'opinion, plus intéressée par les prouesses des héros de la pédale que par celles des héros du Maghreb; et un seul épisode sanglant, celui d'Aït Yacoub, retient son attention, moins par l'intérêt qu'il suscite que par les conséquences politiques qu'il faillit avoir. On comprend, certes, le bel idéalisme et la noblesse de sentiments de ceux qui se refusent à forcer l'entrée de la zone insoumise, et espèrent que les habitants finiront par nous en apporter les clefs. Hostiles à toute apparence d'aventure, la guerre aux Chleuhs leur apparaît semée d'embûches comme jadis, en Espagne, la guerre aux « Moros ». Ils veulent y mettre fin, mais leur générosité ne leur en suggère pas toujours les vrais moyens, et l'excellence de leurs desseins ne supplée pas à leur manque de documentation. Parfois même, les paroles ou les écrits vont à l'encontre du but poursuivi. Placer Aït Yacoub dans les sables de Tafilalet ou exiger qu'aucun combat n'ait lieu avant la fin des interpellations, sont des erreurs sans gravité ou des propos d'un dilettantisme aimable. Plus graves de conséquences sont les discours demandant

l'abolition des tournées de police et l'interdiction de toute avance en pays insoumis. Car ces vœux, aussitôt connus dans la montagne, constituent la meilleure des primes aux exploits des djiouchs et aux prédications des agitateurs.

La pénétration pacifique!... Sans se lasser et durant un siècle, on a poursuivi notre route coloniale du Gabon au Niger et de la Mauritanie au Maroc, les yeux fixés sur ce mirage charmant. Pareille aux fantômes du désert, cette chimère joua, il est vrai, un rôle utile, car elle servit d'aiguillon à notre marche et nous entraîna, derrière de généreux explorateurs et de fins diplomates, dans des pays où nous ne fussions jamais allés, si l'on y avait entrevu les ombres fâcheuses des expéditions militaires. Partout cependant, il fallut achever par des moyens plus rudes la tâche commencée par les bonnes paroles et les effusions protocolaires. En 1890, Brazza parcourt sans un coup de fusil d'immenses régions au Congo. Mais, après son départ, les Pahouins se soulèvent contre l'administration régulière et nous obligent à la reconquête du pays. En 1905, Coppolani pénètre avec une faible escorte au cœur du Tagant. Mais, un jour, les Maures l'assassinent, et, durant cinq ans, une guerilla sévère remplace le calme trompeur que les marabouts nous montraient à l'horizon des sebkhas miroitantes. En 1912, une mission occupe Fez sans coup férir. Mais la révolte des tabors et le massacre de 36 officiers préludent à une longue suite d'épisodes dramatiques, qui s'achèveront seulement treize ans plus tard par la crise riffaine et la capture d'Abd El Krim. On dirait que, dans cette Afrique sémitique, la terre elle-même, à l'image de ses vieilles coutumes, exige la « dia » ou le prix du sang pour son rachat et sa rédemption. Une seule contrée fait exception à cette règle. C'est la Tunisie aux habitants débonnaires et à la topographie facile. Mais, par un retour singulier, des préoccupations d'ordre politique remplacent aujourd'hui en ce pays les préoccupations d'ordre militaire qui ont fait jadis défaut; le nationalisme indigène y accuse des progrès plus marqués qu'ailleurs, et les populations, sourdes jadis à la voix des prêcheurs de guerre sainte, prêtent maintenant volontiers l'oreille aux diatribes venimeuses du Komintern et aux promesses intéressées du Destour.

***

Malgré nos légitimes répugnances, la pacification de la zone insoumise est donc un problème militaire. Comment l'aborder? Deux solutions sont en présence. L'une audacieuse, l'autre prudente. L'une empruntée aux leçons d'avant-guerre, l'autre à celles du conflit européen. D'après celle-ci, la soumission totale du pays dissident exigera plusieurs années d'efforts et un minimum de 60 à 80 bataillons. A cet avis pessimiste, les partisans de celle-là opposent que, si on avait eu besoin d'autant de temps et d'autant de forces pour acquérir notre Empire africain, on en serait encore aux portes de Constantine, de Bakel et de Brazzaville. La révolte riffaine mise à part, ajoutent-ils, l'occupation des quatre cinquièmes du Maroc a été réalisée par des groupes mobiles dépourvus de tous les engins dont l'emploi judicieux facilite aujourd'hui, dans une large mesure, la tâche des unités. Aussi, est-on en droit de penser que trois colonnes de sept à huit bataillons, prélevées sur les troupes disponibles de l'Algérie et du Maroc, et concentrées dans la région Bou-Denib-Erfoud pour opérer en direction de l'Atlantique, en finiraient avec la dissidence. Cela, au prix de pertes bien inférieures à celles que va occasionner au cours des prochaines années la défensive passive derrière les murettes de nos postes et les flancs-gardes de nos convois. Le système des avances prudentes à objectifs limités, si séduisant d'apparence, conduit souvent à des mécomptes. Il aboutit à des succès tactiques appréciables. L'adversaire est refoulé de repaire en repaire, de crête en crête, sans qu'il en coûte grands sacrifices. Mais vient un moment où il fait front comme le sanglier dans sa bauge ou le corsaire sur le gaillard de son navire, et sa défense désespérée coûte souvent cher à l'assaillant.

Assurer l'unité de commandement dans les confins sud-oranais, comme on vient si justement d'en prendre la décision. Utiliser les avantages économiques et stratégiques de l'excellent port d'Agadir, le mettre en liaison par le rail avec la haute vallée du Drââ. En attendant, prolonger jusqu'au Ziz la voie ferrée de Colomb-Bechar. Compléter ce dispositif au moyen d'une organisation politique et territoriale qui

restaure l'autorité de nos alliés indigènes dans ces régions si attachées au fond à l'idée du Maghzen. Tels sont les moyens qui paraissent susceptibles de ramener le calme dans la zone dissidente, en conjugaison avec l'action de nos détachements de police.

On fait à ce programme bien des objections d'ordre politique, technique et même sentimental. Œuvre de militaires, il s'inspire trop, dit-on, de considérations professionnelles; et ses auteurs, par déformation ou par goût, ont trop tendance à voir dans la marche offensive le seul remède aux maux dont souffre encore le pays, la seule solution à maints problèmes délicats et complexes. Au besoin n'hésite-t-on pas à ajouter que les intérêts particuliers des auteurs s'accordent avec le plan dont ils préconisent l'adoption. Cette dernière hypothèse fera sourire les vieux coloniaux. Ils évoqueront le temps déjà lointain de l'épopée africaine, où, dans les popotes, on criblait de quolibets plaisants les chefs assez peu avisés pour s'emparer de Sultans ou d'oasis célèbres, au risque de tuer la poule aux œufs d'or de l'avancement. Ils souriront en pensant que cette fois on les soupçonne de rechercher des occasions de gloire et de profits, quand ils préconisent une opération susceptible de mettre un terme à toutes les hostilités et d'entraîner, avec la pacification définitive du Maroc, une diminution considérable des effectifs du Corps d'occupation. Quelque bonnes que soient ces raisons, elles ont, dit-on, devant elles un adversaire de taille : l'opinion, justement rebelle à toute idée d'aventure, justement alarmée par la perspective d'une progression armée. Mais, on se rappellera qu'il en fut toujours de même; et si, à l'exemple de Renan, on prend comme guide de nos actes le respect du passé, on verra que notre intérêt véritable est d'éclairer ce contradicteur en modelant notre politique outre-mer sur cette expérience coloniale, qui mena successivement notre nef africaine d'Alger à Dakar, de Tunis à Casablanca et, après un périple de cent années, la conduira, on doit l'espérer, à jeter l'ancre, en fin de course, dans les eaux calmes où se dérouleront les fêtes de 1930. Comme la caravelle de Colomb, elle eut à lutter moins contre les vents contraires que contre les inquiétudes de son propre équipage, et l'opinion fut

toujours pour elle une lourde remorque. Indifférente, sinon hostile à l'expédition marocaine, cette déesse tyrannique suit aujourd'hui avec intérêt le film magistral qui se déroule sur l'écran maghrebin. Elle épelle les statistiques, note la progression des recettes, apprécie la multiplication des Sociétés, l'accroissement des affaires et les découvertes des prospecteurs. Mais elle prend peu de goût aux derniers épisodes d'une pacification dont elle entrevoit mal la nécessité. De même, naguère, elle s'intéressait plus aux bilans de la Compagnie des Indes qu'aux vicissitudes de la question brahmanique. Son attitude eut alors sur les événements une influence que l'on souhaite voir éliminée aujourd'hui. « Consulte ta femme en toutes choses et fais le contraire de ce qu'elle te dit », conseille le peu galant proverbe africain. L'opinion en matière coloniale ressemble à la fatma marocaine. Elle se montre souvent mauvais guide; et, s'il est nécessaire de la consulter, il n'est pas toujours expédient de la suivre. Il suffit de se rappeler les avis unanimes de ses représentants autorisés, de ses grands prêtres, y compris Diderot et Rousseau, à l'époque où le sort de la culture et de l'influence françaises se jouaient sur deux continents. Montesquieu écrivait : « Les hommes doivent rester où ils sont;... l'effet ordinaire des colonies est d'affaiblir les pays d'où l'on tire les émigrants sans peupler ceux où on les envoie ». Bernardin, pourtant grand voyageur, ajoutait : « Je croirai avoir rendu un service signalé à ma patrie si j'empêche un seul homme d'en sortir. » Et Voltaire, tout en amusant les salons par ses boutades sur les neiges de l'Amérique, mandait au duc de Richelieu : « Je suis comme le public. J'aime beaucoup mieux la paix que le Canada, et je crois que la France peut être heureuse sans Québec. »

Enfin, il y a les objections d'ordre militaire : les partisans de la méthode temporisatrice, de l'action prudente et massive, échelonnée sur plusieurs années, et combinée avec le maintien d'un réseau serré de fortins autour de la zone insoumise, font valoir la nécessité d'harmoniser la conduite de la guerre coloniale avec les lignes de 1914. « Le temps des colonnes à » grand rayon d'action est passé, disent-ils. Elles aussi doivent » se plier à la loi commune, aux exigences de l'industrialisme » envahissant. Les unités sont aujourd'hui dotées d'un

» matériel perfectionné, dont l'emploi peut économiser bien » des pertes, s'il s'accompagne de mesures minutieuses et » d'ordres de détail précis. Un bond exécuté par une troupe » pourvue d'autos blindées, de chars d'assaut, de projecteurs, » d'appareils radios, d'ambulances automobiles, ne s'exécute » plus comme l'étape d'un groupe armé de fusils, muni de » quelques pièces de montagne et d'ambulances sur cacolets. » Devant soi, on a maintenant un ennemi bien armé, ample- » ment muni de cartouches, renforcé de déserteurs dressés » à nos méthodes de combat, connaissant l'emploi des gre- » nades et la pratique du tir à grande distance, comme le » prouvent les récents engagements du Tafilalet. Notre supé- » riorité sur lui réside dans la multiplicité de nos engins, mais » l'emploi de ceux-ci ne va pas sans de lourds impédimenta. » Peu importe. L'exemple de la campagne riffaine a démontré » la prééminence d'une opération montée d'après les règles » de l'art, sur les anciens coups de mains.

» Dans la défense, le système des fronts rigides s'est montré » efficace en Cilicie où, durant des semaines, une seule divi- » sion, étalée de Mersine au Djihoum, a victorieusement » barré aux Turcs la route d'Adana. Sur l'Ouergha, les empla- » cements tactiques étaient défectueux et les flanquements » inexistants. Malgré tout, l'héroïsme des chefs de fortin » et le sacrifice des garnisons sénégalaises du Bibane, de Bab » Cheraka et de Béni Derkoul n'ont pas été inutiles. Brisée » par ces pans de digue restés intacts, la vague ennemie, » retardée dans sa course, n'a pas été battre les murailles de Fez » et de Taza. Une ligne de petits postes ne sert pas seulement » à se défendre. Elle constitue une excellente base de départ » en attendant la progression nouvelle. Elle joue aussi un » rôle politique. L'indigène s'accoutume à la vue de ces » casbahs blanches. Il s'apprivoise. Il vient vendre ses denrées » et converser avec l'officier de renseignements. L'idée de » trêve se substitue chez lui à l'idée de « baroud ». Ainsi, la » tache d'huile s'étend, et, sous le canon du fort, les irréduc- » tibles cèdent la place aux fractions moins farouches. Et » puis, une autre cause, psychologique celle-là, a imposé le » changement de méthodes. La vieille armée d'Afrique n'est » plus. Elle a fondu dans les boues de la Somme et sur les

» glacis de Verdun. A sa place, les nouvelles unités formées » depuis la guerre manquent de cette qualité indispensable » en terre marocaine : l'expérience. Leurs cadres viennent » maintenant d'office servir parmi elles. Ils connaissent peu » l'indigène, et, une fois leur temps de séjour accompli, ils » retournent dans la Métropole, remplacés par des officiers » et sous-officiers qui, à leur tour, ont à se familiariser avec » la vie de poste et de colonne. Avec ces va-et-vient constants, » l'empirisme aventureux d'autrefois doit céder le pas à une » prudence méthodique où la faible part laissée à l'initiative » est compensée par une préparation meilleure et un jeu » plus sûr. »

La portée de ces arguments judicieux s'atténue si l'on observe que le temps presse et qu'avec la fermentation actuelle des esprits dans le monde islamique, il n'est pas sans inconvénient de laisser durant des années à nos portes des foyers d'agitation. « Qui n'avance pas, recule. » L'aphorisme célèbre est plus vrai de nos jours qu'au temps de la Tafna. Et, loin de nous entraîner dans un labyrinthe de difficultés, l'occupation d'un secteur de la zone insoumise ramène le calme dans les autres en incitant à la prudence les pseudo-prophètes et pêcheurs en eau trouble. Trois exemples, dont un tout récent, empruntés aux opérations marocaines vont nous montrer l'efficacité du jeu des forces mobiles et les défauts de l'armature rigide; ils mettront en vedette l'aisance avec laquelle peut s'effectuer dans des régions difficiles la progression d'unités bien conduites et bien commandées; et s'ils laissent apparaître que la jeune armée d'Afrique n'égale pas encore son aînée en expérience, ils prouveront qu'elle l'égale en valeur et que, dans une lutte opiniâtre contre un adversaire bien armé et familiarisé avec nos méthodes de combat, nos troupes et leurs chefs ne le cèdent en rien à leurs ancêtres de Constantine, de la Smala et de Sidi Brahim.

En mai 1915, l'Allemagne en quête de diversion jette ses regards sur le Riff. Elle s'abouche avec les principaux notables, les excite contre nous, leur fait passer par ses sous-marins des armes, des subsides, du matériel, des instructeurs turcs et germaniques, et, elle promet à Abd El Malek le trône du Maroc, s'il prend la tête du mouvement et chasse les Français

du pays. Le fils d'Abd El Kader accepte ces propositions. Il quitte furtivement Tanger et vient s'installer en bordure de l'Ouergha. Là, il use des procédés classiques pour soulever la région : envoi d'émissaires, distribution de promesses et de douros, appel à la guerre sainte, infiltration de partisans, pillage des douars et incendie des récoltes. Cette tactique réussit. Du côté d'Ouezzan, trois grandes tribus prennent les armes : les Settat, les Béni Mesguilda et les Béni Mestara; et le soulèvement se propage comme la traînée de feu des moissons, tout le long de notre frontière nord-ouest. Nous n'avons de ce côté que deux grands postes : Aïn Defali et Kelaa des Sless, séparés par une brèche de cinquante kilomètres. Mais c'est la guerre. L'opinion métropolitaine s'inquiète médiocrement des affaires du Maghreb; et le Protectorat, seul juge des moyens propres à rétablir l'ordre, est à même d'agir avec célérité. Un groupe de six bataillons part de Fez vers le lieu des troubles. Entièrement libre du choix de ses itinéraires et de ses mouvements, il dégage d'abord les environs d'Aïn Défali, bouscule les contingents des tribus révoltées, arrive aux portes d'Ouezzan, et, se rabattant vers l'est, il se heurte aux réguliers et aux Riffains d'Abd El Malek. Après un bref engagement, il les met en fuite et s'empare du camp de leur chef et des bagages des instructeurs allemands. Poursuivant sa marche, il débloque Kelaa des Sless, livre quelques combats dans les montagnes des Jaïas, et rentre à Fez six semaines après son départ, les tribus dissidentes rejetées hors de notre zone et le calme rétabli sur toute notre frontière.

Dix ans plus tard, en mai 1925, éclate dans les mêmes parages la révolte d'Abd El Krim. On en connait la genèse et le processus. L'une et l'autre offrent des analogies curieuses avec les prodromes de la rébellion fomentée par Abd El Malek. Même chef au nom prestigieux. Mêmes excitations étrangères. Mêmes appuis des milieux panislamiques. Mêmes circonstances favorables. Mais, cette fois, le Protectorat n'est pas aussi maître de ses mouvements. L'heure n'est plus aux colonnes préventives, mais à la défense derrière des fortins et blockhaus. Et, quand les Riffains, grâce à leurs canons, enfoncent notre ligne, et, pour la première fois dans l'histoire

marocaine, s'emparent de postes français, l'impression est telle que le soulèvement d'abord localisé devient général. L'avalanche ennemie dévale vers Fez et Taza, grossie en cours de route par les contingents de toutes les tribus du nord. Il faut faire appel à de puissants renforts. De longues semaines se passent à secourir les garnisons assiégées, à évacuer certains ouvrages, à renforcer les autres, à créer des centres de résistance; bref, à étayer et colmater le front comme en Champagne ou sur la Somme, quand une offensive adverse avait désemparé la défense et désorganisé ses positions. Enfin, lorsque l'équilibre est rétabli, les divisions à pied d'œuvre avec leur artillerie, leurs tanks, leurs avions et leur radiotélégraphie, la contre-attaque se déclenche en liaison avec l'armée espagnole. Elle aboutit aux résultats décisifs que l'on connaît. Le rogui capitule et l'aventure se termine par l'occupation complète du pays riffain.

Enfin, le dernier exemple est l'affaire des Aït Yacoub dont les péripéties si commentées méritent d'être rappelées un peu en détail.

A la fin d'avril 1929, une préparation politique, effectuée suivant toutes les règles de l'art, donne à nos troupes libre accès dans la montagne dissidente entre Rich et Midelt. Une colonne partie de Nzala remonte la vallée du Ziz et regagne sa base après avoir fondé deux nouveaux postes à El Bordj et Aït Yacoub. Dans ce pays d'accès difficile, la tournée s'est effectuée sans le moindre acte d'hostilité. Les populations ont apporté la traditionnelle « targuiba » et fait bon accueil à nos troupes. C'est en somme la progression paisible, réalisée d'une manière rationnelle suivant le principe de la tache d'huile avec le consentement et l'appui même des habitants à notre contact. Mais, comme en chirurgie, bien souvent, si l'opération est réussie, ses suites donnent lieu à des mécomptes.

Le groupe mobile est à peine rentré, en effet, que la montagne donne des signes d'effervescence. Les Aït Haddidou et Aït Yaya échangent de longues palabres, puis se rassemblent autour de nos lignes nouvelles, qui forment une sorte de long couloir à l'intérieur du pays dissident. Les défauts de ce tracé n'ont pas échappé à l'attention de ces Berbères à demi-sauvages, mais familiarisés d'instinct avec les conditions de

la tactique moderne, comme l'animal de race à la chasse au fusil perfectionné. Au début de mai, ils forment une harka que signalent de nombreux émissaires près de Tazarine; et, le 10, ils attaquent par surprise les détachements de corvée autour d'El Bordj. Ils sont repoussés, mais ils nous tuent plusieurs hommes dont un adjudant; et les bombardements exécutés sur leurs douars par l'aviation ne les détournent pas de leurs projets agressifs. Un mois durant, ils tergiversent, puis ils se décident à un coup de main plus sérieux.

Le 8 juin, le 38e goum, parti pour réparer la ligne télégraphique coupée de nuit entre El Bordj et Aït Yacoub, se trouve soudain accroché par un fort parti de Chleuhs. Aussitôt prévenu, le commandant du poste, le chef de bataillon Emanuel, demande des instructions et reçoit l'ordre de dégager ses subordonnés. Dans ce but, il prélève sur la garnison deux compagnies de tirailleurs marocains, une section de légion, 40 auxiliaires, et se dirige avec eux vers le lieu de l'engagement. Bien que tout proche, celui-ci est difficilement accessible. Pour y parvenir, il faut traverser des champs de cailloux désolés, escalader des ravins abrupts, où les euphorbes et les lauriers égrènent seuls de timides notes de verdure, des arêtes successives presque verticales, rangées comme des couteaux dans un écrin. Familiarisés avec ce chaos, les montagnards épient nos mouvements. Ils profitent d'une courte halte de notre détachement pour se rassembler, et, au nombre de plusieurs centaines, attaquent résolument nos hommes au couteau et à la matraque. La plupart des gradés sont tués sur le coup. Les autres rallient les tirailleurs et organisent la résistance. Vains efforts. Comme à l'ordinaire, la fusillade provoque l'arrivée de tous les guerriers des environs. Ils dévalent vers le champ de bataille par les moindres sentiers et débordent les deux compagnies, dont les débris, manquant de cartouches, tentent vainement de battre en retraite le long d'un ravin escarpé. Une partie parvient au poste. Le reste est poignardé ou assommé. Quant aux légionnaires, sous les ordres du lieutenant Lemarchand, ils gagnent un piton; et là, fidèles à la tradition de Camerone, ils combattent sans reculer d'une semelle de neuf heures à midi. Et, lorsqu'au fort où l'on suit à l'écoute les péripéties de leur lutte, nul

écho ne vient plus porter de leurs nouvelles, les 32 braves tombés un à un sont couchés autour de leur chef.

Ainsi décimée, la garnison d'Aït Yacoub ne comprend plus que 132 tirailleurs, 78 légionnaires et 98 goumiers renforcés par une batterie d'artillerie récemment arrivée sous les ordres du capitaine Pistre. C'est à ce dernier qu'échoit l'honneur d'organiser la résistance, en l'absence du chef de bataillon Emanuel, disparu un des premiers au cours de l'engagement. Les dissidents, en effet, surexcités par leur victoire, manifestent aussitôt l'intention de la compléter en chassant le Roumi de leur montagne. Colportée de douar en douar, la nouvelle de notre défaite provoque un renouveau d'effervescence. Suivant l'usage, les trophées, c'est-à-dire, les uniformes, les armes, les bagages, les képis de nos infortunés soldats sont promenés dans chaque localité au milieu des youyous des femmes et des imprécations des fanatiques. Des harkas se forment à la voix des thaumaturges et des prêcheurs de guerre sainte, dans le pays Glaoua et en face d'Erfoud. Elles sont prises à partie par nos forces aériennes, mais l'efficacité des bombardements, atténuée par les innombrables accidents du sol, n'est pas toujours en rapport avec la masse des projectiles dépensés et l'héroïque témérité des aviateurs.

Devant Aït Yacoub, les insoumis accourent en nombre, alléchés par l'espoir du pillage et convaincus, comme l'indique la rumeur, qu'il suffit de venir avec un bâton pour repartir avec deux fusils. Leur audace redouble, quand ils s'emparent d'un blockhaus dominant le fort et évacué par erreur. Ils y trouvent deux mitrailleuses et plusieurs caisses de grenades et de cartouches, grâce auxquelles ils dirigent un feu plongeant et meurtrier à l'intérieur même de notre ouvrage. Ainsi prise d'écharpe et de flanc, la garnison n'a comme abri qu'un léger rempart de terre battue, sa seule défense contre les assauts chroniques des assaillants. Ses vivres et munitions s'épuisent peu à peu. Elle n'a comme boisson que l'eau de l'oued souillée par les cadavres; et, à ses tribulations, s'ajoute le spectacle de ses blessés mourant faute de soins, malgré l'abnégation du médecin. Du 9 au 19 juin, cependant, elle résiste avec ténacité, encouragée par la présence constante de nos avions et le loyalisme du douar voisin, dont les habi-

tants, sourds aux exhortations des montagnards, font vaillamment le coup de feu avec nos goumiers. En outre, elle se trouve par signaux en liaison avec l'arrière, et son moral est raffermi par l'espoir d'un secours prochain.

Celui-ci s'organise en effet. De tous les coins du Maroc, des troupes convergent vers la zone de révolte. Et, en attendant la mise en place de l'important matériel, des chars d'assaut, automitrailleuses et canons, acheminés vers Rich et Midelt, nos partisans effectuent une diversion sur le centre important de Tounfit. Après un combat bien mené, ils s'en emparent et en ramènent de nombreuses marchandises. Mais cette razzia, fructueuse pour nos tribus, a peu d'influence sur le sort du siège. Quelques guerriers, inquiets du sort de leurs familles et de leurs troupeaux, quittent bien Aït Yacoub pour aller les défendre. Mais le plus grand nombre ne prête pas attention à un mouvement de flanc, dont les conséquences ne sont pas les mêmes dans la guerre européenne et dans la guerre coloniale. Au contraire, soucieux d'enlever de vive force le poste encerclé, avant l'arrivée des colonnes que leurs guetteurs signalent à Zaouïa Hamza et Taguendoust, ils se lancent le 18 en masse compacte à l'assaut du ksar voisin. Ils l'incendient malgré la défense désespérée des goumiers et, de là, se portent à l'attaque de l'ouvrage lui-même. La lutte est très dure. On se fusille à bout portant jusqu'au 19 au matin. Un adjudant abat à coups de révolver trois Chleuhs qui ont franchi les murettes, mais tombe sous les balles d'un quatrième. Le capitaine Pistre lui-même est atteint de deux balles. Finalement, l'ennemi est repoussé. Mais il est temps que la colonne arrive. Il n'y a plus que quelques grenades. Et, de l'effectif présent avant la sortie du 8 juin, il reste 22 légionnaires sur 110, 38 tirailleurs sur 220, et 29 goumiers sur 142...

Cependant, le groupe mobile, maintenant en vue du poste, exécute avec précision la manœuvre montée par son chef. Bien protégés par l'artillerie et l'aviation, nos fantassins refoulent de crête en crête les essaims de montagnards; et, un bataillon, exécutant une pointe audacieuse sur le ksar d'Aït Yacoub, coupe la retraite à une fraction importante de la harka qui s'y trouvait tapie. Tenacement accrochés à

leur proie et persuadés de pouvoir repousser sans peine la colonne, les Chleuhs sont victimes de leurs instincts belliqueux et pillards. Quand ils tentent de se dégager, il est trop tard. Pris sous les feux croisés de nos mitrailleuses et de nos canons, ils perdent cinq cents des leurs en quelques minutes, et se replient en toute hâte vers Tafraout et le djebel Messaoud, escaladant des pentes abruptes, sous les obus tirés sur eux à 600 mètres, et abandonnant sur le terrain un nombre de morts et de fusils jamais enregistré depuis Sidi Bou Othman au cours d'une seule action. Aït Yacoub était débloqué. Et, en pénétrant dans l'enceinte, nos officiers voient venir à eux un troupier qui leur offre à chacun un demi-quart de vin miraculeusement conservé, en disant ce mot qui eût fait fortune à l'époque de Tuyen-Quan : « On ne vient jamais voir la Légion sans qu'elle paye à boire. »

Sans solliciter une publicité tapageuse en faveur de ce siège qui par plus d'un point dépasse en héroïsme celui de Mazagran, il sera permis de qualifier d'exiguë la part qui lui fut faite dans la presse et la chronique. A la même époque où l'on acclamait comme il convient le merveilleux exploit de trois jeunes hommes qui, pour la première fois, avaient traversé l'Atlantique sur des ailes françaises, pas une gazette ne mentionnait le nom du commandant Fricker tombé pendant les opérations de la colonne de secours. Et, rares furent les fleurs jetées sur la tombe de ces vaillants, qui empêchèrent le soulèvement de la montagne en mourant stoïquement à leur poste. Si l'échec du détachement Emanuel avait, en effet, été suivi de la prise du fort et de nos canons, le Taïbi eût acquis du coup une popularite considérable. Et c'eût été peut-être, dans le Moyen Atlas, le signal d'un de ces revirements brusques que l'aventure de 1925 nous oblige à faire entrer dans nos prévisions.

ROGER LABONNE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

# CE QU'ON ENTEND A L'OPÉRA-COMIQUE

Avec le *Roi malgré lui* d'Emmanuel Chabrier et le *Roi d'Yvetot* de M. Jacques Ibert, le rire vient de faire à la rue Favart une rentrée éclatante, presque triomphale. Bonne nouvelle pour les gens qui se plaignaient naguère que l'Opéra-Comique fût devenu un théâtre maussade. A les en croire, cette scène, placée sous l'invocation des Jeux et des Ris, aurait fait une part exorbitante aux pleurs et aux grincements de dents, et les Grâces en seraient bannies par les Furies et les Parques.

Sans doute, les récents spectacles de l'Opéra-Comique ne s'inspiraient pas d'une philosophie très optimiste. Ce qu'ils dévoilaient des passions humaines était en général à faire frémir. L'amour lui-même, chanté par les voix et les instruments, n'évoquait point l'Amour rieur, mais presque uniformément l'Amour qui pleure, l'Amour vaincu et durement persécuté. C'était lui qui, à l'heure du dénouement, faisait couler tant de larmes; c'était lui qui nourrissait le mélodrame de ses poisons les plus noirs; c'était lui qui déchaînait sans trêve calamités et catastrophes, au point que, dans ce temple des Muses folâtres, les exécutions, les suicides, les duels, les assassinats succédaient pour le moins à des trahisons épouvantables.

Alors même que les actions n'atteignaient pas à ce tragique, la bonne humeur n'y gagnait rien. Morose, farouche, sourcilleux, le drame lyrique nous invitait à escalader par des chemins ardus les plus âpres sommets du symbolisme. On avait le choix entre la *Lépreuse* ou la *Tisseuse d'orties*. Quelle alternative pour les esprits enjoués! Tel qui ne recherchait ici qu'un aimable écho de l'ancienne gaîté française, des

couplets et des danses entremêlés d'un dialogue alerte, facétieux, pétillant, le voilà condamné à des ascensions vertigineuses. Bon gré mal gré, il lui fallait grimper à l'aventure sur des escarpements déchiquetés, sans le moindre espoir de s'accoutumer aux rafales d'une poésie plus glacée que la bise d'hiver. Comment donc n'eût-il pas maudit à part soi ces hautes solitudes où l'on risquait à tout moment de succomber à l'effroi, à la fatigue, à l'ennui le plus funeste? L'auditeur, inconsolable, finissait par déplorer tout bas que l'Opéra-Comique prétendît rivaliser de sublime avec le Théâtre de l'Opéra.

Ses doléances étaient-elles fondées?...

Tout d'abord, déclarons-le nettement, il n'y a pas lieu de tenir compte des absurdes opéras-comiques qui sévissaient en France pendant la majeure partie du siècle écoulé. Ceux qui les connaissent savent bien qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui un public pour ces inepties, car la sottise et la trivialité elles-mêmes ne sont pas éternelles : elles succombent à leur tour aux caprices de la mode. Mais il y avait autrefois à Paris, entre Louis XV et Charles X, avant l'irrémédiable décadence de l'opéra-comique, un art charmant, pimpant, héritier du vaudeville populaire, des parades de la foire et des bouffonneries italiennes. Une source de plaisir et de joie s'épanchait alors sur le monde. Sa grâce limpide, son doux murmure nous enchantent même à distance. Pourquoi s'en détourner? Pourquoi faire fi des bagatelles que signèrent tant de maîtres illustres, de Philidor à Boïeldieu? Ces bluettes composaient jadis à l'Opéra-Comique une guirlande exquise. Ce sont elles dont on regrette les nuances et l'arome.

Serait-il extravagant, chimérique, ou seulement onéreux, de tenter pour ces chefs-d'œuvres français ce que le « Teatro di Torino » a la gloire d'avoir accompli pour certains opéras-bouffes de Rossini? Laissera-t-on ce trésor s'évanouir en fumée, comme ces richesses des *Mille et une Nuits* que des génies malicieux s'amusent à enlever à leurs gardiens assoupis? Toute une tradition de justesse, de finesse, de suavité sans fadeur, d'émotion délicatement tempérée, va-t-elle périr sous

nos yeux? Bientôt nous n'en conserverons même plus le souvenir. Duni, Monsigny, Grétry, Dalayrac achèveront de tomber en poudre. Et le jour où l'on voudra enfin les ressusciter, peut-être sera-t-il trop tard. Nos chanteurs, nos chefs d'orchestre auront perdu le secret de ce style. Les mélodies du règne de Louis XVI leur seront devenues aussi étrangères que celles du Moyen âge. Il leur faudra un labeur énorme, disproportionné, pour reprendre le *Déserteur* ou la *Rosière de Salency*.

A l'époque où la présente direction s'installait à l'Opéra-Comique, les antécédents personnels de M. Louis Masson, sa parfaite entente de la musique, permettaient de croire que la campagne entreprise par lui sur un terrain moins propice serait continuée ici plus vigoureusement et avec un résultat durable. Que n'espérait-on pas? On s'attendait à retrouver rue Favart l'équivalent de ces représentations classiques qui attirent chaque fois au Théâtre-Français et à l'Odéon un public recueilli, studieux, supérieurement lettré. La presse encourageait ces pronostics. Faisons-en notre deuil : nos belles illusions se sont évaporées. La seule initiative qui vaille l'honneur d'être rappelée en ces dernières années, la reprise d'*On ne s'avise jamais de tout* de Monsigny, à qui la devons-nous? A l'Opéra-Comique? Non pas, mais aux intrépides amateurs de la « Petite Scène » qui en ont tout le mérite.

A mesure que le répertoire de jadis tombait au rebut, la physionomie de l'Opéra-Comique allait en s'altérant; à chaque saison, elle se rembrunissait, prenait un air plus mélancolique. L'équilibre se trouvait rompu entre ses deux caractères. Les deux masques se combattaient. Le grave l'emportait sur le léger; le sévère sur le plaisant. Comment eût-on pu éviter ce progrès vers la tristesse? Aucun des nouveaux venus n'avait assez d'entrain, d'enjouement, d'espièglerie, en un mot assez de verve, pour recueillir la succession des vieux maîtres évincés.

Ainsi, depuis de trop longues années, l'Opéra-Comique faisait bon marché des chefs-d'œuvre qui représentent ses bijoux de famille, sa parure légèrement archaïque sans doute, mais d'autant plus précieuse pour les connaisseurs que le temps en a délicieusement calmé les teintes et les feux. Par

ailleurs, il engageait des opérations aventureuses, empruntant au répertoire de l'Opéra des pièces qui dépassent de beaucoup ses ressources. Mais l'audace n'est pas toujours récompensée, et certaines de ces tentatives nous ont laissé un souvenir pénible. Les organisateurs ont beau s'ingénier : telle œuvre colossale, même environnée de soins et d'une présentation fastueuse, déconcerte à l'Opéra-Comique par un air étriqué et comme recroquevillé. Les géants semblent ici à genoux. Fallait-il en accuser les proportions exiguës de la salle? Celles-ci n'entrent pas seules en jeu. D'autres obstacles restent à vaincre. Outre les moyens matériels dont l'insuffisance saute aux yeux, il y avait lieu de redouter mille petites influences éparses, subtiles, indéfinissables, celles qui assurent à chaque théâtre de Paris son individualité particulière, ses mœurs et son climat. A quoi bon s'acharner contre tant de résistances? La question des recettes mise à part, il n'y avait pas le moindre intérêt à ce que *Tristan et Isolde* ou même le *Vaisseau Fantôme* tinssent l'affiche avec *Manon* ou les *Contes d'Hoffmann*. Introduire le drame wagnérien à l'Opéra-Comique, c'était jeter un poids trop lourd sur l'un des plateaux de la balance.

Inversement, nous ne souhaitions pas davantage que certaines pièces fussent transplantées de l'Opéra-Comique à l'Opéra. Pourquoi les enlever au théâtre où elles ont réussi? Autres lieux, autres résonances. Les points communs n'abondent pas entre les deux répertoires. Ce qu'on entend sur le coteau n'est pas ce qu'on entend sur la montagne. Même parmi les drames les plus pathétiques de l'Opéra-Comique, il en est peu qui conviennent à l'Opéra. Et d'ailleurs, malgré des auspices favorables, ces voyages peuvent aboutir parfois à des mécomptes. Le *Fervaal* de M. d'Indy en témoigne. Cédé avant la guerre à l'Opéra, il y connut d'abord une fortune brillante; après quoi, mis de côté, il languit dans les ténèbres.

Nos musiciens, sous le coup de cette déception, écoutèrent sans enthousiasme ceux qui parlaient, voilà quelque temps, de faire passer *Ariane et Barbe-Bleue*. Certes la puissante partition de M. Paul Dukas eût appelé un orchestre grandiose; il lui aurait fallu, à tout le moins, un quintette à

cordes plus étoffé; les trouvailles du symphoniste seraient apparues en meilleure lumière à l'Opéra. Certes... Mais les amateurs, devenus prudents, estimaient que l'exécution au concert suffisait à faire valoir ces beautés de détail. Au lieu de voir le « conte en trois actes » sur une scène différente, ce qui comporte des risques, ils eussent mieux aimé le voir plus souvent. On ne saurait nier que les représentations d'*Ariane et Barbe-Bleue* se suivent à des intervalles trop longs, trop capricieux. L'Opéra-Comique lui consacre de loin en loin quelques soirées, un peu comme s'il ne voulait pas laisser prescrire ses droits. Nous l'en croyons sans peine. Un théâtre ne renonce pas d'un cœur léger à ses titres de noblesse.

***

Quelque attachement que l'Opéra-Comique professe pour *Ariane et Barbe-Bleue*, il vient de rendre à *Pelléas et Mélisande* un témoignage encore plus significatif de sa fidélité et de sa ferveur. Malgré la dureté des temps, il a offert à ce chef-d'œuvre une décoration entièrement nouvelle.

Cette mesure, assez mal comprise du public, n'a pas rencontré une approbation unanime. Depuis bientôt trente ans qu'on allait entendre *Pelléas*, et le voir, les décors de Jusseaume et Ronsin avaient charmé tant de regards, remué tant de cœurs, séduit tant d'imaginations, favorisé tant de mirages et de rêves que la plupart des spectateurs, ou plutôt des auditeurs, considéraient ces accessoires comme indispensables à leur délice. Ils prétendaient que ces décors, baignant dans le même fluide, le même éther irisé que la musique, s'étaient imprégnés d'une dignité spirituelle, bien autrement importante à leurs yeux que toutes les variations du goût, et que cette grâce spéciale devait les rendre intangibles, en quelque sorte sacrés.

Tournerons-nous en ridicule les vieux décors de Jusseaume et Ronsin, sur lesquels il était de bon ton de s'extasier jadis? A Dieu ne plaise! N'en étions-nous pas émerveillé nous-même? Certains tableaux ne nous plongeaient-ils pas dans le ravissement? Au second acte, les Parisiens de 1902 ne se lassaient

pas d'admirer la fontaine dans le parc, le tilleul qui l'ombrageait, le vaste étang plein de reflets où se mirait le lourd manoir. Et, quand le même dispositif revenait à la fin du quatrième acte pour la tragique scène d'amour, transposé dans une tonalité nocturne, c'était de l'enthousiasme... Cependant, malgré leur attrait poétique et sentimental, la valeur qu'on attachait à ces visions était tout idéale. En 1902, les derniers symboles flottaient encore en l'air; le réel était tenu à peu de chose, et l'existence y gagnait une douceur, une facilité incomparables. Toute une génération a pu se contenter ainsi des images de Jusseaume et Ronsin. Mais, pour fidèle qu'on soit au passé, au culte des souvenirs, il vient un moment où les plus beaux décors tombent en poussière. Pareille catastrophe advint en ces dernières années à *Pelléas et Mélisande*. Toiles et châssis avaient souffert au point de compromettre les représentations, et il fallait enfin les remplacer.

Dans cette extrémité, les directeurs se souvinrent de la magnifique contribution que M. Valdo Barbey avait apportée à la *Padmavati* de M. Albert Roussel ainsi qu'à l'*Arlequin* de M. Max d'Ollone. Ses décors, d'un luxe sobre, n'avaient pas seulement enchanté le public de l'Opéra; ils avaient révélé en leur auteur un artiste ayant des vues personnelles sur les rapports que la peinture peut entretenir avec la fiction dramatique. MM. Louis Masson et Georges Ricou se proposèrent de mettre cette originalité au service de *Pelléas*. Il se disaient avec raison que les prestiges de la scène ne sont plus guère aujourd'hui ce qu'ils furent en 1902. A cette époque, la renaissance du décor ne faisait que préluder; il appartenait aux ballets russes, à peine introduits en France, de précipiter irrésistiblement le rythme de la crise. Toute une révolution devait éclater après 1908 dans les recherches plastiques, révolution aux péripéties si soudaines, si foudroyantes, que Bakst n'a point tardé à être dépassé, tout comme Jusseaume ou Ronsin. De cette révolution encore en marche, M. Valdo Barbey a suivi attentivement les phases. Et ses observations lui ayant inspiré un *Projet de mise en scène* pour *Pelléas*[1], les directeurs de l'Opéra-Comique n'avaient

1. Cf. la *Revue musicale* de décembre 1926.

pas dû lire avec indifférence ces pages où un artiste de race s'appliquait à exposer ses opinions et ses desseins.

En vertu de ces principes, la décoration nouvelle est traitée bien plus largement que la précédente, avec un vigoureux parti pris de simplicité. M. Valdo Barbey a tiré de son expérience théâtrale cette conclusion que notre goût et notre sensibilité s'orientent « vers la schématisation et la transposition décoratives ». On répète sans cesse alentour que nous vivons « à une époque synthétique » : il est visible que M. Valdo Barbey ne pense pas autrement. Sa réalisation scénique procède par synthèses rapides et hardies. Ne sont mis en valeur que les thèmes jugés dignes de retenir l'intelligence du spectateur, les autres étant suggérés plutôt que précisés avec une minutie inopportune. En 1902, le détail était roi. On prodiguait les fleurs, les feuillages, les colifichets. Cela n'allait pas sans quelque maniérisme. M. Valdo Barbey s'interdit ces vaines parures. Avec lui, le public ne risque point d'oublier le drame ni la musique; tout ce qui pourrait l'en distraire est rigoureusement éliminé. Dans les intérieurs, une seule fenêtre, pratiquée au milieu de la toile de fond, suffit à admettre le jour. Et l'attention étant concentrée sur cette ouverture lumineuse, voici que, devant elle, viennent se grouper des personnages au repos ou en mouvement : lignes expressives, couleurs aux tons vifs. Quant au reste, le cadre plonge dans une pénombre où se devinent, non des curiosités ou des antiquailles, mais des surfaces lisses, dépouillées, austères...

Les musiciens se réjouiront d'apprendre que ces nouveaux décors ont sur les anciens l'avantage de souligner ce que la partition de Debussy recèle sous ses dehors câlins d'âpreté secrète et profonde. Jamais rappel ne fut plus nécessaire. L'orchestre que nous écoutions l'autre soir, — avec impatience, convenons-en, avec tristesse, — péchait par une fadeur malencontreuse. Ce n'étaient que teintes pâlissantes, contours brouillés, oblitérés... Ah! qu'on regrettait la baguette magique d'André Messager, si prompte à rétablir l'atmosphère fiévreuse du drame, et cela par des moyens toujours infiniment simples. Grâce à M. Valdo Barbey, les décors, au moins, révéleront la grandeur farouche de l'œuvre. Pour l'instant, à dire vrai, ils

sont encore trop neufs, trop réels : ils sentent l'atelier. Mais à mesure que nos rêveries auront collaboré avec le peintre, cette précision un peu indiscrète ira en s'atténuant, et, dès lors, chaque spectateur les verra tels qu'ils sont, c'est-à-dire parfaitement beaux.

Quel plaisir de retrouver en cette présentation nouvelle deux protagonistes de jadis, MM. Vieuille et Dufrane, interprètes toujours admirables d'Arkel et de Golaud! Pour ne point appartenir comme eux à la période héroïque, M. Bourdin n'en est pas moins un Pelléas excellent. Et madame Lotte Schœne assumait provisoirement le rôle de mademoiselle Mary Garden, — Mélisande originelle et de beaucoup la plus touchante.

Nous avions déjà eu la bonne fortune d'applaudir madame Lotte Schœne. Qui pourrait oublier la perfection gracieuse avec laquelle cette cantatrice venue d'Allemagne avait débuté naguère à Paris, dans la *Flûte enchantée*[1]? Sa voix limpide et fraîche lui ayant conquis d'emblée tous les cœurs, on avait pu croire, au Théâtre des Champs-Élysées, que cette Pamina aux blondes tresses, éblouissante comme les femmes-cygnes des légendes septentrionales, était merveilleusement propre à incarner la Mélisande de M. Maeterlinck et de Claude Debussy, à condition de ne point nous choquer par un fâcheux accent tudesque.

Or, il s'est produit un phénomène tout à fait imprévu. Madame Lotte Schœne a su éviter le principal écueil : elle a masqué avec beaucoup d'adresse sa prononciation défectueuse. Et comment cela? Eh bien, c'est très ingénieux : en empruntant à mademoiselle Mary Garden sa façon de parler... A l'accent allemand, madame Lotte Schœne a substitué purement et simplement l'accent britannique de son illustre devancière.

Sans doute, la copie est remarquable; elle suppose une intelligence et une volonté hors de pair. Et cependant, elle ne remplace à aucun moment l'original, car cette métamorphose n'est qu'un chef-d'œuvre d'artifice. Madame Lotte Schœne évoque-t-elle l'image d'une « princesse lointaine »? Point du tout. Quand elle s'énonce de cette manière, elle

1. Cf. la *Revue de Paris* du 1er juillet 1928.

ferait plutôt songer à ces hommes politiques du Midi qui, ayant voulu corriger leur langage, finissent par contracter un parler étrangement factice, surveillé, calculé comme les pas d'une danseuse... Il est rare que les triomphes de la volonté n'aient point leur contre-partie. A la prouesse vraiment extraordinaire qu'elle vient d'accomplir, madame Lotte Schœne a dû sacrifier ses dons les plus précieux, le naturel, la candeur, cette ingénuité qui la rendait si émouvante au Théâtre des Champs-Élysées lorsqu'elle chantait dans sa langue maternelle les célestes invocations de Mozart. L'actrice même y a perdu. Son interprétation soignée, raffinée, parfois astucieuse, n'a malheureusement rien de spontané. Et l'on ne se désintéresse que trop vite d'un tour de force perpétuel.

Passe encore pour la diction et la mimique de madame Lotte Schœne. Mais notre étonnement suprême fut de ne point retrouver chez Mélisande la voix suave de Pamina, voix caressante, angélique, dont chaque note paraissait être une pure mélodie. Où étiez-vous, charmant rossignol des forêts teutoniques?... Çà et là, quelques sons « filés », d'une douceur pénétrante, nous rendaient espoir. On prêtait l'oreille, on redoublait d'attention, mais en vain : madame Lotte Schœne semblait être devenue aphone. A travers des balbutiements étouffés, des murmures, il fallait deviner des lambeaux de phrases que, fort heureusement, nous connaissions par cœur. En vérité, si les familiarités du tutoiement nous étaient permises vis-à-vis de cette belle étrangère, peut-être eussions-nous pris la liberté de lui adresser respectueusement la tendre question de Pelléas : — *Oh! qu'as-tu dit, Mélisande?... Je ne l'ai presque pas entendu...* Ne l'avoir presque pas entendue : quel grand regret, quand il s'agit de madame Lotte Schœne!...

***

Pour le *Roi malgré lui*, reprise que nous avions souhaitée ici même[1], l'Opéra-Comique ne s'est pas mis en frais. Les décors attribués à l'œuvre de Chabrier n'ont rien de commun avec ceux de *Pelléas et Mélisande*; ce sont de modestes décors d'utilité courante, ni beaux ni laids, comme on en voit par-

1. Cf. la *Revue de Paris* du 15 janvier 1927.

tout, même en province. Du moins, personne ne s'avisera de les mettre en parallèle avec ceux de la création, car l'ancien matériel a péri tout entier dans l'incendie de l'Opéra-Comique, le 25 mai 1887.

Le *Roi malgré lui* a remporté un succès très vif. Reprenant sa carrière si tragiquement interrompue, il a réjoui et délecté les Parisiens de 1930. Le public, heureux de rire enfin tout son soûl, et peut-être un peu au delà, ne lui ménage pas ses acclamations. A la bonne heure! Nous en félicitons bien cordialement les vaillants interprètes. Mais pour notre part, s'il faut tout dire, cette confrontation avec une œuvre sur laquelle nous ne possédions jusqu'ici que les clartés de la lecture, nous a plutôt déconcerté.

Cette espèce de petit mécompte ne peut tenir uniquement au sujet. Sans doute, le scénario est un vieux bâtiment qui fait eau de toutes parts, malgré les peines que M. Albert Carré s'est données pour le remettre à flot. Mais enfin nous étions fixé sur la stupidité du canevas; nulle illusion là-dessus. Et si la musique avait mieux répondu à nos espérances, nous n'irions certes pas chercher querelle à ce livret inepte. Par malheur, la musique du *Roi malgré lui* supporte moins bien l'audition que la lecture.

En réalité, ces deux épreuves ont si peu de rapport entre elles qu'il n'est jamais inutile de les contrôler l'une par l'autre. Chez soi, un amateur peut régler sa lecture à son gré : il est le maître de l'interrompre. Quand il la reprend à tête reposée, les faiblesses de toute sorte, longueurs, redites ou trivialités, ont plus de chances de le trouver indulgent. Mais, au théâtre, l'auditeur abdique toute velléité d'indépendance; témoin d'un grave procès qui ne peut être jugé qu'en sa présence, il se tient coi, il écoute. Mais cette dure obligation ne laisse pas de le rendre sévère. Et voilà comment le *Roi malgré lui* devient à la scène moins divertissant qu'à la lecture.

Certains mélomanes s'en prennent de leur déception à la technique de Chabrier. Ils en accusent aigrement les défauts; ils dénoncent les affres où le jetait à chaque fois son travail de compositeur, les gémissements tragi-comiques qu'il a poussés tout le long de sa vie sur son manque absolu de

facilité. C'est parce que l'inspiration ne coulait pas de source, déclarent-ils, que la contrainte nous gâte la seconde moitié du *Roi malgré lui*.

Rien de plus injuste. Quoique Chabrier ne possédât pas son métier au même degré que les maîtres impeccables de la langue et du style, il ne faudrait pourtant pas exagérer son infériorité. Ses zélateurs auraient vite fait de démontrer qu'il savait bien assez de contrepoint et qu'il fut, par rapport à l'harmonie, un véritable novateur. M. Vincent d'Indy, en décrivant la manière dont Chabrier jouait du piano, disait spirituellement qu'il était « un faux maladroit[1] ». Eh bien! le *Roi malgré lui* est sans doute composé de même, avec des gaucheries bienheureuses. Le jour où nos puristes voudront bien l'étudier de près, peut-être y découvriront-ils beaucoup de « fausses maladresses ».

Quant à la difficulté que Chabrier éprouvait à composer, si nous en recherchions l'origine, nous serions portés à incriminer les influences par trop diverses qu'il a subies tour à tour, voire simultanément, et dont chacune a laissé sa marque sur le *Roi malgré lui*. Ainsi seulement peut s'expliquer l'inégalité des matériaux qu'il juxtapose sans les fondre. Au reste, un ferment bien plus grave coopérait avec ces causes extérieures. A la confusion du dehors correspondait, hélas! une confusion intérieure. A quoi bon chicaner Emmanuel Chabrier sur sa technique? Son mal venait de plus loin. Il faut surtout tenir compte de sa nature profonde, en proie à des contrastes véhéments. Instable, d'excitation facile, cette nature d'artiste oscillait sans cesse entre une jovialité exubérante qui, dans ses transports, ne redoutait aucune outrance, aucun paroxysme, et d'autre part un besoin inné de tendresse, une sensibilité frémissante d'adolescent nerveux. Les deux tendances se sont disputé le *Roi malgré lui* âprement et bizarrement; on les y reconnaît à chaque page, toujours adverses, comme ces torrents de teinte différente qui mêlent leurs eaux sans les confondre. Tandis que l'une s'exalte parfois jusqu'à la bouffonnerie, l'autre dégénère en afféterie ou en préciosité. Et le coloris éclatant de l'orchestre, les accents incisifs des voix, aggravent encore à l'audition ces disparates si

1. Cf. le *Ménestrel* du 28 mai 1920.

pénibles. Faute d'une atmosphère vraiment homogène, faute d'unité, l'attention se dérobe, la sympathie s'épuise...

Le croirait-on? Des chroniqueurs en mal d'écriture ont osé citer, à propos du *Roi malgré lui*, les prodigieuses créations de Rabelais! Quelle imprudence!... Chabrier, avec son solide bon sens, les aurait vertement étrillés et houspillés. N'est-ce pas justement une des singularités étonnantes de Rabelais que cette facilité quasi monstrueuse avec laquelle il absorbait et s'assimilait des nourritures de toute qualité et de toute provenance? Et son œuvre ne conserve-t-elle pas, jusqu'en ses écarts saugrenus et ses divagations les plus folles, une unité souveraine? En vérité, il suffit de lire un seul chapitre de Rabelais pour se convaincre qu'il possédait au suprême degré la faculté dont Chabrier était le plus cruellement dépourvu. Si l'on cherchait à tout prix des rapprochements littéraires, on n'avait qu'à les emprunter aux poètes irréguliers du XVII^e siècle, à Cyrano, à Théophile, à Saint-Amant, ou même à ce Scarron extraordinaire. Aussi brillamment doués que Chabrier, ils succombaient comme lui sous le poids de leurs fatalités intérieures. Là, peut-être, il y aurait eu quelque analogie à établir... Mais, de grâce, laissons Rabelais en repos... On peut applaudir chaleureusement une reprise tant désirée, goûter la délicatesse avec laquelle M. Bourdin module la chanson nostalgique de Henri III au premier acte; mais, après avoir savouré avec allégresse tant d'inventions exquises ou succulentes, rendons-nous compte qu'Emmanuel Chabrier est resté fort au-dessous de la comédie lyrique qu'il rêvait d'écrire.

***

Cette comédie chantée qui manque à la musique française, alors que les Allemands ont leurs *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, les Italiens leur *Falstaff*, les Russes leur *Conte du Tzar Saltan*, allons-nous enfin l'obtenir? On le dirait, à certains indices. Une éclosion obscure se prépare sourdement. Les compositeurs, devenus soudain modestes, n'osent plus s'engager dans la voie de *Fervaal*, de *Pelléas et Mélisande*, d'*Ariane et Barbe-Bleue*, ou même de *Louise*; en revanche, ils commencent

à se préoccuper de la comédie lyrique. Pour les environs du 15 mars, l'Opéra-Comique annonce un *George Dandin* et un *Sicilien*, d'après Molière. M. Henri Busser a écrit une musique alerte pour la *Pie borgne* de M. René Benjamin. Et si le *Roi malgré lui* n'a réalisé qu'à demi nos espérances, le *Roi d'Yvetot*[1] a comblé celles que les amis de M. Jacques Ibert croyaient pouvoir fonder sur la souplesse de son talent.

Nous sommes d'autant plus heureux de rendre justice à l'auteur du *Roi d'Yvetot* que ses productions antérieures nous avaient laissé relativement froid. Sa sûreté de main, son savoir, n'avaient pu sans doute nous échapper. Mais les gens seulement adroits n'excitent pas l'enthousiasme. Et la supériorité accablante des maîtres dont M. Jacques Ibert se rapprochait trop ou pas assez, la pénurie de son lyrisme aux moments où l'émotion communicative eût été le plus indispensable, tout cela nous inspirait un peu d'éloignement et beaucoup de méfiance. Nous ne partagions même pas le goût de nos chefs d'orchestre pour ses *Escales* : l'élégance à bon marché de ces tableaux symphoniques ne nous choquait pas moins qu'une vulgarité flagrante.

Notre intérêt pour M. Jacques Ibert date en réalité du 28 janvier 1927. Nous devions trouver notre chemin de Damas au théâtre Bériza. On y jouait, ce jour-là, pour la première fois, *Angélique*, farce en un acte. Et cette petite pièce, en dépit d'une interprétation subalterne, révélait tant d'humour, de bouffonnerie plantureuse, un si ingénieux alliage d'exactitude et d'exubérance, que nous en fûmes émerveillé. Plus de doute : M. Jacques Ibert tenait des Muses le don comique par excellence. Nous gardâmes un excellent souvenir de l'irrésistible *Angélique*. Et plus tard, à la nouvelle que ce compositeur encore jeune — il aura quarante ans au mois d'août 1930, — achevait d'instrumenter un opéra-comique en quatre actes, nous fîmes des vœux sincères pour le joyeux avènement de ce *Roi d'Yvetot*.

A vrai dire, la légende ou plutôt la chanson populaire du *Roi d'Yvetot* paraissait une donnée un peu mince pour un opéra-comique en quatre actes. Mais on se flattait que la fantaisie juvénile des librettistes les aiderait à étoffer cette

1. Au *Ménestrel*, Heugel, Paris.

matière, MM. Jean Limozin et André de la Tourrasse ayant fait preuve de gentillesse prime-sautière dans leur précédent scénario du *Poirier de Misère*, écrit pour M. Marcel Delannoy. Par malheur, la verve de MM. Limozin et de la Tourrasse s'est trouvée cette fois en défaut. Si les deux premiers actes ont presque toujours de l'entrain, les deux derniers ne valent que par la musique infiniment spirituelle dont il a plu à M. Jacques Ibert de les enluminer.

Toutes les promesses d'*Angélique* sont tenues, et au delà, par le *Roi d'Yvetot*; il en a toutes les qualités, avec plus d'abondance et d'éclat. Si la réussite est cependant moins parfaite que pour *Angélique*, au total, cela tient à ce que M. Ibert s'est fourvoyé quelquefois en compagnie de ses imprudents librettistes. Par exemple, le rôle médiocre du roi d'Yvetot étant agrémenté d'un épisode sentimental qui l'alourdit sans l'enrichir, M. Jacques Ibert a dû quitter le terrain de la comédie, où il excelle, pour des aventures élégiaques et idylliques auxquelles il est moins propre. Mais, en homme d'esprit, il s'en tire. Et l'on chercherait vainement une faute de goût à travers les trois cent cinquante pages de son importante partition.

Pour nous, au lieu d'épiloguer doctement sur ce que le *Roi d'Yvetot* aurait pu être, nous aimons mieux nous réjouir avec le public de ce qu'il est : un ample divertissement en quatre actes sur des thèmes populaires, où les chœurs et l'orchestre tiennent plus de place que les solistes; un *scherzo* pétulant et agile où la science consommée du musicien se met en souriant au service de la fantaisie et de la bonne humeur. Volontiers, nous dirions ici tout l'agrément que nous avons pris à cette soirée où l'orchestre fut étincelant sous la direction de M. Albert Wolff, où M. Bourdin, grimé en « cabaretier maigre », déploya autant de talent que dans ses rôles de Pelléas et de Henri III, où le jeune Bertrand fut représenté par M. Hérent avec une drôlerie impayable, où madame Luart parvint à tirer du personnage de Jeanneton un parti inespéré. Mais il faudrait encore louer les chœurs qui chantèrent aussi juste qu'un quatuor d'archets, et les décors et les costumes de M. Moulaert, si amusants, et la mise en scène de M. Georges Ricou, de sorte que vraiment nous n'en finirions pas...

Bornons-nous donc à noter que M. Jacques Ibert pourrait bien être appelé à écrire un jour cette comédie que nous attendons, puisque Chabrier ni Debussy n'ont su nous la donner. Rien ne s'y oppose en principe. Le *Roi d'Yvetot* a précisément cette logique harmonieuse, cette atmosphère homogène, cette unité qui fait défaut au *Roi malgré lui*. Pourvu que M. Jacques Ibert soit dignement secondé par ses collaborateurs, il fera encore mieux, la prochaine fois. Mais qu'il n'aille pas choisir son poème à la hâte! Qu'il se montre exigeant, férocement et implacablement exigeant, puisqu'il en a désormais le droit et que l'entreprise en vaut la peine...

Songez-y! Le jour où l'Opéra-Comique possédera deux ou trois comédies lyriques d'une valeur incontestable, on regrettera moins les anciens chefs-d'œuvre qu'il néglige; on ne lui fera plus un grief d'empiéter sur le répertoire tragique de l'Opéra. La gaîté et la mélancolie, de nouveau accordées, reviendront ensemble habiter à son foyer; elles n'y feront pas mauvais ménage; et puisque c'est du balancement de leurs influences alternées que résultent en définitive son équilibre et sa prospérité, tout ira pour le mieux, et il n'y aura qu'une voix par le monde pour célébrer ce qu'on entend à l'Opéra-Comique.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

# LES LIVRES D'HISTOIRE

*Un tour de force. — Bonaparte à l'Université de Strasbourg. La Toilette de « la Reine ». — Une histoire des Papes.*

Un grand historien, « plein d'usage et raison », a la tentation naturelle et honorable de vouloir que le fruit de ses travaux et de son expérience profite au grand public. Lavisse n'a pas dédaigné d'écrire une petite Histoire de France à l'usage des écoles primaires. Il s'y est même fort attaché. « Je vous envoie, m'écrivait-il, un tout petit volume qui m'a fait beaucoup travailler. J'ai tâché de rendre intelligible aux bonshommes de dix ans l'histoire de France. » M. Émile Bourgeois, un des disciples les plus fidèles d'Ernest Lavisse, a une ambition analogue, voire plus haute. Il a fait le tour de force d'écrire en 176 pages *Ce qu'il faut connaître du passé de la France* (Boivin), à l'usage des grandes personnes.

C'est un coup d'œil à vol d'oiseau sur tout le passé de notre pays, depuis les temps historiques et même préhistoriques jusqu'à la chute du Second Empire. Ce n'est pas un manuel scolaire ni même un manuel du tout. C'est plutôt le contraire, car ce qui se trouve dans les manuels est ici supposé connu, surtout pour l'époque contemporaine. M. Émile Bourgeois veut jalonner la route française de l'avenir d'après celle du passé. Il s'arrête au seuil de l'étape dont il a été témoin : « Nos enfants la jugeront mieux que nous, dit-il dans l'avant-propos dédié à ses petits-fils, avec le recul nécessaire. »

Le « recul », c'est en effet la première condition de tout jugement historique. C'est ce qui explique que l'intérêt, dans

le petit livre de M. Bourgeois, croisse avec l'éloignement. C'est l'opposé de ce qui se passe dans les histoires médiocres où la méconnaissance des temps anciens se déguise sous l'indifférence à ce qui n'est pas ou ne paraît pas d'actualité. M. Bourgeois, sans peut-être le vouloir, en tout cas sans le chercher, proteste contre la tendance récente et myope à donner dans les programmes une place démesurée à l'époque contemporaine. Rien de moins éducatif ni même de moins pratique en dépit des grossières apparences. Croire qu'on formera des Français en consacrant à l'histoire de France depuis la Révolution le même temps qu'aux dix-huit siècles qui l'ont précédée, c'est ramener l'éducation à l'élevage. M. Bourgeois, professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Sorbonne, ne prêche pas pour son saint.

Dans un pays comme le nôtre où la population ne se maintient que par l'afflux d'éléments étrangers qu'on ne peut nationaliser en profondeur par une éducation superficielle, l'erreur serait encore plus préjudiciable. Et que dire des colonies! Nous sommes, répète-t-on parfois, un pays de cent millions d'âmes. C'est vrai, mais à condition que les soixante millions d'habitants de nos colonies acquièrent l'âme française. Et ils ne l'acquerront pas sans une imprégnation intime, que l'histoire de Louis-Philippe, du Second Empire et de la Troisième République leur donnera bien sommairement et bien mal.

« Il n'y a pas de pays au monde où les âmes et le sol aient contracté une alliance plus intime et plus forte. » Le jeune Français de vieille race le sent, même s'il ne le sait pas. Il faut l'apprendre aux nouveaux Français qui ne le sentiront que quand ils le sauront, et qui ne le sauront que si on le leur enseigne.

Tâchons par un exemple concret de faire comprendre cette méthode historique qui met à leur place des figures sacrifiées quand on ne tient compte que des traités et des batailles. Pour l'époque mérovingienne, par exemple, il n'est peut-être pas de personnage dont l'action ait été plus profonde et plus durable que celle de saint Martin. Vous chercheriez en vain son nom dans beaucoup de précis même fort estimables. Il occupe une page et demie, beaucoup plus que la plupart des

guerres de Louis XIV, dans l'opuscule de M. Bourgeois. Pourquoi? C'est qu'il a fait une œuvre considérable et définitive, il a converti les campagnes au christianisme. C'est par ce soldat de Pannonie, lui-même fils de soldat, que les paysans de la Gaule, les *pagani*, — ce qui veut dire en même temps les païens, — ont été évangélisés.

Les villes, les populations gallo-romaines avaient entendu la parole des missionnaires venus d'Orient. Il fallait aux campagnes un apôtre capable de leur parler autre chose que le grec et le latin. Il fallait la parole d'un saint un peu démocratique, familier de la langue populaire créée par le contact des soldats germains et des foules rurales. Il le fut. « Partout où il passait dans les terres de Tours, d'Autun, de Chartres, le son de sa voix, l'émerveillement de ses miracles, l'austérité de ses mortifications, la charité de ses inspirations et de ses gestes, entraînaient, persuadaient les foules, qui l'accueillaient comme un treizième apôtre du Christ. Au Christ, il donna la Gaule, et pour des siècles. » Ce n'est pas sans raison que tant de chapelles et d'églises rurales portent son nom.

On voit que nous ne sommes pas ici dans les rabâchages classiques. Nous sommes dans la vie, dans la réalité agissante, dans la leçon éducative : « En écoutant cette leçon, vous entendrez des voix, lointaines ou proches, d'humbles paysans, de marins vaillants, de serviteurs consciencieux du Roi et de la nation, attachés à leur tâche ou à leur idéal, avec l'appel des chefs et des héros auxquels ils ont eux-mêmes obéi. » Ainsi conclut M. Émile Bourgeois, non moins éminent que Victor Hugo dans « l'art d'être grand-père ».

***

Les histoires générales ont leur charme, les études sur un point de détail ont le leur. Un épisode de la jeunesse de Bonaparte en donne un exemple. Essayons de le tirer au clair.

Deux questions se posent : 1° Le lieutenant Bonaparte a-t-il fait un séjour à Strasbourg et fréquenté l'Université comme étudiant? 2° Est-il l'auteur d'un madrigal connu, adressé à la Saint-Huberty à la suite d'une représentation de *Didon* à Strasbourg?

Le fait du séjour a été longtemps considéré comme une légende. Dans un volume publié par la Faculté des Lettres de Strasbourg en mémoire d'un de ses regrettés maîtres, Georges Pariset, *Études d'histoire révolutionnaire et contemporaine* (Les Belles-Lettres), le sujet est traité par Georges Pariset lui-même sous forme d'un article repris de la *Revue Historique*, et par M. Christian Pfister, recteur de l'Académie de Strasbourg, sous forme d'un appendice très poussé. Tous deux sont spécialement qualifiés en l'espèce : Pariset a écrit dans l'Histoire de Lavisse les deux volumes concernant la Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire, et rien de ce qui touche l'Alsace n'est étranger à M. Pfister. Il semble possible, d'après leur travail, d'affirmer le séjour du lieutenant Bonaparte et même d'en fixer l'époque.

C'est dans l'été de 1788. Napoléon revient de Corse où il a terminé un des nombreux et longs congés que l'armée d'alors ne mesurait pas aux officiers. De son entrée au service comme lieutenant en second au régiment de La Fère à Valence (novembre 1785), au mois de juin 93 où il ramène en France sa famille, il compte trente-quatre mois de présence au corps contre cinquante-neuf de congés plus ou moins réguliers. Dans le cas particulier qui nous occupe, parti en congé de semestre le 1er septembre 1786, il devait, à l'expiration de son congé, regagner sa nouvelle garnison d'Auxonne. Ce congé de semestre fut tellement prolongé que Bonaparte nous dit lui-même qu'il arriva en Corse le 1er janvier 1788 et en repartit le 1er juin pour Auxonne. Il prit pour le retour comme pour l'aller le chemin des écoliers, car on ne constate sa présence à Auxonne qu'au mois d'août. On le voit le 8 août nommé membre d'une commission de tir. C'est dans cet intervalle, vide jusqu'ici, que se place son séjour à Strasbourg.

Qui en témoigne? Deux sources principales. D'abord Metternich. Il nous dit dans ses Mémoires qu'il fut lui-même inscrit étudiant à Strasbourg, avec son frère, dans l'été de 1788 peu après le départ de Bonaparte, et qu'il y resta deux ans. Naturellement personne ne lui parla à cette époque de cet officier inconnu. Mais, en 1806, il repassa par Strasbourg. Son ancien maître d'armes, Justet, lui fit remarquer qu'il avait eu l'honneur de compter parmi ses élèves l'empereur

des Français et l'ambassadeur d'Autriche accrédité pour lors auprès de lui. Pariset a parfaitement retrouvé trace de ce Justet.

Mais ce n'était pas un professeur d'escrime que le lieutenant Bonaparte était venu chercher à Strasbourg. Metternich indique qu'ils ont suivi les cours du même professeur de mathématiques. Il ne le nomme pas. Mais on le connaît. Brackenhoffer était alors titulaire de la chaire de mathématiques à l'Université protestante et à l'école d'artillerie. Il faisait autorité en la matière : du moment que Bonaparte a suivi, ainsi que Metternich, le cours d'un professeur de mathématiques, c'est bien de lui qu'il s'agit. Mais ce n'est pas tout. Bonaparte n'est pas un esprit fermé, il n'est pas curieux que de mathémathiques. Il aime l'histoire. Il y a précisément alors à l'Université un professeur renommé, Lorentz, chargé à la fois de la chaire d'histoire et de celle d'éloquence latine. Les cours publics de l'Université se faisaient en latin. Les cours privés pouvaient avoir lieu en latin, français ou allemand au gré des auditeurs, ce qui attirait à Strasbourg une foule de nobles étrangers. Lorentz ne parlait pas l'allemand.

La présence de Bonaparte à ses leçons n'est pas une simple probabilité. Elle est positivement attestée par un étudiant en théologie, le jeune Grucker, dont les notes autobiographiques, conservées dans la famille, existent encore. Grucker, évoquant ses souvenirs d'étudiant, écrit (en allemand) : « Au cours du professeur Lorentz venait aussi avec moi comme étudiant Buonaparte Napoléon. Il lui arriva comme à moi d'avoir, à un cours d'après-midi d'été, les pieds tellement engourdis que nous ne pouvions plus nous en aller. » Ce témoignage corrobore celui de Metternich et il en est indépendant. Les deux sont probants.

Au contraire, deux autres qu'on a invoqués résistent mal à la critique. Madame d'Oberkirch dans ses Mémoires raconte qu'elle a entendu à Strasbourg la fameuse Saint-Huberty dans le rôle de *Didon* et qu'un bel esprit, « un officier d'artillerie, dit-on », lui dédia des vers qui firent du bruit, sous le titre d'*Épître aux Romains*.

Romains qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendit votre empire naissant.
Didon ne put trouver d'attrait assez puissant
Pour retarder la fuite où son amant s'obstine;
Mais si l'autre Didon, l'ornement de ces lieux,
Eût été reine de Carthage,
Il eût pour la servir abandonné ses dieux
Et votre beau pays serait encore sauvage.

Cette représentation eut lieu au mois de mars 1787. Il n'y en eut qu'une parce que l'artiste était venue sans autorisation et fut rappelée par l'Opéra tout de suite.

Grimm nous raconte la même histoire dans une lettre d'avril 1787, c'est-à-dire tout à fait contemporaine, tandis que les Mémoires de madame d'Oberkirch n'ont pas été écrits sur-le-champ ni publiés par elle. Ils n'ont paru qu'en 1852 et 1853, ce qui leur enlève beaucoup de leur valeur documentaire. Ni elle ni Grimm ne parlent de Bonaparte. Ce n'est pas étonnant, du moins pour Grimm, car qui, à cette époque, eût songé à donner le nom de cet officier ignoré? Du reste, la date exclut la possibilité de Bonaparte : il y aurait erreur de plus d'un an.

C'est la duchesse d'Abrantès, dans ses Mémoires, qui met en cause Bonaparte, mais en plaçant son coup de foudre et son accès de poésie à Marseille ou à Aix. La Saint-Huberty y vint en effet en 1787 et Bonaparte a pu l'entendre. Son séjour à Aix est signalé, on connaît même la famille où elle trouva l'hospitalité, une famille Grégoire, dont elle garda si bon souvenir qu'elle lui envoya son buste l'année suivante. De ce séjour, la date et la durée n'ont pu être exactement précisées, mais il se place en été. Comme la lettre de Grimm relatant les vers à la Saint-Huberty est du mois d'avril, ils n'ont pas été composés par Bonaparte trois mois après. S'ils sont d'un officier d'artillerie, cet officier ne peut être Bonaparte, qui n'était pas à Strasbourg en mars 87 et qui d'autre part n'a pu entendre la Saint-Huberty à Aix qu'au mois de juin ou de juillet.

En somme, on peut tenir pour acquis que Bonaparte a fréquenté l'Université de Strasbourg dans l'été de 88 et pour controuvé qu'il soit le galant poète de la Saint-Huberty. Il n'y a qu'une difficulté. La duchesse d'Abrantès dit que le

duc de Bassano, Maret, familier et confident de l'Empereur, lui a affirmé que ce madrigal était bien de Bonaparte. Et au moment où elle le dit et l'imprime, Maret et elle sont tous deux vivants. Les Mémoires ont été publiés de 1831 à 1835, elle mourra en 1838, Maret en 1839. Il n'a pas protesté. Donc on le croyait dans l'entourage de l'Empereur et lui-même le laissait au moins dire. « Ce sont les seuls vers qu'il ait faits », dit la duchesse. Oui, ce sont les seuls et ils ne sont pas de lui, mais il ne lui déplaisait peut-être pas qu'on les lui attribuât. Un brin de laurier poétique ne fait pas mal dans une couronne impériale.

***

Quand on dit le Roi, c'est Louis XIV. Quand on dit la Reine, c'est Marie-Antoinette. *Autour de la Reine*, écrit M. de Nolhac, et tout le monde comprend de qui il s'agit. Cet élégant petit volume (éditions Jules Tallandier) se compose d'études détachées qui éclairent telle ou telle des figures familières et secondaires de l'entourage de Trianon. Marie-Antoinette est vraiment la plus femme de nos reines de la main droite. Elle est coquette, elle aime à plaire, elle aime à se plaire, ce qui est la forme suprême de la coquetterie. Rien d'étonnant que sa « marchande de modes » ait la première place dans cette contribution à la petite histoire. C'est Rose Bertin, qui ne s'appelait pas Rose, mais qui avait trouvé ce prénom plus approprié à ses gracieuses occupations que le Marie-Jeanne de son acte de baptême.

Cette personne considérable avait débuté fort modestement. Son père était cavalier de la maréchaussée à Abbeville, son pays natal. D'abord trottin au *Trait Galant*, elle avait débuté comme la comtesse du Barry. Les boutiques de « frivolités » menaient à tout à condition d'en sortir. Rose Bertin n'en est pas sortie, mais elle s'est vite établie à son compte. Ses salons du *Grand Mogol*, rue Saint-Honoré, dans l'îlot occupé aujourd'hui par le Louvre, étaient le rendez-vous de la plus élégante clientèle. Marie-Antoinette, encore dauphine, y avait été amenée par la princesse de Lamballe. Les « marchandes de modes » étaient plus que nos modistes. Elles régnaient sur toute la parure féminine, des pieds à la

tête, et la tête n'était pas rien, car les coiffures du temps étaient des constructions savantes et surélevées, des gratte-ciel dans leur genre, où l'on entassait une foule de bibelots sentimentaux rappelant parfois l'arche de Noé. On appelait « poufs » ces échafaudages capillaires capables de recéler un monde. Un jour, la Bertin dut faire tenir dans celui de la duchesse de Chartres, la femme du futur Philippe-Égalité, son nègre, son perroquet, et une nourrice assise dans un fauteuil avec un nourrisson dans ses bras, lequel représentait le duc de Valois, le dernier-né du couple princier. La duchesse de Lauzun fit mieux. On voyait dans le sien tout un paysage : une mer agitée, un chasseur tirant des canards sauvages, un moulin dont la meunière était courtisée dans les hauteurs par un abbé de cour pendant que le meunier conduit son âne dans les bas-fonds. Quand Louis XVI monta sur le trône, « le pouf à la circonstance » montra un champ de blé doré par les rayons du soleil levant et moissonné par l'Espérance.

On ne résiste pas à de pareils hommages. Marie-Antoinette raffola de Rose Bertin devenue sa fournisseuse attitrée. Elle la recevait deux fois par semaine, non pas dans sa chambre où une personne de cette condition ne pouvait avoir ses entrées, mais dans un cabinet intérieur où les dames d'honneur n'avaient pas accès. Et c'étaient de graves conférences sur ce chapitre inépuisable de la toilette. A Trianon, l'étiquette relâchée permettait même à la Bertin de jouer à la dame d'atours. La Bertin était devenue une sorte de « ministre des modes », qui « travaillait » avec la Reine comme les secrétaires d'État avec le Roi.

La Bertin n'était pas une sotte, elle n'en devint pas moins insupportable de vanité. Elle y trouvait d'ailleurs son compte. Elle est au-dessus des règles. Ses notes ne portaient pas de détails, et la dame d'atours, la comtesse d'Ossun, s'en plaint désespérément. Il y a aux Archives un cahier donnant l'état de la garde-robe de la reine en 1782 avec un échantillon des étoffes de chaque costume. Il y en a soixante-dix-huit. Les dépenses prévues étaient de 120 000 livres, mais le crédit était toujours dépassé. Pour 1780, la dépense totale monte à 220 000 livres. Il faudrait la multiplier au moins par 15

ou 20 pour la traduire en chiffres actuels. Les criailleries contre les dépenses de la Reine ne sont pas purement de la méchanceté. Et il est certain que son exemple entraînait par contagion un excès du même genre dans toute les familles de la cour.

Marie-Antoinette a été gâtée par l'adulation. « Aucune souveraine, dit M. de Nolhac, n'a été comparée plus abondamment aux déesses de l'Olympe. » C'est le lieu commun ordinaire. Est-elle si belle qu'on l'a dit? Elle est plus jolie que belle, plus gracieuse que jolie. Ses traits manquent de régularité, la figure est trop allongée, elle a une épaule plus haute que l'autre, les yeux bleus sont « faibles ou plutôt échauffés », dit un observateur anglais. Mais son teint est éblouissant au point, constate un témoin, qu'elle peut se passer de mettre du rouge. La ligne générale est harmonieuse et rehaussée par la sveltesse incomparable d'un cou grec qui donne à tous les mouvements du buste un charme incomparable. Elle a conscience de ses attraits, et aussi de leur déclin prématuré une fois passé le cap de la trentaine. Madame de la Tour du Pin, présentée à la Cour à dix-sept ans, a, elle aussi, un joli teint, et dans toute la fraîcheur qui commence à manquer à celui de la Reine. « Ne vous mettez pas en face des fenêtres », lui conseille la duchesse de Duras.

***

Croiriez-vous qu'il n'existait encore aucune histoire générale des papes? Quand on a besoin d'un renseignement rapide et immédiat sur un d'entre eux, on est parfois bien embarrassé. Il faut fouiller dans les histoires générales de l'Église ou dans des travaux savants n'embrassant qu'une époque. Le volume de M. Fernand Hayward, *Histoire des Papes* (Payot), sera désormais bien commode.

L'auteur n'est pas un débutant. Il a déjà, en deux volumes, étudié les papes de l'époque moderne de 1769 à 1870, de Clément XIV à Pie IX jusqu'à la perte des États de l'Église. Son nouvel ouvrage s'arrête au traité du Latran du 11 février 1929, qui a réconcilié l'Italie et le Saint-Siège. Italianisant de distinction, catholique dévoué à l'Église,

M. Hayward a écrit son ouvrage à Rome et s'est entouré de tous les conseils autorisés en matière d'orthodoxie. Il nous dit lui-même qu'il a « voulu faire une œuvre objective, sans doute, mais catholique aussi sans réserves ». Il est couvert à cet égard par l'approbation de la censure ecclésiastique de Paris. Il a le *nil obstat*, il a l'*imprimatur*.

On ne peut demander à un précis de ce genre de l'inédit. Ce qu'on y cherche, c'est la réponse immédiate et nette à telle ou telle incertitude. On l'y trouve. Quant à l'esprit dominant, il n'est pas dissimulé au point de vue religieux comme nous l'avons vu. Il ne l'est pas davantage au point de vue profane. M. Hayward, sous le pseudonyme de Pierre Grivel, est un journaliste de valeur qui n'est pas seulement au courant de la Rome pontificale. Il a eu le privilège assez rare d'interviewer M. Mussolini. Dans son *Histoire des Papes*, il le traite avec une sympathie entière, le qualifie de « chef de génie », de « sauveur de son pays », au total, de « grand homme d'État », titre qui ne devait appartenir en Italie, suivant le mot de Crispi, qu'à celui qui résoudrait la question romaine. M. Mussolini, qui se réclame plutôt de César, devient ici un Constantin.

A. ALBERT-PETIT

# TABLEAUX DE PARIS

Élection. — Les fenêtres, sur la rue Richelieu, laissent passer, tout blanc, le jour d'un morne après-midi de février. Devant ces fenêtres, longue, longue table couverte d'un tapis vert. Buvards pour vingt personnes, crayons, feuillets blancs. Conseil d'administration? Réunion d'affaires? Chemins de fer, métro, mines dans le Sud Américain, fabrication d'un bouillon en comprimés? Chiffres. Bilan. Dividende?

Espérances en l'avenir. Difficultés dans le présent.

Ennui.

Nuit.

Le lustre allumé. Clartés mortelles.

Atténuation.

Une femme parmi les vingt jurés.

La table est un tribunal.

Bénin. Les *accusées* ne sont que des *candidates*. Les voici, elles sont vingt, elles aussi. Elles entrent à la file, comme au préau. Tiens, elles sourient.

Elles sont jolies.

Même belles.

Anglaises ou allemandes : l'assesseur les appelle *miss*. Elles sont venues de toutes les contrées d'Europe, car chacune porte le nom d'un pays, comme, jadis, les valets se donnaient entre eux le nom du maître. La Trémoille, Richelieu, Gontaut.

Miss Allemagne, miss Angleterre, etc.

Miss Allemagne a des grâces françaises, ou quasi; miss Angleterre évoque une demoiselle de Turin, *Torino!* et miss Italie est blonde comme une fille d'Edimbourg!... Miss France et miss Belgique ont des formes jumelles. Elles pourraient

être anglo-saxonnes, nul ne me démentirait... Ainsi de suite, — alphabétiquement.

Pourtant, pourtant, je dois dire, moi qui ne suis pas membre du jury que préside M. Albert Besnard, avec la majesté du talent, de l'âge et d'une ample beauté physique, je dois dire que lorsque miss Grèce a paru, la pièce reçut soudain quelque rayonnement qui ne ressemblait plus à ce que j'ai connu déjà en voyant de jolies femmes défiler dans bien des palaces, restaurants, ou devant les mannequins de choix d'un grand couturier, — pour ne pas étendre, au delà des comparaisons honnêtes, l'évocation de mes rapprochements.

Je fus surpris que le jury n'ait point manifesté par une acclamation ou tout au moins un soupir d'admiration devant cette entrée. Je sais bien qu'il y avait la robe de couturier trop longue, d'argent scintillante, devant ce tapis vert... Pourtant, ce fut, — après tant de belles filles qui venaient d'être offertes à ce jury de dix-neuf nationalités, — comme si l'on eût apporté un chef-d'œuvre classé, une toile de Raphaël ou d'Ingres, une statue antique dans la chambre, après la vie d'un corps jeune mais qu'habitent les petites angoisses et les plus petits calculs de l'existence quotidienne d'une jeune fille à qui l'on dit qu'elle est belle — et qui en attend maints résultats divers et même contradictoires! Ce fut comme si, après un corps vivant et toujours prêt à s'amoindrir, se gâter et s'anéantir, on eût apporté le marbre que les siècles ne feront qu'ennoblir et que les mutilations mêmes chargent de poésie, de nostalgies et de grandeur.

Après la rue de la Paix, *Unter den Linden* ou la Montagne-aux-Herbes-Potagères, miss Grèce évoquait l'Acropole!

Praxitèle et ses frères sans nom, — que ce nom baptise tous, — entraient, portés par le souffle d'Homère.

Et j'entendis Racine et Musset.

Et je ne comprenais point que le visage de M. Albert Besnard ne se fût pas éclairé du reflet de sa joie.

> Argos et Ptéléon, villes des hécatombes,
> Et Messa, la Divine, agréable aux colombes.
> Et le bleu Titarède avec ses flots changeants...

Le regard tout droit remontait vers les tempes, chargé de

son feu noir. Un air de sauvagerie distante isolait cette présence. M. Maurice de Waleffe, qui présentait ces beautés d'Europe au jury, continuait son rôle avec l'impartialité souriante qu'il devait garder.

Dans les couloirs de la maison, — le *Journal*, — une vive animation régnait; elle venait mourir au seuil des deux portes vitrées de cette salle occupée par un Jury, qui traçait en silence des 0, des 1 et des 3 sur des feuilles blanches. Cette jeunesse littéraire et ardente, ces reporters qui deviendront les maîtres de l'actualité, ces jeunes hommes qui apprennent à penser équitablement au spectacle de ce que la vie leur offre d'exemples quotidiens dans l'horreur, la magnificence, la haine et le vice, ces jeunes gens, eux, qui n'avaient fait qu'apercevoir miss Grèce, — et, quels que fussent les plaisirs qu'ils se souhaitaient auprès de miss Allemagne, de miss Belgique, de miss Italie, de miss France, la plus grande de toutes, — ces écrivains de la vie mouvante, ces artistes du fait-divers cynique et de la misère qui mène à Dieu, tous étaient devenus en un instant les chevaliers de miss Grèce! Au rez-de-chaussée, où la foule attendait, dans la salle de spectacle, dans le bar, dans les salles de rédaction, tous répétaient : *miss Grèce*! Et, derrière les portes vitrées, grimpés à plusieurs sur chaque chaise, ils essayaient de faire passer le fluide de leur enthousiasme au jury silencieux.

Madame de Waleffe, montée sur l'estrade derrière la candidate, l'aidait à relever la robe longue sur les jambes, jusqu'au dessus des genoux. Et il se produisait presque chaque fois ceci : la demoiselle baissait les mains, s'inclinait avec une prompte pudeur et dissimulait, avec les bras, ces jambes qu'à l'ordinaire, l'été dernier encore, et aujourd'hui, dans la rue même, les femmes les plus honnêtes ne craignent point d'exhiber.

La pudeur n'est qu'une question de mode. Que les couturiers fassent voir les jambes, il n'est plus impudique de les montrer.

Mais qu'ils s'avisent de les vouloir cacher et que l'on demande à une femme, même à celles qui concourent pour un championnat de beauté, de montrer leurs genoux, à dix-huit messieurs et une dame, alignés derrière une table couverte d'un

tapis vert, aussitôt la femme se plie en deux et cache le tout avec ses bras!

J'avais été trouver *miss Grèce* dans un réduit où, à l'éclairage brutal du magnésium, des opérateurs venaient de fixer une image que je n'aurais voulu rencontrer qu'à moitié vêtue et la chair colorée par le soleil, au milieu des lentisques et des cystes, devant un paysage aride et millénaire.

J'imaginais Leucade, sa baie cœruléenne, frangée de cyprès, au pied du Nétos et, devant le temple d'Apollon, quelque colonne portant son chapiteau d'acanthes, à Corinthe. Puis, je me voyais parlant à cette évocation des chorybantes sur la colline où Renan pria.

—Ne me donnez pas de fausse joie! —me dit-elle, en réponse au :

— C'est vous! par lequel je l'avais saluée...

Nous parlâmes de madame de Noailles qui, l'avant-veille, lui avait appris à se coiffer en retrouvant instinctivement cette façon de séparer les cheveux et de les serrer autour du crâne qui laisse à la tête toute sa petitesse. La beauté de la forme vaut tous les chapeaux changeants, ridicules et périssables.

*Miss Grèce* parle français avec une remarquable pureté. Elle fit ses études en France. Elle assistait à Athènes, en compagnie de son père, qui est avocat, au défilé, dans un théâtre, des jeunes filles qui se destinaient ou que l'on poussait à devenir candidates au *championnat* de la beauté. Dans la salle, quelques jeunes gens, s'étant retournés vers la loge qu'elle occupait, l'acclamèrent. Bientôt, la salle entière l'obligea de paraître sur la scène et lui fit une telle ovation que *miss Grèce* se trouva désignée, sans que celle qui était l'objet de cette distinction l'eût souhaitée.

— Mademoiselle, vous allez être reine d'Europe!

— Non, si vous n'êtes pas tout à fait certain, ne me dites pas cela!..

Le bras se repliait sur le buste, comme pour protéger le cœur avec la main. Sous l'arc étendu et droit des sourcils, l'œil noir souriait, mais on le devinait prêt à lancer des lueurs... La mince étoffe d'argent de la robe moulait le corps svelte. Il me semblait voir une des images prisonnières du *British Museum*, du Louvre ou du Vatican, habillée pour regarder

sur une table de dîner des roses vaporisées piquées dans la mousse, entre les assiettes de petits fours de Rebattet.

Je voyais, à travers les oliviers, les flancs rugueux du Pélion et, sur la crête inclinée du Taygète, le couvent de Trypi, près de la source, au-dessus de laquelle les saules pleurent des grappes de feuilles d'argent.

Nous enverrons à Buenos-Ayres une fille de la Grèce, née à Sparte. Miss Argentine et miss Pérou seront peut-être des rivales redoutables... L'Europe, elle, aura donné, — pour une fois, — au Nouveau Monde une image pure, qui n'a pas l'air d'une estampille commandée pour des produits de beauté ou d'un premier rôle pour Hollywood.

Car il nous faut bien revenir, avant de quitter le *Journal*, à ce jury de dix-neuf nations, que présidait M. Albert Besnard. Ce jury, *insensible et muet*, ce jury que la Tour de Babel semblait avoir enfanté et groupé dans cette salle pour qu'il donnât l'impression de l'incohérence et de la désunion dans lesquelles vivent les hommes.

Ce jury avait voté pour miss Grèce, — à une telle unanimité, qu'on souhaiterait que, pour les questions plus graves et plus sombres de la Paix, les hommes rassemblés autour des tapis verts de Genève ou de la Haye la rencontrassent toujours.

***

La première conférence de Léon Daudet, après l'exil. — La salle Pleyel, où je n'étais pas revenu depuis l'incendie, la salle Pleyel, ce soir, me rappelle une visite que je faisais de l'escadre, l'été passé, dans le Golfe de Juan, en compagnie de l'Amiral Docteur. L'Amiral qui commandait encore la Méditerranée semblait, sur la *Provence*, un diplomate de la grande lignée dans un salon, et jetait tantôt sur la mer, tantôt sur les hommes, au milieu des commandements, des coups de sifflet et de la rumeur des eaux, ce regard apaisant de l'homme aux yeux de qui tout existe, mais pour qui plus n'est rien. Dans son canot rapide l'amiral nous emmena visiter le *Béarn* construit pour loger vingt avions et servir à leur lancement ou les recevoir en pleine mer. Immense, gigantesque plate-forme flottante, sur laquelle des ascenseurs

précis et titanesques hissent les aéroplanes depuis le premier pont qui sert de hangar.

Le *Béarn* donne l'impression, avec ses piliers de fer, du solide et du résistant, du surhumain et, tout de même, de la fragilité et du précaire. Voir se reposer les avions sur la plate-forme, comme il nous arriva quelque jour suivant, pendant des exercices de tir faits au large et auxquels l'amiral nous avait permis d'assister auprès de lui, procure le sentiment flatteur que rien ne demeure impossible à l'homme qui peut tout, mais que tout demeure également entre les mains des mêmes incertitudes, des mêmes hasards, des mêmes dieux.

La salle Pleyel ressemble au *Béarn*. En temps de guerre son plafond doit pouvoir s'ouvrir et abriter quelques douzaines d'avions, les profonds balcons incurvés leur permettraient de s'élancer aisément dans le vide. J'imagine aussi fort bien que cette immense nef, parfaitement inaccessible aux microbes, ferait en temps d'épidémie un hôpital merveilleux. Mais, si les ombres de Beethowen ou de Chopin reviennent, invisibles, errer parmi les vivants, je pense qu'elles doivent écouter avec quelque surprise les âmes de l'orchestre et du piano s'élever dans ce vaisseau de fer et de ciment glacés.

Je ne doute pas que l'acoustique n'y soit bonne. Il ne manquerait plus qu'elle ne le fût pas, avec une pareille construction! Mais, mon Dieu, que je plains ceux qui viendront après nous, ces foules avides, insensibles, et qui, n'étant plus opprimées par des lois morales jugées trop étroites, seront domestiquées et asservies par la science et les pouvoirs illimités de l'inventeur, de l'architecte, de ces fous raisonnables, qui ne prononcent, j'en suis certain, pas un mot inutile, n'agissent que dans un but précis, mathématique et généreux, mais entraînent l'humanité au pire des esclavages, celui qui supprime tout inconnu et ne permet ni de douter ni de craindre, ni d'attendre.

Que deviendront les villes qui n'auront plus pour théâtre que des salles Pleyel?.. Je m'y sens dans une gare ou sous un tunnel de métro... Non! qu'on ne vienne pas nous chanter la beauté de cette sinistre grandeur. Qu'on ne me dise pas non plus que le jour où nous irons dîner à Constantinople, avec arrêt à Naples pour déjeuner, sera le témoignage d'un

progrès — sinon pour la mécanique et le commerce. Plus d'atmosphère. Ne serons-nous donc plus jamais que dix mille à la fois! Plus de pays! Seulement quelques grandes villes à la surface du monde, une vingtaine de points, sur une mappemonde dont les contours sinueux s'effaceront et où nous ne verrons plus que les lignes droites des parcours suivis par les bolides, à l'intérieur desquels des gens enfermés dans des cases métalliques matelassées, à l'air surcomprimé, écouteront d'un haut parleur de T. S. F. le cours des marchés financiers.

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble...

Sur l'estrade de cette salle Pleyel, aveuglé par la lumière des herses, suspendues dans l'espace comme le trapèze des acrobates dans le cirque, devant des murs du gris des couloirs de maisons centrales, ou blancs comme ceux des hospices, devinant sur des balcons étagés une multitude où ne se distingue ni une forme ni une expression, les tympans pilés par l'écho, qui est sur cette estrade aussi mauvais que, jadis, au Trocadéro, tandis que le plancher crie et gémit sous les pas des arrivants, j'évoque, en attendant que Léon Daudet vienne occuper le fauteuil et la table du conférencier, j'évoque, au seuil des mondes nouveaux, une humanité qui ne sera parvenue qu'à rendre le monde trop petit et la vie si rapide et si uniforme que ni la femme, ni l'artiste, ni le pauvre, ces trois jumeaux les plus rapprochés de Dieu, n'y pourront vivre.

Léon Daudet. — ... Léon Daudet a rasé sa moustache. Tout à l'heure, ou plutôt à la fin de sa conférence sur Clemenceau, il rapprochera (avec la hardiesse du poète qu'il ne cesse d'être, car un poète seul trouve l'épithète avec un tel et si prompt bonheur), il rapprochera Mistral de Clemenceau. Il s'excuse presque de l'imprévu de la comparaison. Il connut ces deux hommes, si différents par tous les points, et qui lui révélèrent, pourtant, une secrète et profonde communauté. Et moi, descendu promptement de cette estrade où l'on entend *trois fois* chaque mot et venu m'asseoir en quelque coin du

parterre, je compare le fougueux, l'ardent Léon Daudet aux plus sensibles, aux plus humains des maîtres français. Dans cette richesse d'images, dans ces constantes évocations du souvenir paternel, des mots entendus sur les lèvres d'Alphonse Daudet, dans la simplicité, la franchise, la bonhomie avec lesquelles *le Père la Victoire* est évoqué, dans le plaisir que l'orateur prend à interrompre le récit par quelques mots spontanément échangés avec les spectateurs, une interjection, une boutade, le plus pur du sang français est sans cesse évoqué.

Dans l'ovation qui lui est faite dès qu'il paraît, dans les acclamations qui accompagnent son départ de la scène, parmi les quelques milliers de spectateurs qui ne sont pas cette fois internationaux, comme pour le concert d'un violoniste en tournée, mais rigoureusement, strictement français, — une salle avec de jeunes visages de femmes et des masques d'hommes du XVIe siècle, — ce sont les dons si purement français, la personnalité généreuse, débordante, de cet homme de lettres français qui trouve à tout instant un souvenir, qui fait revivre un disparu, avec une clarté, une sensibilité si fécondes.

Il faut avoir entendu lire ce testament de Clemenceau, que la salle écoute debout, et évoquer cette anecdote du bouquet de fleurs offert au Président du Conseil par des soldats, en juin 1918, sur le front, et qu'il avait gardé, avec le désir que ces coquelicots achèvent un jour de se dessécher dans son cercueil.

Les soldats qui allaient mourir et qui voulaient remercier de sa visite et de ses mots chaleureux le solide vieillard venu jusqu'à eux, les sachant condamnés, forment un tableau qu'on ne peut évoquer sans rencontrer de larmes. Ils courent et cueillent les fleurs rouges, « qui ont une vague odeur de pavot » et sont peut-être symboliques du prochain et définitif sommeil. Ils tendent leur bouquet. Et le vieillard ému, ne sachant qu'offrir à son tour en remerciement, porte la main à son gilet et, d'un geste brusque, donne la vieille montre qui lui venait de son père...

Je raconte bien mal ce récit. Mais je le fais moins pour évoquer une conférence, qui peut être lue, que pour souligner le caractère du conférencier. Que d'autres seraient passés

auprès de ces trois soldats et de cette brassée de coquelicots, sans en avoir respiré le parfum et la tragique douceur!

Et quelle rapide et simple évocation d'août 1917, lorsque Léon Daudet et les siens, lisant les journaux, sentent s'enfler comme une voile immense le désir de la France entière de prendre pour chef ce vieillard jadis outragé.

— Ma femme, royaliste et chouanne, — dit-il en parenthèse — et moi, nous nous regardâmes :

» — C'est lui qu'il faut, n'est-ce pas? »

» Madame Daudet acquiesce... »

Et, à côté de l'image de Clemenceau, le parallèle de la renommée et de la gloire, le paragraphe consacré à Léon Bloy, ce géant méconnu...

Dans cette invraisemblable salle Pleyel, où l'on imaginerait une bertha dissimulée, Léon Daudet lit enfin l'éloge de Clemenceau par le Kronprinz et la page des *Mémoires* où celui-ci énumère le fleuve d'Américains versé par les États-Unis sur la France, le blocus des côtes par la Marine anglaise, et dit que le découragement de l'armée allemande ne venait pas de tant de coalitions, mais de savoir à la tête du conseil des *Alliés* ce vieillard, qui ne transigerait et n'abdiquerait pas.

Le Kronprinz est applaudi à son tour, longuement. C'est un des multiples épisodes imprévus de la conférence et qui lui donne ce qu'hélas! le public ne trouve pas toujours aux conférences, une voix humaine!

***

Bal. — Une fête de famille à six ou sept mille, une réunion démocratique et brillante, le Président de la République et le Président du Conseil, le Président de la Chambre et celui du Conseil municipal, les théâtres et la couture, le monde et les arts : l'Opéra trop petit.

Si l'on danse, ce n'est que fort avant dans la nuit, car les *Petits Lits Blancs*, c'est le *bal où l'on ne danse pas*. Une soirée de music-hall où défilent, sur une passerelle de fer et d'aluminium, le long d'un balcon circulaire suspendu sous le manteau d'Arlequin, le dernier *jazz* de New-York et la première *star* d'Hollywood; la chanteuse qui tourne les disques les plus

répandus; Mistinguett et Joséphine Baker; l'Argentina et Maurice Chevalier, et des jongleurs, et Van Dongen, et Foujita, brossant un tableau en cinq minutes, et les vedettes de tout Paris en simples figurants, celles de la Comédie-Française ou des Bouffes-Parisiens... Les femmes partent en emportant un vrai collier de perles et des autos, des bons pour des robes prises chez le grand couturier, et des poupées...

Une soirée que Balzac eût décrite pour présenter le Raphaël de la *Peau de Chagrin* ou les filles du Père Goriot. Rien de l'ancien bal de l'Opéra, qui sentait la poudre de riz, le mot de Forain, où les femmes qui vivent de leurs adultères, les maris qui en meurent ou en vivent aussi, les courtisanes professionnelles et les honnêtes femmes d'occasion, se coudoyaient dans une atmosphère de petits rires faux, d'apostrophes, dans un bruissement de paroles jetées et de mots entrecoupés par des hoquets. On parle beaucoup moins ce soir, parce que les gens viennent de points plus opposés et plus distants. Et puis ils veulent voir une représentation, une succession de numéros dont M. Saint-Granier est le *speaker*. Si le plaisir est moins bruyants et plus individuel, il fait aussi plus *cossu*. Le dîner de six cents couverts sur le grand promenoir du premier étage, autour du fameux escalier, — ou de l'escalier qui fût fameux, l'un des derniers, car les architectes ne construisent plus d'escaliers! — le dîner, c'est Véronèse chez Albert Guillaume.

Les hommes, ce n'est pas leur faute s'ils sont vêtus du même habit que les maîtres d'hôtel. L'originalité de ce temps est, pour les hommes, dans le costume de sport. Tout leur devient à peu près permis — pour la couleur, la recherche ou l'abandon.

Ce soir, les femmes rivalisent de faux colliers et de vrais diamants, de jupes transparentes et traînantes, et de « revenons aux cheveux longs », avec énergie, bravade, contradiction, gentillesse, toutes les grâces et cette confiance en soi — et en nous! — qui fait qu'en tous temps à leur apparition les modes semblent plus jolies et, comme les débuts d'un amour : *définitives*.

... Alors que l'année suivante, il n'en faudra plus parler.

Pour ce bal des *Petits Lits Blancs*, dans un monde incer-

tain, peu délimité, que de femmes se font faire une robe! Le plaisir de se commander une robe, pour la plupart, ce n'est pas tant le fait de se voir dans la glace autrement présentée, mais de savoir que l'on pourra s'exhiber au plus grand nombre possible d'yeux à la fois. Ce bal est évidemment la meilleure occasion de l'année pour rencontrer des milliers d'yeux qui ne sont pas les yeux quotidiens. Des yeux qui soient ceux que, sur la promenade fréquentée, le dimanche, les jeunes filles de province vont chercher avec tant d'illusions. Avouons, faisons avouer, une bonne fois, que nous attendons tous, du hasard, de notre étoile, de la Providence, — certains croient même tenir ça de Dieu, que je suppose bien étranger à ces combinaziones, — quelqu'un ou quelque chose qui n'arrive jamais, ou bien qui n'arrive que pour réserver, parcimonieusement, des plaisirs qui ne sont pas neufs, et auxquels, de moins en moins, nous trouvons d'originalité et qui nous font dire, de plus en plus souvent : — ... c'était pas la peine!

Bal des *Petits Lits Blancs*, bal des *Petits Lits Blancs*, que tu me divertis, chaque saison, et que tu me chagrines!... D'avoir vécu un an de plus, d'abord, et, surtout, quand même, d'avoir à vivre encore un an de moins! Car tout est marqué d'avance et nos années forment un capital qu'on ne peut pas confier à des banques américaines pour être payé en dollars qui valent 25 francs. Heureux ou neurasthéniques, l'année ne vaut jamais pour nous qu'un franc... Un franc de trois cent soixante-cinq jours, hélas! toujours plus démonétisé.

Des hôtes, des visages nouveaux, et maintenant chaque fois les vingt beautés d'Europe, qui ne sont pas toujours aussi sélectionnées que nous l'attendions, mais qui ne sont quand même plus celles de l'année dernière. L'année prochaine quelles seront-elles? Nous aurons une *miss Grèce* nouvelle... une *miss Europe* blonde. Faut-il toujours changer? Au milieu de ce Bal je me fais des réflexions à peu près aussi inutiles que celles que pourrait ressasser l'obélisque de Louqsor, sur la place de la Concorde.

Retournons dans la salle. Allons voir le *jazz* le plus cher d'Amérique et Mistinguett, et vous, charmante et folle Marie Dubas, qui électrisez la salle et qui cet après-midi, dans le

vacarme de la répétition, versiez des larmes si brûlantes et secrètes, sur un pneumatique froissé...

Je ne comprends pas que l'on se suicide parce qu'on est abandonné et pauvre,... si l'on est jeune et bien portant. Mais, au sortir du Bal des Petits Lits Blancs, tout de suite!... Nous y avons frôlé tant d'êtres, entrevu tant de regards, reçu des fluides si divers qu'il ne semble pas, avant d'avoir retrouvé le sommeil, que notre âme, — appelons-la notre âme! — soit rentrée ni intégrale ni seule, en nous!

***

Répétition. — La Salle de la Comédie-Française vue sous les housses d'un après-midi de répétition m'impressionnait, lorsque j'avais un peu plus de vingt ans. Cette immense grotte noire que forme la salle, au vague reflet de la rampe sur le rideau baissé, les toiles grises jetées sur les fauteuils ou qui pendent du haut des troisièmes loges jusqu'au balcon, et, de chaque côté, encadrent le théâtre, depuis les cintres, jusqu'à la baignoire d'avant-scène, créent une atmosphère funambulesque à l'œuvre attendue.

A cet âge enthousiaste où l'on se forge tant d'illusions, je pensais qu'au regard de ses contemporains, un vivant peut créer un chef-d'œuvre. Depuis, j'appris qu'il faut un stage au poème, à l'opéra, au drame comme au tableau, pour être classés par les hommes et venir toucher, au delà d'un public privilégié, non seulement le cœur de la foule, mais celui de l'élite, qu'il s'agisse de Sisley ou Cézanne, de Baudelaire ou Debussy.

Un vivant ne peut prétendre qu'au talent, les morts seuls ont du génie, sauf chez les comédiens, — entre eux, — lorsqu'il est question d'un confrère qui ne tient pas les mêmes emplois.

Très rares sont parmi les hommes ceux qui reconnaissent, qui admettent un talent nouveau et gardent une clairvoyance assez délicate pour demeurer sensibles en avançant dans le temps. Mais, à vingt ans, on s'évade à peine des vieux maîtres permis à l'adolescence et on ne demande qu'à s'en créer de nouveaux, effervescents de cette même chaleur dont on brûle.

Lorsque j'avais cet âge et commençais de venir au Théâtre-

Français, la pièce d'Hervieu, celle de Capus comptaient. Je suivais les répétitions d'Henry Bataille, j'étais de la génération qui n'avait pas assisté à la « *générale* » de *Cyrano* mais qui en attendait une autre. J'ai vu là, devant ces housses grises, madame Bartet répéter en compagnie de mademoiselle Sorel *le Songe d'un soir d'amour.*

Madame Bartet, *la Divine,* l'était au sens le plus divin de ce mot. Toute poésie prenait des ailes à sa voix. Nulle science n'était plus profonde et tous les moyens disparaissaient. Elle n'était point *nerveuse,* comme on dit de certaines, aujourd'hui. Elle n'usait point de ces trucs faciles qui satisfont si promptement les esprits lourds. Elle évoquait les grandes devancières. Autour d'elle, l'atmosphère semblait être la même que respiraient la Champmeslé ou Adrienne Lecouvreur. Elle était fragile et puissante. Elle ennoblissait ce qu'elle interprétait et, lui donnant la vie, ne croyait pas indispensable de l'accabler de laideur et de maux.

La taille des comédiens, il y a vingt ans, je parle des hommes, était supérieure à ce qu'elle est maintenant. Peut-être étaient-ils moins *naturels,* mais ils marquaient davantage et on les entendait mieux. Il est impossible au théâtre de supprimer toutes les conventions. L'art de l'auteur, comme celui du comédien, n'est pas de les retrancher de sa route, mais de se jouer d'elles... La science d'un médecin serait-elle d'empêcher l'homme de souffrir de l'estomac en le privant de nourriture, ou de lui permettre de manger à sa faim et à son caprice, sans en être incommodé?

On ne supprime une convention qu'en en créant plusieurs autres. Sachons-le bien. Mieux vaut s'en tenir à celles qui ont fait leur usage. Les peintres se sont plu, pendant six à sept cents ans, à renouveler les sujets religieux les plus exploités et s'y montrer personnels.

Nous avons ainsi, de Cimabue à Manet, qui peignit le *Christ aux Anges,* un déploiement d'originalité sur quelques thèmes toujours pareils, qui rapprochent, avec *les Disciples d'Emmaüs* ou *le Bon Samaritain,* Forain de Rembrandt.

Dans les ténèbres de cette salle de la Comédie-Française, en attendant que quelque autre vivant y pénètre à son tour,

avant qu'un décor existe, qu'une action soit engagée, comment ne point rêver au passé et aux conventions!...

Allons passer un instant dans la loge de mademoiselle Mary Marquet! C'est une bien belle personne, spontanée, impulsive, qui aime le théâtre par-dessus tout, ce qui est rare, aujourd'hui ,où les jeunes comédiennes ont pour pose d'assurer qu'elles ont en aversion leur métier, ce qui, hélas! ne se devine que trop à la manière dont elles jouent!

Tout à l'heure, à une répétition de travail, avant *la Voix Humaine*, de Jean Cocteau, mademoiselle Marquet interprétera le rôle de la Périchole dans *le Carrosse du Saint-Sacrement*, qui fit la fortune du *Vieux-Colombier* pendant plusieurs années — et révéla aux Parisiens les grâces incomparables et le talent de mademoiselle Valentine Tessier.

La pièce de Mérimée est tellement « Comédie-Française » que l'on est surpris qu'elle n'y ait pas été jouée depuis longtemps. On y évoque les coquettes, les jeunes premières qui s'y fussent montrées parfaites; il se trouve là, dans le langage du théâtre, un de ces *rôles en or*, qui plaisent aux comédiennes parce qu'elles peuvent s'y escrimer brillamment sur toutes les gammes de la séduction et du mépris de la femme pour l'homme mûr qui leur passe toutes fantaisies.

Au centre de sa loge, où le portrait d'Emond Rostand est à l'honneur, mademoiselle Marquet, dans une ample robe de satin vert éclatant, une mantille noire tombant de la nuque aux talons, se regarde dans la glace. Trois couturières sont à ses pieds. Nous connaissons la scène.

J'ai vu ainsi Réjane et tant d'autres... Réjane avait un regard implacable. Elle voyait à l'instant, non seulement ce qui pouvait n'être pas *joli* ou *réussi*, mais ce qui ne faisait pas *théâtre*. Il m'est arrivé de me trouver dans bien des loges de comédiennes et de les observer, lorsqu'elles jettent dans le miroir ce dernier et terrible regard avec lequel elles se quittent enfin, après un long et minutieux habillage, pour aller se livrer aux critiques de leurs semblables et se donner en pâture aux jugements. Jamais je n'ai retrouvé ce regard de Réjane, qui avait tout vu, qui savait tout — et les faiblesses physiques et le pouvoir de son talent — et qui partait pour la scène, comme une mère irait rechercher parmi les flammes son enfant dans un incendie!

Mary Marquet, fille de comédiens de talent, élevé pour le théâtre, joue avec cette spontanéité et ce naturel que retrouvent entre les barreaux de leurs prisons les jeunes lions et les tigres nés en captivité. Ceux que l'on capture dans les sables ou la forêt gardent de la liberté une nostalgie qui ne se peut effacer. Mademoiselle Mary Marquet, c'est l'enfant de Madeleine Béjart. Tout ceci est de mon point de vue

Tout à l'heure, elle jouera la Périchole, avec cet instinct qui défie l'analyse et qui est le *théâtre*, pour lequel Mérimée lui-même travaillait, avec toutes les éternelles et charmantes *conventions* auxquelles il était fait tout à l'heure allusion, en écrivant *le Carrosse du Saint-Sacrement.*

Pour la *répétition de travail* du monologue si dramatique de Jean Cocteau, la salle s'est soudain remplie. Dans la pénombre, je reconnais ces princesses de l'art et ces artistes du Gotha, sans lesquelles une dernière répétition, une veille d'exposition, ne seront point des événements dont on parlera. Des critiques venus à l'avant-garde en mûrissant, de jeunes duchesses et ce qu'il faut de cosmopolites brillantes pour donner au mélange cette saveur qu'attend le palais, des femmes peintres et des peintres efféminés, des comédiens d'hier, de demain et de toujours...

... Et, charmante de son regard noir sous des cheveux argentés, émue, vaillante, souriante, surprise toujours et résignée, et justement fière, la mère de l'auteur.

Longtemps on a dit, parce qu'elle était menue et fort jeune : la *petite Bovy*. Brusquement, mademoiselle Berthe Bovy donne une image dramatique, brûlante et désolée, dans un décor de M. B. Bénard assez sinistre, mais voulu par l'auteur. Depuis Antoine, on a découvert que la vue des meubles nuit à l'effet produit par le jeu des comédiens. C'est bien entendu. Aussi, par réaction contre le passé, joue-t-on, et le plus souvent avec succès, les œuvres dramatiques devant deux portants, à peu près comme au temps de Shakespeare.

Le défaut, à mon sens, de l'essai si intéressant et si réussi de Jean Cocteau, c'est que l'on sache d'avance par le programme que la pièce ne comporte qu'un personnage. *D'avance*, donc, nous sommes assurés que nul ne viendra troubler la

conversation de mademoiselle Bovy au téléphone, et surtout qu'*Il* ne reviendra pas, cet invisible à qui elle parle. Alors, nous n'attendons rien d'imprévu. Et, au théâtre, c'est une loi que le dénouement, même s'il est d'une implacable logique, nous demeure incertain et en tout cas nous surprenne.

Les princesses se mouchent dans la pénombre.

Demain, voici une scène à un personnage, un monologue qui, un peu réduit, paraît un admirable numéro pour Yvonne George, voici une scène qui fera plus parler que bien des comédies en cinq actes et quelques tableaux. Cet art de faire parler de soi est une des facettes les plus brillantes du talent de Cocteau, ce diamant.

***

Calypso. — Devant un public restreint, dans un salon de la rue Saint-Dominique, M. Victor Bérard, l'helléniste passionné, fait une causerie improvisée sur l'*Odyssée*. A l'aide d'une lanterne magique, un aide projette sur l'écran, pour commencer, la carte de la Méditerranée avec ses deux mers bien délimitées par la pointe de la botte italienne, la Sicile et la Tunisie : la mer du Levant et celle du Couchant. Le séjour d'Ulysse chez les Lotophages et dans la grotte du Cyclope nous devient familier, lorsque M. Bérard nous montre sur cette carte, de l'extrémité d'une canne, le point de départ, le trajet suivi le long de la côte et fait succéder, à la projection de la carte, celle des photographies prises de la mer. Lorsque nous parvenons aux abords du Pausilippe, M. Bérard nous promène, pas à pas, à l'aide des vues enregistrées par l'objectif, jusqu'à la grotte, il nous y fait pénétrer et nous pouvons même en sonder les ténèbres à la lueur des feux qu'il y fit allumer.

La seconde partie du voyage où, chassé par la tempête, Ulysse quitte la mer du Levant et passe à celle du Couchant, pour aborder enfin à l'île de Calypso est plus intéressante encore. D'une voix très douce, avec de petites phrases sans effet cherché, M. Bérard nous décrit la terre couverte de persil et de violettes, les quatre sources qui s'écoulent de la grotte, les cèdres dont le bois en brûlant répand une odeur aromatique si particulière, le pays fertile, inconnu sur les

rives de la Méditerranée, avec ses pommiers et ses prairies verdoyantes. Tout semblait imagination de poète. Pourtant par déduction, par déplacements successifs, M. Bérard est amené à la pointe de Ceuta, dans le détroit de Gibraltar. Le sol est bien couvert de persil, de fleurs violettes, il s'y trouve même une grotte sur le rivage. Mais les quatre sources? Mais les arbres épais?

Dans le *Rif* marocain, cependant, tout proche, M. Bérard découvre le pays verdoyant, les cimes couvertes de brumes, l'Atlas, le mont du Singe toujours couronné d'un panache de nuages. Les photographies nous montrent cet éden, les prairies, les arbres en fleurs... Et, enfin, les quatre sources où l'eau en s'écoulant scintille au soleil et dont l'écume glisse entre les rochers.

De la pointe du cap, l'Atlantique aperçu, sans limites, avec ses houles, ses longues vagues, par delà lesquelles le soleil s'engouffre dans les voiles du crépuscule. Trois ou quatre photographies nous montrent ce soleil et ces mouvants déserts, inconnus des Anciens qui plaçaient là les limites du Monde...

Charmant voyage. Lorsque M. Bérard cesse de parler et que demeure sur l'écran la dernière photographie qui fixe l'ultime reflet du soleil couchant sur la crête d'une vague, il nous semble que cet océan n'a pas encore été traversé, que ce doit être l'empire des ténèbres éternelles, linceuls quotidiens du soleil, dans lesquels aucun vivant ne peut exister.

Ulysse demeure sept ans chez Calypso, fille d'Atlas, puis les dieux lui ordonnent de regagner Ithaque. Le voyage devait sembler bien long, alors, et Ithaque bien lointaine. Pourtant, la maîtresse avait sept ans de plus et, sous le couvert des commandements divins, elle fut quittée sans regret. L'intrépide voyageur avait besoin d'aventures nouvelles, le long des côtes de cette Méditerranée, alors déjà parcourue par tant d'hommes au sang mêlé, en quête de fortune, de plaisir et d'inconnu.

ALBERT FLAMENT

A la suite de mon article sur la *Péniche*, de généreux lecteurs qui veulent rester anonymes m'ont envoyé une somme qui a bien vite atteint mille francs et que j'ai remise à l'œuvre si intéressante.

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

**L'Expédition d'Alger (1830)**, par le général **Paul Azan** (*Plon*).
**La Prise d'Alger**, par **Henriette Célarié** (*Hachette*).

Ce n'est pas par une vaine recherche de symétrie ou d'opposition qu'on réunit ces deux ouvrages. L'un et l'autre émanent d'auteurs qui, à des titres divers, connaissent bien le pays où s'est déroulée l'opération qu'ils racontent. On ne peut même pas dire qu'ils se complètent mutuellement; les faits sont à peu près identiques. C'est seulement le point de vue qui varie. Si bien qu'on a deux ouvrages différents, mais également réussis.

Les faits sont connus de façon définitive. Et le beau livre de M. Esquer, dont nous signalions récemment la nouvelle édition, n'a pas peu contribué à ce résultat. Il a cependant laissé quelque chose à glaner après lui.

Madame Henriette Célarié s'est attachée avant tout à peindre une fresque dont tous les personnages, depuis les protagonistes jusqu'aux figurants, nous sont restitués dans leur vie quotidienne. Elle ne fait appel aux procédés du roman que pour donner justement cette impression de vie. Son ouvrage n'a rien de l'histoire romancée. Troupiers de France et gens d'Algérie sont mis en scène avec art, parlent et agissent naturellement. De cela sort une image fort réussie, dont la vraisemblance égale l'agrément.

Tout différent est le livre du général Azan. Le chef du Service historique est un historien de profession, serait-on tenté de dire, si l'on ne connaissait ses magnifiques états de service. Pourtant son ouvrage n'est pas seulement une très belle page d'histoire militaire. Le récit de l'expédition est fait de main de maître. Mais l'étude de la préparation politique n'est pas moins bien menée. Surtout l'examen des premières mesures administratives prises par les Français en Afrique du Nord est conduit avec un grand souci d'exactitude historique qui amène naturellement l'Africain qu'est le général Azan à les étudier en fonction des circonstances particulières

au pays. La permanence de conditions semblables en Afrique du Nord permet de mieux juger des inconvénients de l'inexpérience chez les hommes de 1830. Elle fait aussi qu'on s'explique mal la répétition d'erreurs semblables.

Parmi toutes les solennités qu'on nous annonce pour le centenaire de l'Algérie, il serait bien à souhaiter que tous les assistants, les pèlerins occasionnels et les gens du pays, trouvassent le temps d'une méditation sur le passé... et aussi sur le présent et l'avenir De tels livres pourraient les y aider.

**Ceux d'Algérie**, par **Ferdinand Duchêne**
(*Horizons de France*).

On ne saurait trop conseiller aux pèlerins occasionnels de lire avant de s'embarquer, ou seulement pendant la traversée, le somptueux livre que leur offre M. Ferdinand Duchêne. Combien de légendes courent encore sur cette Algérie si voisine de nous! Combien d'erreurs persistent dans les esprits! Combien de malentendus qui compliquent des questions déjà bien assez embrouillées!

M. Ferdinand Duchêne n'est pas un Algérien de naissance. Mais la connaissance qu'il a acquise du pays et de ses habitants montre que c'est en vertu d'une vocation certaine, d'une sorte de prédestination, qu'il est venu en Algérie. Il n'y a point été le touriste qui se fait une opinion en six semaines, en courant jusqu'à El Goléa, le guide d'une main, les statistiques de l'autre, et, au retour, résoud en des conversations définitives (heureusement sans effet) les problèmes les plus difficiles avec la tranquille assurance du « monsieur qui en vient ». M. Ferdinand Duchêne a peut-être été servi par les circonstances, puisque ses fonctions officielles l'ont amené depuis 35 ans à des prises de contact journalières avec la population ou mieux avec les populations. Il a été surtout servi par son esprit et par son cœur, qui lui ont permis d'aller au delà de l'anecdote quotidienne et de sentir palpiter l'âme de ceux d'Algérie.

Cette âme, il l'explique, il l'aime, il l'a saisie dans son infinie diversité. Européens de toute provenance, Juifs, Arabes, Kabyles sont croqués par lui avec une précision qui sait choisir les individus pour en faire des types. L'œuvre française en Algérie s'est manifestée dans la guerre mondiale par la facilité avec laquelle les indigènes sont venus sous nos drapeaux combattre pour la défense de la mère patrie. Manière éloquente, désintéressée, instinctive, de traduire leur reconnaissance pour le pays qui les a aidés à retrouver quelque chose de la prospérité antique. La vie de nos colons côte

à côte avec les indigènes n'a pas peu contribué à ce résultat : elle est un résultat de la « gentillesse française ». Autre résultat non moins surprenant : la fusion progressive, non encore achevée, mais en bonne voie, de tous les Européens rassemblés là, Gascons, Andalous, Alsaciens, Sardes, Calabrais, leur évolution vers un type « algérien » nouveau. Souvent Pedro devient Pierre, et Luigi Louis.

Tout cela, M. Ferdinand Duchêne le dépeint avec un clair talent, fait de minutie, d'humour et de pittoresque. Ajoutons que le livre est illustré d'une façon digne du texte par de très précieux dessins originaux de M. Roger Irrièra.

### L'Assemblée des Femmes.

Traduit par E.-H. Guitard (*Occitania*).

Encore un beau livre et d'une espèce trop rare. C'est presque une gageure de la part du lettré qu'est M. Guitard de présenter la traduction d'une comédie d'Aristophane, et il semble avoir voulu, pour la gagner, prendre ses précautions. L'une serait de demander à M. Paul Gervais de superbes illustrations pour son texte, l'autre d'avoir placé le livre sous l'épigraphe : « Pour servir à l'histoire du théâtre lyrique gai. » Tant de précautions sont-elles donc nécessaires pour faire excuser l'antiquité?

Il faut bien reconnaître, hélas! qu'on n'a pas fait grand'chose, quand nous étions censés l'étudier, pour nous la présenter vivante, palpitante, comme n'importe quelle autre époque de l'humanité. Combien d'entre nous ont ressenti des émotions du genre de celle qu'Anatole France a décrite dans une page inoubliable du *Livre de mon ami*? Des hommes, rien que des hommes, mais des hommes comme nous, avec un corps comme le nôtre, avec des passions comme les nôtres. Seulement il faut se donner quelque peine pour les retrouver.

Cette peine, M. Guitard l'a prise pour nous en traduisant *l'Assemblée des femmes*. Et voici qu'avec les explications qu'il donne sur la mise en scène, sur les évolutions, sur les chants, la pièce prend l'aspect d'une opérette-revue due à un *producer* de tout premier rang : potins, petites histoires, reliés par une fantaisie toujours en éveil, toujours débordante, qui heurte parfois notre goût (lequel n'a pas absolument tort), mais nous entraîne à sa suite. Et dire qu'il suffirait d'un peu de volonté pour que beaucoup des anciens nous deviennent aussi aisément accessibles!

**L'Art poétique de Boileau**, par **Antoine Albalat**
(*Société française d'éditions littéraires et techniques.*)

Ce qui fait le charme de ce livre, c'est que l'auteur a réussi à peindre, à l'occasion d'une étude sur l'*Art poétique*, tout entier, l'homme, le poète, l'écrivain. Chez Boileau, le législateur du Parnasse éclipse le bon vivant. Le magistère qu'il s'était attribué, la garde féroce qu'il montait autour des bonnes lettres, les condamnations impitoyables qu'il a prononcées, font trop souvent oublier qu'on a affaire, ici encore, à un homme de chair et d'os, qui a connu d'autres passions que celle de la littérature. Celle-ci tenait une grande place dans sa vie, elle n'était pas toute sa vie. L'eût-elle été, d'ailleurs, que la façon dont Boileau comprenait ses devoirs de critique servirait à faire excuser cet exclusivisme. Car l'auteur de l'*Art poétique*, s'il a parfois des sévérités et des ignorances qui nous étonnent quant aux siècles précédents, s'est rarement trompé en ce qui concerne les auteurs de son temps. Il a ainsi exercé le métier de critique avec un talent supérieur et un bonheur rare. M. Antoine Albalat étudie Boileau avec une sorte de tendresse et une compétence hors de pair, sans pédanterie ni injustice.

**Pour la Paix**, par **Wladimir d'Ormesson** (*Éditions Spes*).

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu apprécier à maintes reprises le talent avec lequel M. Wladimir d'Ormesson s'applique à collaborer à un rapprochement raisonnable entre la France et l'Allemagne. Partisan décidé d'un rapprochement intellectuel et moral entre les deux peuples, il s'attache aussi à élucider les motifs politiques de divergence ou d'opposition qui peuvent les séparer. Travail utile au premier chef : quand on veut faire cicatriser une plaie, on commence par l'explorer, et le traitement s'établit en fonction des résultats de cette exploration. A ce travail de patience M. d'Ormesson apporte un soin méticuleux, et, même si l'on ne partage pas toutes ses opinions, même si l'on ne se rallie pas à toutes ses conclusions, on doit reconnaître la sincérité avec laquelle il travaille, l'esprit réaliste qui l'inspire. L'analyse des sentiments des deux peuples est pour lui un domaine de prédilection; et cette directive générale est pleinement justifiée, car, s'agissant d'une opposition du genre de celle qui existe entre la France et l'Allemagne, elle est une preuve certaine de « réalisme ».

Le présent volume est une réunion d'articles publiés, de confé-

rences ou de communications faites à différentes époques. Cependant, cette collection forme un tout, en ce sens qu'une même pensée générale se retrouve dans la plupart de ces écrits. Cette pensée, c'est que le premier devoir des Français et des Allemands, partisans ou non du rapprochement, est de chercher à se connaître réciproquement aussi bien que possible. Pensée qui paraît banale, mais que M. d'Ormesson exprime sous une forme originale. Il est certain, en effet, que l'hostilité entre les peuples naît souvent de la peur, et que la peur elle-même provient presque toujours de l'ignorance : quiconque a séjourné dans un pays étranger, surtout dans un pays exotique, dont il ne connaissait pas la langue, peut l'avoir éprouvé à certaines heures de nuit.

Mais Français et Allemands ont de nos jours un moyen, sinon de se connaître mutuellement, tout au moins de se renseigner les uns sur les autres. Ce moyen, c'est la presse quotidienne. Et M. d'Ormesson insiste avec beaucoup de raison sur les services que la presse peut rendre, et aussi sur les devoirs qui s'imposent à elle de ce fait. La presse est, avec le cinéma, plus peut-être que le cinéma dans le domaine politique, un instrument d'instruction et d'éducation des peuples à notre époque où l'opinion publique joue le rôle d'un souverain. Les hommes d'État se retranchent derrière « leur opinion publique » (singulier jargon) comme naguère derrière la volonté de leur roi ou de leur empereur. Il appartient à la presse de faire que le souverain d'aujourd'hui soit informé. D'où la nécessité pour elle de ne publier que des nouvelles exactes, en s'abstenant de commentaires tendancieux. C'est une des exigences de la conscience moderne. Mais, si bien disposés que soient les journalistes dignes de ce nom, il faut bien reconnaître que les conditions de vie faites à la presse ne rendent pas facile la réalisation de ce vœu. Il n'en est que plus utile de poser la question, que plus méritoire de chercher à la résoudre.

## Pouvait-on signer l'Armistice à Berlin?

par le général **Mordacq** (*Grasset*).

Au moment où s'affirme en Europe la politique de « liquidation de la guerre », les événements qu'elle prépare ou qu'elle annonce suscitent chez certains des inquiétudes. Il est peut-être trop tard pour y parer, pour revenir de dix ans en arrière. « Il ne faut jamais rien regretter », disait le maréchal Foch. Et c'est vrai, car le regret, la contemplation d'un passé d'où aurait pu sortir autre chose,

sont inutiles. Du moins est-il permis de chercher un enseignement dans l'étude des occasions manquées.

C'est à l'étude d'une de ces occasions que l'ancien chef du cabinet militaire de Clemenceau consacre son ouvrage. Cette occasion, ce fut, selon lui, l'offensive prévue en Lorraine pour le 14 novembre 1918. L'armistice, on le sait, l'empêcha de se déclencher, et il ne manque pas d'écrivains allemands pour soutenir qu'elle n'était pas prête.

Le premier enseignement du livre du général Mordacq consiste à montrer, avec pièces à l'appui, que la thèse avancée par ces écrivains est de pure fantaisie. Nous avons sous les yeux le dossier de l'offensive à l'échelon groupe d'armées. Il en ressort à l'évidence que tout était prêt.

Sur les conséquences possibles de cette offensive, si elle avait eu lieu, il ne saurait non plus y avoir de doute; c'était le goulet par où devaient passer les armées allemandes en retraite retréci, cette retraite elle-même rendue singulièrement difficile, sinon impossible. Selon le général Mordacq, ces conséquences étaient déjà tellement probables à l'époque, qu'on aurait dû hâter l'offensive et la lancer le 5 ou le 7 novembre.

Pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Le général Mordacq signale plusieurs causes, dont la principale, à notre avis, paraît être l'hésitation du commandement, déjà sûr de la victoire, à déclencher une nouvelle opération, qui pouvait être coûteuse, sans avoir de résultats plus considérables. L'objectif du maréchal Foch était un armistice conclu à des conditions telles que les Allemands ne fussent plus en état de reprendre les armes pour s'opposer aux conditions de paix des alliés. Ce résultat fut-il obtenu? Oui. Alors il est bien inutile de mettre en cause le G. A. E., son commandant et son état-major.

Ce qui a amené les déceptions de la paix, ce n'est pas l'insuffisance de l'armistice, c'est le fait que la France faisait partie d'une coalition, et que ses alliés et associés, vers la fin de la guerre, étaient déjà bien décidés, de façon plus ou moins consciente, mais très ferme, à ne pas lui laisser tirer trop d'avantages particuliers de la victoire commune. Cela, Clemenceau en eut l'intuition, ou mieux la sensation indubitable, le 9 octobre 1918. Dès lors, la question posée par le général Mordacq perd de son intérêt. Même après un armistice signé à Berlin, il n'est pas certain que la paix eût été plus favorable, plus avantageuse.

L'idée du général Mordacq, c'est que le retard de l'offensive de Lorraine doit être mis sur le compte de l'insuffisance des hautes

études militaires en France. Nous sommes convaincu comme lui que cette insuffisance a eu de redoutables conséquences. Toutefois, à notre avis, elle ne les a pas eues *in extremis*, mais bien pendant toute la durée de la guerre : car elle a empêché haut commandement et états-majors de s'adapter à une guerre de forme imprévue, et de découvrir les moyens de l'abréger. Ne regrettons pas l'armistice du 11 Novembre. Regrettons qu'il ait été signé si tard. Et que nos militaires travaillent, étudient, se préparent pour ne pas être, le cas échéant, réduits à la même impuissance.

**Bazaine et le drame de Metz,**
par le commandant **Humbert** (*Hachette*).

Le présent ouvrage montre, lui aussi, la nécessité de développer en France les hautes études militaires. Le drame de Metz, par rapport à Bazaine, c'est, avant tout, celui de l'incapacité aux prises avec une situation redoutable. Au moment où Bazaine prend le commandement, la partie est compromise, elle n'est pas perdue. Seulement il faudrait des décisions promptes et énergiques, dont la base serait à chercher dans une culture militaire très poussée. Cette culture, Bazaine ne l'a pas. C'est un exécutant heureux, qui n'a jamais manié de grandes masses. Il hésite et cherche à se couvrir : il obtient, semble-t-il, une sorte de directive générale de Napoléon III. Il s'y conforme, à la lettre, en attendant que les circonstances lui imposent leur autorité, supérieure à celle de l'empereur. Puis c'est l'investissement, dans une situation difficile, où il y aurait eu cependant quelque chose à faire. Bazaine ne sait pas se décider. Il cherche seulement à éviter le déshonneur. Les moyens qu'il emploie ne le mènent à rien. Le drame se noue et s'achève, pour toute l'armée, sous ce chef qui, dit le commandant Humbert, « voit incurablement petit ». Jugement définitif, que l'auteur appuie de considérants irréfutables.

J.-M. BOURGET.

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

---

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

*Vient de paraître :*

# COLETTE YVER

# LETTRES À UN JEUNE MARI

## ROMAN

Un volume : **12** fr.

La première édition, édition originale, tirée à 300 ex. numérotés ; sur beau papier Cuthenin Chalandre. . . **15** fr.

Il a été tiré en outre 20 ex. numérotés, sur papier vergé de Rives. . . **60** fr.

*DU MÊME AUTEUR :*

**ujourd'hui.**
**n Coin du voile.**
**omment s'en vont les Reines.**
**s Cousins riches.**
**s Dames du Palais.**
**ns le Jardin du féminisme.**
**Festin des autres.**
**mmes d'aujourd'hui.**
**Haudequin, de Lyon.**
**L'Homme et le Dieu.**
**Le Métier de roi.**
**Mirabelle de Pampelune.**
**Le Mystère des Béatitudes.**
**Princesse de Science.**
**Les Sables mouvants.**
**Vous serez comme des Dieux.**

Chaque volume : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

# LA REVUE DE PARIS

## Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

---

### PRIX DE L'ABONNEMENT

| | | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|---|
| PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE | | 100 » | 51 » | 26.50 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. | | 106 » | 54 » | 28 » |
| ÉTRANGER | Demi-tarif postal | 130 » | 66 » | 34 » |
| | Plein tarif | 160 » | 81 » | 41.50 |

---

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

---

*On s'abonne à la* Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

*Prière de joindre la somme de* 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La* Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

---

*Première* Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
*Deuxième* Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

---

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.